Prix : 1 franc.

E.T.A HOFFMANN

LOVIS-MICHAUD
EDITEVR
168 Bd St GERMAIN. PARIS

Geo. DORIVAL

PT
2361
.F4
S54
1900
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlledescuderyma00hoff

HOFFMANN

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

HOFFMANN ET DIVERSES SCÈNES DE SES CONTES

LES PROSATEURS ILLUSTRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

HOFFMANN

M^lle DE SCUDERY — MAITRE MARTIN LE TONNELIER — SALVATOR ROSA — MARINO FALIERI — L'HOMME AU SABLE — DON JUAN — LE SPECTRE FIANCÉ — LE MAJORAT — LE MAGNÉTISEUR — LE VIOLON DE CRÉMONE — MAITRE PUCE — LE PETIT ZACH — LE CHAT MURR

Biographie, Bibliographie, Pages choisies

par

CHARLES SIMOND

Lauréat de l'Académie Française

Avec portraits, autographe et caricature

LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

HOFFMANN

Sur HOFFMANN

I. — L'Homme

Vers 1770 *vivait à Kœnigsberg le ménage le plus malheureux de la terre. Le conseiller de justice Bernhard Wilhelm Hoffmann avait, en un jour de malheur, commis l'impardonnable faute d'épouser sa cousine. Spirituel, d'esprit vif, après être resté célibataire jusqu'à quarante ans et passé son temps à médire de la vie étroite et conventionnelle du pays, n'avait-il pas été s'unir à la personne la plus rangée, la plus méticuleuse peut-être de toute la province. Quoi d'étonnant à ce qu'ils ne s'entendissent point ! Elle, elle mettait toute son application à observer scrupuleusement les moindres règles qui constituaient la vie domestique dans cette partie de la Prusse — et l'on sait si les Allemands (ceux d'autrefois surtout) étaient à cheval sur le protocole — à la moindre dérogation, il lui semblait bien avoir péché contre Dieu même, et sa vie se passait dans une perpétuelle terreur du qu'en dira-t-on Lui, le conseiller Bernhard, était justement tout l'opposé et son mépris de l'étiquette et du décorum amenait de perpétuelles disputes entre les deux époux. Aussi, quand vint le troisième enfant qui était justement notre* Hoffmann, *d'un commun accord la séparation fut-elle décidée.*

Quelques jours après la naissance de son fils (1776), *Mme Hoffmann se retirait chez sa mère emportant avec elle son dernier né, Ernest-Théodore-Guillaume. Disons tout de suite qu'Hoffmann devait plus tard renier le troisième de ses prénoms pour prendre celui d'Amadeus, par vénération pour Mozart qui le portait.*

La jeune femme ne put s'accommoder de la ruine de sa vie. Le cœur brisé, elle languit vingt années traînant son ombre dans la maison ; on la trouva un matin dans son lit, morte, sans secours, seule, ainsi qu'elle avait vécu. Elle n'eut donc aucune influence sur l'éducation d'Hoffmann dont son oncle s'était chargé.

Ernest-Théodore jouait de malheur : grand garçon vif, efflanqué, rusé, l'esprit toujours en éveil, surtout quand il s'agissait de saisir le ridicule des gens ou des choses, il retrouvait chez son oncle les mêmes défauts qui avaient été la cause de la brouille de ses parents.

Cet oncle, comme sa sœur, était un pédant tatillon et méticuleux : tant d'heures pour le sommeil, tant d'heures pour la promenade, tant d'heures pour le travail, jamais plus, jamais moins. Quelques instants étaient réservés à l'art, admis comme plaisir *à la maison. Or, Hoffmann, de bonne heure, manifesta un goût très prononcé pour la liberté absolue et concevait l'art comme une religion et non comme un divertissement. Le divorce entre l'homme et l'enfant était donc complet, absolu.*

Mis au collège, il montra d'abord peu de dispositions : mais dès qu'il fût passé entre les mains de l'organiste Podbielski et d'un maître d'institution qui comprenait réellement ses devoirs, l'intelligence du jeune Théodore s'épanouit promptement.

En même temps, il se lia avec Théodor d'Hippel, neveu de l'humoriste; plantant là bien souvent oncle, devoirs et obligations de toutes sortes, ils s'enfermaient dans une chambre,dévorant avec délices les Confessions *de Rousseau, livre pour lequel l'amour d'Hoffmann ne se démentit jamais.*

En 1792, *il alla à l'Université comme étudiant en droit, car son oncle, — est-il besoin de le dire, — tenait beau-*

coup à ce que son neveu fût magistrat comme ses ancêtres. On devine qu'Hoffmann n'accorda à la chicane que juste le temps nécessaire à une science qui dans son esprit n'était considérée que comme un gagne-pain. La plus grande partie de la journée, il la donnait à l'art, à la littérature, dessinant, peignant, écrivant et surtout s'acharnant à la fugue et au contrepoint. La philosophie ne l'attira pas et les leçons de Kant, qui alors professait à Kœnigsberg, le laissèrent indifférent.

HOFFMANN

dessiné d'après un monument que ses amis lui ont élevé.

Son ami Hippel venait de partir et il se trouvait le cœur vide, sans confident, car Hoffmann ne vécut jamais la vie bruyante de l'étudiant allemand ; il se cloîtrait chez lui et sortait peu. Il devenait donc ainsi une proie facile pour les passions amoureuses. Il n'y manqua pas. Il s'éprit violemment d'une certaine Mme Hatt, à laquelle il donnait des leçons : elle s'ennuyait du prosaïsme de son mari et de la vie terre à terre qu'elle menait ; ce fut une passion échevelée où probablement la sensualité eut sa part, Hoffmann n'étant pas un rêveur qui fait de la sentimentalité au clair de lune. Il la peignit dans un roman, même dans deux, pour lesquels il croyait aux honneurs de l'édition. Le refus du libraire le désappointa vivement mais ne lui fit pas perdre courage.

De plus en plus il s'adonnait à la musique, ébauchant,

d'après Gœthe, la scène de l'Eglise de Faust *ainsi qu'une* Claudine de Villa Bella ; *en même temps il dessinait, peignait et faisait des vers, car Hoffmann fut artiste jusqu'au bout des ongles.*

En 1795, *ses examens de droit passés, son grand oncle, le conseiller de justice Vœthœry, qui avait de l'affection pour ce jeune homme remuant et intelligent, le prit avec lui. Lui-même a longtemps gardé le souvenir des tournées faites en compagnie de son parent : il a retracé comment tous deux, enveloppés de pelisses, allaient à travers les rafales de neige, en longeant la Baltique, vider les différends entre particuliers.*

Ce bonheur dura peu : son grand oncle Vœthœ y et sa mère venaient de mourir (1796) *et les divergences de vue avec les siens allaient s'accentuant à tel point qu'il répétait : « Quelle bizarrerie du sort a permis que je vinsse dans cette maison ! Le noir et le blanc ne sauraient être plus opposés que moi et ma famille ! » Il résolut de quitter Koenigsberg et d'aller à Glogau chez un autre oncle, aussi conseiller de justice.*

Il avait laissé son cœur dans sa ville natale et l'absence ne calmait pas sa passion pour Mme Hatt. Il la revit une fois encore dans un voyage mais pour la dernière fois : résolu à briser ses chaînes, il fit à sa maîtresse un adieu définitif. Il faut dire aussi qu'il avait trouvé à Glogau une charmante jeune fille, Micheline Rorer, qui ne demandait qu'à guérir sa douleur et dont il fit sa femme quelques années plus tard (1802). *En attendant, il partit en voyage en compagnie d'un excentrique, d'esprit jovial mais étroit et mesquin.*

Ils allèrent en Silésie: dans une ville d'eaux, Hoffmann, qui n'avait touché aux cartes de sa vie, se laissa tenter et gagna la forte somme. Comme il se levait, un vieillard le prit par le bras et lui fit une leçon de morale. Hoffmann la retint et ne rejoua de sa vie. Il se sépara de son compagnon à Dresde et arriva à Berlin où son oncle de Glogau venait d'être nommé conseiller intime. A cette époque, la capitale prussienne était en pleine fièvre romantique. On s'y battait pour ou contre le classicisme : Tieck venait de se

séparer de Nicolaï ; Frantz Sternbald allait paraître. Pendant les deux années qu'il y resta, il fréquenta peu cependant les cercles littéraires et connut à peine les manifestes romantiques. En revanche, il s'occupa fort de musique et ne manqua pas une seule séance des concerts alors si nombreux à Berlin. En dehors des théâtres, il vivait renfermé chez son oncle, tellement que celui-ci le prévint charitablement qu'une telle claustration volontaire amènerait fatalement une réaction.

Ayant réussi brillamment dans son dernier examen d'aptitude aux fonctions de magistrat, il fut envoyé comme assesseur (Beisitzer) à Posen. La ville n'avait ni vie littéraire, ni vie artistique ; personne à fréquenter. Hoffmann versa dans la débauche et devint si joyeux biberon que son ami Hippel, venu pour le voir, se refusait à reconnaître dans ce bon paillard le sombre jeune homme d'autrefois. Il était donc heureux en somme et vivait à l'aise, ce qui le changeait bien un peu de la vie familiale habituelle, quand une mauvaise farce qu'il fit l'exila à Plonzk au fond de la Prusse Orientale.

Déguisé en marchand italien, il avait distribué dans un bal masqué des caricatures parmi les assistants, faisant en sorte que chacun reçût le portrait d'une personne qu'il détestait. On ne tarda pas à découvrir l'auteur : Hoffmann seul à Posen était capable de faire de si bons portraits. Un haut personnage se plaignit vivement et l'imprudent dut partir au plus vite avec Micheline Rorer qu'il venait d'épouser (1802).

Il resta deux ans à Plonzk, travaillant ferme à deux œuvres musicales, Faustin *et le* Renégat, *à une messe, à une sonate pour clavecin ; il copiait, entre temps, des vases étrusques. Il obtint aussi le premier rang pour une petite comédie,* le Prix, *dans un concours ouvert par Kotzebue. Cependant ses amis ne l'oubliaient pas. En* 1804, *ils réussirent à le faire nommer conseiller de régence à Varsovie, soumise alors à la domination allemande. C'est là qu'il passa les plus heureuses années de son existence en compagnie de Hitzig, le plus dévoué de ses amis et de Werner. Tous les instants de libres que lui lais-*

saient ses fonctions, il les employait à la musique. Ayant créé, aménagé, décoré lui-même une salle de théâtre, il y dirigeait en qualité de chef d'orchestre les œuvres de Mozart, Gluck, Cherubini et Haydn. Il était tellement absorbé, qu'il ne vit pas le point noir qui grossissait à l'horizon.

Au moment où il s'en doutait le moins, les Français, vainqueurs à Iéna, entrèrent à Varsovie et l'administration prussienne fut congédiée. Il fallut partir : il songea bien à Vienne, mais n'ayant pas les fonds nécessaires, il se rendit à Berlin, emportant la musique d'un drame, la Croix de la Baltique, *ainsi que différentes compositions. Il y vécut dans la misère, échouant dans toutes ses entreprises. Par l'entremise d'un journal, il obtint la place de chef d'orchestre du théâtre de Bamberg* (1808). *Hoffmann se crut sauvé ou tout au moins à l'abri de la misère. Illusion ! le théâtre ne faisait pas recette et tout ce qu'il put entreprendre ce fut de donner des leçons.*

C'est alors qu'il prit la résolution de se faire auteur : lisant la Gazette Musicale *que publiait Rochlitz, il écrivit à ce dernier lui racontant sa vie et lui avouant : « qu'en ce moment il n'était rien, qu'il n'avait rien, mais qu'il voulait tout, sans savoir précisément quoi ».*

Sur une réponse favorable, il lui envoya un conte qui relatait les souffrances du maître de chapelle Kreisler. C'était sa première œuvre vraiment marquante. Malheureusement sa position ne s'améliorait guère. Ne sachant quoi inventer pour se procurer des ressources, il compose un opéra-comique, le Revenant ; *les chœurs de* Geneviève, *de Muller; un mélodrame,* Derna; *un* Miserere, *des duos, des quatuors, et décore le casino de Bamberg.*

Seulement, comme Hoffmann dépensait plus qu'il ne gagnait, il s'endettait de plus en plus. Aussi s'empressa-t-il d'accepter une place de chef d'orchestre à Dresde. On s'y battait et c'est au bruit du canon de Leipzig, qu'il composa ses Fantaisies dans la manière de Callot, les Aventures du chien Berganza, L'Elixir du Diable, *et qu'il termina* Undine, *l'opéra qui établit sa gloire comme musicien.*

Mais son ami Hippel s'occupait de lui : grâce à ses démarches, il lui procura une place de surnuméraire à Berlin. Possédant à fond la science juridique, les rapports qu'il fit furent remarqués de ses supérieurs et lui valurent peu après une nomination de conseiller au Kammer-

E. T. A. HOFFMANN
(*dessiné par Dupont, gravé par Pelée*).

gericht. Le bonheur comme le malheur n'arrive jamais seul. Avec l'argent et la gloire littéraire, lui vint aussi le succès au théâtre. Undine *enfin représentée fut acclamée de toute la salle* (1816) *et donna lieu de la part de Weber à un article enthousiaste.*

Dès lors, Hoffmann se vit adulé et recherché : mais la célébrité et les richesses amenèrent sa perte, et il fut sans défense contre les séductions du cabaret. Ardent au plaisir, stimulé par de longues privations, il ne sut pas

se retenir sur la pente fatale, et bientôt sa constitution pourtant robuste s'en ressentit.

Cependant, qu'on ne s'y méprenne pas, Hoffmann n'était pas un ivrogne. Seulement, pour se monter, il lui fallait une dose de plus en plus forte de vin. Alors, quand il se trouvait suffisamment exalté, il ne tarissait pas de verve jusqu'au lever du jour, dans le cercle d'amis ou d'admirateurs qui chaque nuit se pressaient autour de lui.

C'est pourtant du milieu de cette vie de débauche que sortirent les contes des Frères de Sérapion *conçus dans les réunions d'intimes qui avaient lieu une fois par semaine chez Hoffmann. Après la publication des* Contes nocturnes *et des* Souffrances d'un directeur de théâtre (1819), *exténué au moral et au physique, l'auteur le plus spirituel de l'Allemagne tomba gravement malade. Il se releva un moment et, producteur infatigable, donna encore* Petit Zacharie, le Chat Murr *et la* Princesse Brambilla (1820-22), *mais* Maître Floh *dénote un épuisement complet, que les œuvres précédentes laissaient déjà deviner. En* 1822, *Hoffmann, l'esprit plein de projets quoique réduit à l'état d'un petit enfant que l'on lève, que l'on couche et qu'on habille, luttait désespérément contre la maladie. Il espérait une prompte guérison quand il mourut en dictant un nouveau conte. Il fut enterré dans le cimetière de Berlin juste devant la porte de Halle.*

CHARLES SIMOND.

II. — L'Œuvre

Hoffmann est avant tout et surtout un halluciné. Ce que dans le langage scientifique moderne nous appelons télépathie, suggestion, tous les phénomènes de double vision qui nous intriguent tant à notre époque, Hoffmann les attribuait au magnétisme. C'est sous ce mot, dont peut-être lui-même il n'avait pas bien approfondi le sens, qu'il rangeait tous ces faits mystérieux dont l'explication lui paraissait en dehors de la pure raison humaine.

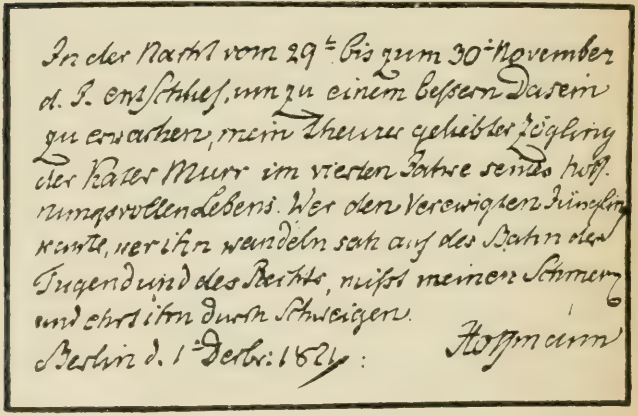
« On ne saurait nier, disait-il, l'existence du monde « surnaturel qui nous environne, qui se révèle à nous « par des accords singuliers et des visions étranges... »

Les hallucinations chez lui étaient si fortes qu'il lui semblait répandre dans l'obscurité une lueur phosphorescente ; tantôt, dans une pièce très éclairée, il voyait un gnome sortir du parquet, tantôt il se croyait entouré de spectres et de figures grimaçantes. La nuit, surtout, alors qu'il était devant sa table de travail, le monde de l'au delà se révélait à lui et quand la vision devenait trop forte, qu'il se sentait pris tout entier et comme enveloppé par des êtres de mystère, épouvanté, il courait réveiller sa femme. Celle-ci se levait, prenait son tricot et restait près de lui à travailler jusqu'au jour.

Il niait la vie, la traitant de vaine apparence et, conséquent avec lui-même, il rejetait l'idée de la mort. Le réel et l'imaginaire, ces deux choses qui s'excluent pour le reste des hommes, il les réunissait, les confondait et le fantastique, qui pour tous est l'inexplicable, devenait pour lui la réalité.

Seulement, il faut bien le dire, cet état d'esprit, il l'obtenait par des moyens factices qui lui permettaient de projeter au dehors sa propre subjectivité. Le fait n'est pas niable : Hoffmann dans sa jeunesse, quoiqu'il eût une imagination très vive, une curiosité très aiguë et une puissance d'observation peu commune, n'avait point d'hallucinations. Celles-ci n'apparurent que lorsqu'il

se mit à écrire. Or c'est justement l'époque à laquelle il commença aussi à s'adonner à la débauche, soit qu'il trouvât en elle une consolation dans l'adversité, soit que volontairement — comme ce fut le cas par la suite — il y cherchât des émotions et des impressions nouvelles. D'ailleurs la façon dont il entendait la beuverie n'avait rien de celle de l'ivrogne qui boit pour

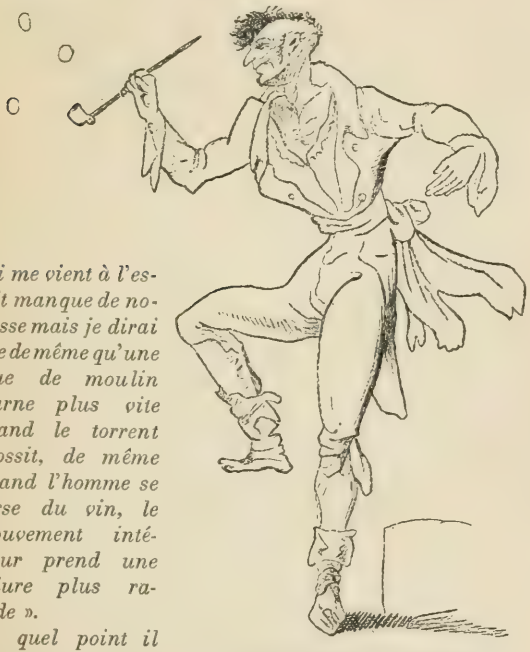

In der Nacht vom 29ten bis zum 30ten November d. J. entschlief, um zu einem besseren Dasein zu erwachen, mein theurer geliebter Zögling der Kater Murr im vierten Jahre seines hoffnungsvollen Lebens. Wer den Verewigten kannte, wird ihn wandeln sah auf den Bahn der Tugend und des Rechts, mißt meinen Schmerz und ehrt ihn durch Schweigen.
Berlin d. 1ten Dezbr. 1824. Hoffmann

AUTOGRAPHE D'HOFFMANN
(*Billet de décès du Chat Murr*).

boire. Hoffmann s'enivrait avec mesure, en vue d'un but à atteindre et qui était de provoquer chez lui des visions hallucinatoires. Quand il était suffisamment « monté », qu'il se trouvait « dans son humeur exotique », il repoussait son verre et, jusqu'au matin, c'était un feu roulant de bons mots, de saillies, d'épigrammes tandis que dans son cerveau choses et gens prenaient des allures fantastiques.

« *On parle, disait-il, de l'inspiration que les artistes* « *puisent dans l'usage des boissons fortes ; je n'en sais rien, mais il est certain que, lorsqu'on est dans d'heu-*

« *reuse disposition, je pourrais dire dans la constellation* « *favorable où l'esprit passe de la période d'incubation à* « *celle de la création, une boisson spiritueuse imprime* « *à nos idées un mouvement plus vif. La comparaison*



CARICATURE DE KREISLER
par HOFFMANN

« *qui me vient à l'es-* « *prit manque de no-* « *blesse mais je dirai* « *que de même qu'une* « *roue de moulin* « *tourne plus vite* « *quand le torrent* « *grossit, de même* « *quand l'homme se* « *verse du vin, le* « *mouvement inté-* « *rieur prend une* « *allure plus ra-* « *pide ».*

A quel point il poussait cette science, cette délicatesse dans le choix des liquides appropriés aux états d'âmes qu'exigeait telle ou telle situation, on en jugera par ces quelques mots : « *Je recommande-* « *rais pour la musique d'église, écrit-il quelque part, les* « *vieux vins de France ou du Rhin, pour l'opéra sérieux* « *le bon Bourgogne, pour l'opéra-comique le champagne,* « *pour les canzonettes les vins chaleureux d'Italie et,*

« *enfin pour une composition éminemment artistique* « *comme le* « *Don Juan* » *de Mozartun verre de la boisson* « *née du combat des salamandres et des gnomes* « *le pun h* ».

De tout cela, il résulte cette rare qualité que le fantastique d'Hoffmann vient de la réalité et non de la fantaisie. Les éclairs, les baguettes magiques, l'obligatoire château Moyen-Age ne lui sont d'aucun usage. Il n'invoque point les fées chères aux contes de nourrice et laisse là les apparitions bonnes à étonner les petits enfants crédules.

Alors que les autres romantiques allemands, Tieck, Novalis, La Motte Fouqué, comme ceux de France du reste, font du merveilleux sur programme, d'après une théorie, un idéal, et ne produisent que du bric à brac, lui, Hoffmann, sait créer des fantômes naturels. Ils sont de chair et d'os, vivent parmi nous, de notre vie, de nos passions, si bien que le lecteur se demande si vraiment ces êtres sont bien réels ou si ce sont de vides apparitions. Mais leur sentiment profond de la vie nous tire bientôt d'erreur ; nous sentons que ce ne sont pas là à proprement parler des apparitions mais des personnages ayant des sympathies ou des antipathies occultes, des visions singulières, obéissant à leur pouvoir dont ils ne se peuvent défendre. Qu'on lise le Majorat *on verra que Daniel, le spectre, n'en est pas un, quoique en ayant toutes les allures ; de même Angélique dans le* Spectre fiancé *ne fait qu'obéir aux suggestions d'un magnétiseur. Il en sera de même pour tous les contes d'Hoffmann pour tous ceux du moins qui méritent le titre de fantastique, car* Maître Martin, Mlle de Scudéri, Salvator Rosa, Marino Faliéri *sont plutôt des nouvelles et n'ont point de rapport avec le merveilleux.*

Ainsi de cette pensée que le monde que nous voyons n'est ni le seul possible, ni le seul existant, il résulte cette conclusion bizarre que si la science moderne arrivait à prouver la cause des visions, les contes d'Hoffmann cesseraient par là même d'être fantastiques.

Son merveilleux est donc dans un certain sens tout à fait relatif et n'est recevable que jusqu'à bénéfice d'inventaire.

Pour achever de caractériser Hoffmann, rappelons-

nous que ce petit bout d'homme jaune, laid, les cheveux hérissés, glissant comme une ombre, faisant cent grimaces à la minute, passant sans motif de la plus folle gaîté à la plus noire hypocondrie, eut le plus parfait mépris des conventions et des liens sociaux. D'ailleurs il tenait de son temps.

Quand il naquit, être « génial » était de mode en Allemagne. Etre « génial » c'était se moquer de l'étiquette, et faire fi de la morale bourgeoise. Avec délices, on étalait son mépris des mœurs, avec gloriole on se déclarait défenseur de l'amour libre. Les Confessions *de Rousseau avaient aidé en Allemagne à ce grand mouvement qu'on a appelé le* Sturm und Drang, *où la jeunesse enivrée de liberté se lançait dans les théories les plus osées et les plus folles. Hoffmann en retint quelque chose et le célèbre livre fut toute sa vie son livre de chevet. Par lui il se fortifia dans cette idée qu'il devait divorcer avec la société et faire bande à part. Il eut le mépris du Philistin, de l'homme respectueux de toutes les choses établies et qui ne veut pas penser par lui-même. « Un Philistin, s'écriait-il, c'est un « chat qui n'ose pas bouger de derrière le poële où il se « sent en sûreté parce que les toits lui donnent le vertige ». Hoffmann ne devait pas rester derrière le poële, il devait s'élancer au dehors, aspirer l'air pur de toute la force de ses poumons, se moquer des préjugés et du qu'en dira-t-on. Il vécut libre et à sa fantaisie n'ayant reconnu pour maître que son inépuisable fantaisie.*

De sa complète émancipation, nous trouvons de vivantes preuves dans son œuvre. Il a défendu la doctrine de l'art pour l'art et a prévu la décadence de la scène allemande du jour où elle se mit à moraliser. A l'art, il donna pour but d'éveiller chez l'homme l'impression du plaisir, de l'affranchir des soucis de la vie, de l'amener joyeux et la tête haute à la vision des choses divines. On relira avec fruit à ce propos sa fameuse défense de Don Juan qui fit scandale. Hoffmann s'y peint tel qu'il est.

Son mépris de la morale bourgeoise, dans un pays fort respectueux des formes, sa vie consacrée à la joie, sa puissance de visionnaire, son dédain pour les théories

nébuleuses où se complaisent tant ses compatriotes, son indifférence au moins égale à celle de Gœthe pour l'Allemagne humiliée, tout cela lui valut les mépris de la haute critique et les dédains des penseurs à la pose.

Le romantisme allemand l'adopta ou le repoussa suivant les besoins du moment ; Gœthe frémissait de voir ce « malade » représenter l'Allemagne à l'étranger ; certains s'indignaient qui auraient dû applaudir, tous firent tant que son pays le renia à moitié et même aujourd'hui ne lui a pas pardonné.

*Quand H. Heine écrivait « Je viens de comparer le « Parnasse allemand à Charenton. Une démence fran- « çaise est loin d'être aussi folle qu'une démence allemande « car dans celle-ci il y a de la méthode » il faisait preuve d'ingratitude et d'incompréhension. Que l'*Elixir du Diable, *que* Maître Floh, *que la* Princesse Brambilla *dénotent la hâte et mettent à bout la patience du lecteur, certes Hoffmann n'aurait pas protesté puisque lui-même avouait avoir baclé ces contes pour régler des dettes de brasserie. Joignons-y encore le* Chat Murr *pour lequel il avait une prédilection mais qui n'est pourtant qu'une histoire mélodramatique sans commencement ni fin.*

Quant aux autres contes, il faut avouer qu'ils figurent parmi les chefs-d'œuvre de la littérature allemande.

Il y a tout et même plus que tout dans ces productions d'un génie inépuisable. On y trouve la vie extérieure reproduite jusque dans ses détails les plus familiers, la vie intérieure traduite par un maître, des rêves horribles ou gracieux, des figures grimaçantes ou bizarres, de riants tableaux, des peintures diaboliques, tout cela traité avec une force, un coloris, une poésie, une verve dont Hoffmann seul a peut-être été capable.

Un grand poète qui fut aussi un excellent critique à ses heures l'a jugé de façon définitive. Voici en effet ce que Théophile Gautier a dit de lui :

« Hoffmann est un des écrivains les plus habiles à « saisir la physionomie des choses, et à donner l'appa- « rence de la réalité aux créations les plus invraisem- « blables. Peintre, poète, musicien, il saisit tout sous un

« *triple aspect, les sons, les couleurs, les sentiments. Il* « *se rend compte des formes extérieures avec une netteté* « *admirable. Il a l'esprit de la silhouette et découpe* « *mille profils mystérieux et singuliers dont il est impos-* « *sible de ne pas se souvenir. Hoffmann est doué d'une* « *finesse d'observation merveilleuse surtout pour les* « *ridicules du corps : il saisit très bien le côté risible* « *de la forme et a beaucoup de parenté avec Callot et* « *Goya* ».

Et ailleurs, il ajoutait :

« *Après un volume d'Hoffmann, je suis comme si* « *j'avais bu dix bouteilles de Champagne, il me semble* « *qu'une roue de moulin a pris la place de ma cervelle* « *et tourne entre les parois de mon crâne, l'horizon danse* « *devant mes yeux et il me faut du temps pour cuver ma* « *lecture et parvenir à reprendre ma vie de tous les jours* ».

Plus qu'en Allemagne, Hoffmann est resté populaire chez nous : il n'est personne qui ne l'ait lu, il n'est personne qui l'ignore, qui ne désire le connaître. Il s'est tellement établi en France, que souvent nous sommes tentés, malgré son génie étranger, de le considérer comme un des nôtres.

C. S.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'HOFFMANN

PRINCIPALES EDITIONS

Editions de R. Boxberger (6 vol. Berlin, 1873) et de Ed. Grisebach (15 vol. Leipzig, 1900). — Choix par Max Koch, 4 vol. dans la collection *Deutsche national Littératur* de Kurschner.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Contes, trad. E. Degeorge, 1848, Ancelot, 1859, d'Egmont. Lœve Weimars, 1829. X. Marmier, 1859. — *Contes des frères Sérapion*, la Bédollière, 1860. — *Contes nocturnes*, P. Christian, 1861. — *L'Elixir du Diable*, la Bédollière, 1861. — *Contes posthumes*, Chamfleury, 1856. — *Contes*, dans la Bibliothèque des chefs-d'œuvre français et étrangers. Dentu, 1886. —*Contes*, trad. Charles Simond, Bibliothèque populaire. —*Fantaisies dans la manière de Callot*, H. de Curzon, 1891.

OUVRAGES A CONSULTER

Hitzig, *Aus Hoffmanns Leben und Nachlass*, Berlin, 1823. — G. Ellinger, *Hoffmann, sein Leben and seine Werke*, Leipzig, 1894. — Arvède Barine, *Névrosés*, Paris, 1898. — T. Gautier, *Souvenirs de théâtre d'art et de critique*, Paris, 1883. — Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de T. Gautier*, t. I, Paris, 1887. — H. de Curzon, *Bibliographie d'Hoffmann*. — G. Thurau, *Les Contes d'Hoffmann en France*, Kœnigsberg 1896.

Choix des Œuvres

NOUVELLES

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

Des crimes mystérieux désolaient Paris. Tous ceux qui, porteurs de bijoux; s'aventuraient dans les rues, la nuit, étaient retrouvés le lendemain assassinés.

Un jour Cardillac, l'orfèvre le plus réputé de la capitale, ayant été tué de façon mystérieuse, les soupçons tombèrent sur son aide Olivier Brusson.

Mlle de Scudéry, protectrice de Madelon, fille de Cardillac et fiancée d'Olivier, persuadée elle-même de l'innocence de ce dernier, reçoit la confession de l'accusé que, par grâce royale, elle a obtenu de faire venir un moment chez elle.

— J'ai eu assez de temps, dit Olivier, pour me préparer à cette entrevue avec vous, que je regarde comme la dernière faveur du ciel réconcilié, et pour gagner le calme et la confiance dont j'ai besoin pour vous raconter l'histoire inouïe de mes infortunes. Par compassion, écoutez-moi avec patience, quelque horreur que vous cause la découverte d'un secret auquel vous ne vous attendiez pas certainement.

Mon père s'était vu trompé dans toutes ses espérances. Courbé sous le désespoir, succombant sous ses maux, il mourut au moment où il venait de réussir à me placer comme apprenti chez un orfèvre. Ma mère parlait beaucoup de vous, elle voulait vous confier ses douleurs; mais quand elle voulait le faire, elle était toujours arrêtée par le découragement qui vient de la misère. Peu de mois après la mort de mon père, ma mère le suivit au tombeau.

Je fus rudement traité par mon maître, quoique je fisse de grands progrès et que je l'eusse bientôt surpassé lui-même. Il arriva qu'un jour un étranger entra dans

notre atelier pour y acheter quelques bijoux, et voyant un beau collier auquel je travaillais, il me frappa sur l'épaule d'un air amical : « Eh ! eh ! mon jeune ami, dit-il, voila un travail admirable. Je ne sais en vérité qui pourrait vous surpasser, si ce n'est René Cardillac, qui est sans contredit le premier orfèvre du monde. Vous devriez aller le trouver ; il vous recevra avec joie dans son atelier, car vous seul vous pourriez l'assister dans ses travaux ! et de votre côté, ce n'est que près de lui que vous pourrez apprendre quelque chose ». Ces paroles de l'étranger étaient restées profondément gravées dans mon âme ; il n'y eut plus de repos pour moi dans Genève, une puissance irrésistible m'entraînait loin de là. Enfin je parvins à me dégager du contrat qui me liait avec mon maître, et je vins à Paris. René Cardillac me reçut sèchement et d'un air farouche. Je ne me rebutai pas, et j'insistai pour qu'il me donnât de l'ouvrage, quelque minime qu'il fût. C'était une petite bague à monter. Lorsque je lui rapportai mon travail, il me regarda longuement de ses yeux étincelants, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon âme ; puis il me dit : « — Tu est un bon ouvrier, tu peux venir ici et m'aider dans mon atelier, je te paierai bien, tu seras content de moi ». — Cardillac tint parole. J'étais déjà chez lui depuis plusieurs semaines, et je n'avais pas vu Madelon, qui, si je ne me trompe, était à la campagne chez un cousin de Cardillac. Enfin, elle vint. O puissances du ciel ! que devins-je quand je vis cet ange ! jamais homme a-t-il aimé ainsi ! et maintenant... O Madelon !

La douleur étouffa la voix d'Olivier. Il tint ses deux mains sur son visage, et pleura amèrement. Enfin, surmontant le mal cuisant qui le déchirait, il continua : — Madelon me regardait d'un air bienveillant. Elle se montrait de plus en plus souvent dans l'atelier. Je m'aperçus avec ravissement qu'elle m'aimait. Bien que son père nous surveillât rigoureusement, plus d'une fois nos mains se serrèrent furtivement en signe d'union secrète, et Cardillac ne vit rien. Je me disais : Quand j'aurai gagné ses bonnes grâces et les moyens d'arriver à la maîtrise, je lui demanderai la main de Madelon. Mais un matin où

je me disposais à commencer mon ouvrage, Cardillac vint se placer devant moi et me lança des regards de colère et de mépris. — Je n'ai plus besoin de ton travail, me dit-il, sors de la maison à l'instant même, et ne reparais jamais devant mes yeux ! je n'ai pas besoin de te dire pourquoi je ne veux plus de toi. Pauvre diable, les doux fruits que tu voudrais cueillir sont trop haut placés pour toi. — Je voulus parler, il me saisit d'une main vigoureuse et me jeta si rudement dehors que je tombai sur le pavé, la tête et les bras ensanglantés. Hors de moi, déchiré par la douleur, je m'éloignai de cette maison, et je trouvai enfin, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, un ouvrier de ma connaissance, honnête garçon qui me recueillit dans sa mansarde. Je n'avais pas de repos, pas de relâche. La nuit, je me glissais près de la maison de Cardillac, espérant que Madelon entendrait mes soupirs, mes plaintes, qu'elle parviendrait peut-être à me parler sans être vue. Mille projets divers se croisaient dans mon cerveau, et je concevais l'espoir de l'engager à m'aider dans leur exécution. A la maison de Cardillac, dans la rue Saint-Nicaise, se joint une haute muraille où se trouvent des niches et des statues mutilées. Une nuit, je me tenais tout près de l'une de ces statues, et je levais les yeux vers les fenêtres de la maison placées au-dessus de la cour qu'enceint le mur. J'aperçois tout à coup de la lumière dans l'atelier de Cardillac. Il est minuit, jamais Cardillac n'est debout à cette heure, il a coutume de se coucher à neuf heures précises. Le cœur me bat d'inquiétude, je songe qu'un événement quelconque va m'ouvrir l'entrée de cette maison ; et la lumière disparaît. Je me serre contre la statue, au fond de la niche, et je me recule avec effroi en sentant un mouvement opposé au mien, comme si la statue devenait vivante. Dans l'obscurité grisâtre de la nuit, je vois le piédestal se mouvoir lentement, une figure sombre apparaît et s'avance avec précaution dans la rue. Je m'élance vers la statue, elle est de nouveau immobile et adossée à la muraille. Involontairement poussé par une puissance secrète, je me glisse derrière cet homme. Arrivé devant l'image d'une Vierge, il se retourne, et à la clarté de la lampe qui brûle toujours en ce lieu, j'aperçois

son visage : c'est Cardillac ! Une crainte indéfinissable, une terreur sinistre s'empare de moi. Dirigé comme par un charme, il faut que je marche, que je suive ce promeneur nocturne, ce somnambule. Car je tenais le maître pour tel ; bien que nous ne fussions pas au temps de la pleine lune, où les malades sont atteints de cette manie pendant leur sommeil. Enfin Cardillac disparaît dans l'ombre. A une petite toux que je reconnais, je m'aperçois qu'il s'est retiré dans l'allée d'une maison. Que signifie cette conduite ! que va-t-il faire ? Je m'interroge ainsi avec étonnement, et je me retire tout près des maisons. Peu de moments se sont écoulés, un homme portant sur son chapeau des plumes éclatantes, et dont les éperons retentissent fortement, arrive en chantonnant. Comme un tigre élancé de sa tanière, Cardillac fond sur cet homme, qui tombe à l'instant sur le pavé en poussant un long gémissement. J'accours en jetant un cri d'effroi, Cardillac était sur le corps de cet infortuné, étendu sans mouvement. — Maître Cardillac, que faites-vous ? m'écriais-je à haute voix. — Maudit ! s'écrie à son tour Cardillac en rugissant. Il passe devant moi avec la rapidité d'un éclair et disparaît. Hors de moi, pouvant à peine me soutenir, je m'approche de l'homme qui est à terre. Je me mets à genoux près de lui. Peut-être, pensai-je, est-il temps encore de le sauver ; mais il ne reste en lui aucune trace de vie. Dans ma terreur mortelle, je remarque à peine que la maréchaussée m'environne. — En voilà encore un que ces diables ont jeté par terre. — Eh ! eh ! jeune homme, que fais-tu là ? — Es-tu de la bande ? — Allons, avance ! En me parlant ils se disposaient à me saisir. Je pouvais à peine balbutier que j'étais incapable de commettre un tel crime et que je les priais de me laisser retirer en paix, lorsqu'un d'eux me portant sa lanterne au visage, se mit à rire en disant : C'est Olivier Brusson, le compagnon orfèvre qui travaille chez notre brave et honnête René Cardillac ! ce n'est pas lui qui assassinerait dans les rues ! — Il m'a tout l'air de cela cependant, dit un autre. C'est une de ces façons de coquins qui se lamentent près du cadavre, et se font prendre pour qu'on les renvoie. — Allons, parle, garçon, dis-nous tout hardiment.

Je leur racontai qu'un homme s'était élancé du lieu où je passais sur celui qui était étendu là ! l'avait renversé, et qu'il s'était enfui à mes cris. Pour moi, je m'étais arrêté pour voir s'il était possible de secourir encore ce malheureux. — Non, mon fils, dit un de ceux qui avaient soulevé le cadavre, celui-là est bien tué ; le poignard a traversé le cœur, comme à l'ordinaire. — Diable ! dit un autre, nous sommes encore arrivés trop tard, comme avant-hier. A ces mots, ils s'éloignèrent, emportant avec eux le cadavre. Ce que j'éprouvais, je ne puis le dire. Je me tâtais pour bien m'assurer que je n'étais pas harcelé par un mauvais rêve ; je m'attendais à me réveiller et à bien m'étonner de cette folle histoire. — Cardillac... le père de ma chère Madelon, un infâme assassin ! J'étais tombé sans force sur les marches extérieures d'une maison. Le matin vint peu à peu dissiper la nuit. Un chapeau d'officier, richement orné de plumes, était étendu devant moi sur le pavé. L'action sanglante de Cardillac, qui avait eu lieu sur la place même où je me trouvais, se présenta vivement à ma pensée. Je m'enfuis avec horreur. Tout troublé, hors d'état de rassembler mes pensées, j'étais assis dans mon grenier lorsque la porte s'ouvrit et René Cardillac entra. — Au nom du Christ ! que venez-vous faire ici ? lui criai-je.

Lui, ne faisant nulle attention à mon effroi, vint à moi et me sourit avec un calme et une bonhomie qui augmentèrent encore l'horreur que j'éprouvais. Il prit un escabeau vermoulu et s'assit près de moi, car je n'avais pas la force de me soulever du lit de paille sur lequel je m'étais jeté. — Eh bien ! Olivier, dit-il, comment vas-tu pauvre garçon ? Je me suis vraiment trop pressé en te renvoyant de ma maison. Tu me manques de tous les coins et de tous les bouts. En ce moment surtout, j'ai un travail que je ne puis achever sans toi. Viens donc avec moi, et arrange-toi de manière à gagner Madelon pour femme.

Les paroles de Cardillac me perçaient le cœur, je frémissais de sa noirceur, je ne pouvais prononcer une parole. — Tu hésites ! reprit-il d'un ton rude et les yeux étincelants. Tu ne peux peut-être pas venir aujourd'hui avec moi ; tu as d'autres affaires !

Alors ma fureur, longtemps contenue, se fit jour. — Que ceux qui se reprochent des crimes craignent ces noms-là, moi je ne les redoute pas, je n'ai rien à démêler avec eux ! m'écriai-je. — Après tout, Olivier, me dit Cardillac, il y a de l'honneur pour toi à travailler dans ma maison. Quant à ce qui concerne Madelon, je dois t'avouer que tu ne dois ma générosité qu'à elle. Elle t'aime avec une violence dont je n'aurais jamais cru la tendre enfant capable. Dès que tu fus parti, Madelon devint languissante et malade, et quand je voulais la détourner de sa folie, elle répétait cent fois ton nom. Enfin, que devais-je faire ? je ne voulais pas la désespérer. Hier au soir, je lui dis que je consentais à tout, et que j'irais te chercher aujourd'hui. Aussi, cette nuit, elle s'est épanouie comme une rose ; elle t'attend, hors d'elle-même de plaisir et de bonheur. — Que la puissance éternelle me pardonne ; mais je ne sais pas comment il arriva que je me trouvai tout à coup dans la maison de Cardillac.

Emu par le souvenir de ce moment si doux, Olivier s'arrêta quelques instants. Mademoiselle de Scudéry, remplie d'horreur en apprenant le crime d'un homme qu'elle avait regardé comme un modèle de vertu et de probité, s'écria : — L'horrible découverte ! Quoi ! René Cardillac faisait partie de cette bande d'assassins qui a fait si longtemps de notre bonne ville un repaire de bandits ? — Que dites-vous, mademoiselle ? reprit Olivier ; vous parlez d'une bande d'assassins ? jamais une telle bande n'a existé, c'était Cardillac seul, dont l'effroyable activité recherchait et trouvait ses victimes dans toute la ville. C'est en cela que consistait sa sécurité, et de là l'extrême difficulté de découvrir les traces de l'assassin. Mais laissez-moi continuer, la suite vous découvrira les secrets du plus coupable et en même temps du plus malheureux de tous les hommes. On peut facilement se faire une idée de ma situation chez mon maître. Si je travaillais avec le vieil orfèvre à l'atelier je n'osais pas le regarder en face, à peine prononcer une parole, tant j'éprouvais de terreur auprès d'un homme effroyable qui pratiquait toutes les vertus d'un père tendre, d'un bon et honnête bourgeois, tandis que la nuit voilait tous ses forfaits. Madelon, cette fille pieuse et céleste,

idolâtrait son père. Mon cœur saignait en songeant que si la vengeance des hommes atteignait ce scélérat sous son masque, celle qu'il avait abusée par son hypocrisie infernale succomberait infailliblement à son désespoir. Cette pensée seul m'eût fermé la bouche, eût-on dû me punir de mon silence par le supplice des scélérats.

Un jour, Cardillac, qui se montrait toujours de bonne humeur en travaillant, qui riait et qui raillait (ce qui excitait encore plus mon horreur), parut sombre et abattu. Tout à coup, il jeta si violemment de côté les bijoux auxquels il travaillait, que les diamants et les perles tombèrent de toutes parts, et se levant brusquement, il s'écria : — Olivier, cela ne peut durer ainsi plus longtemps entre nous ; ces relations me sont insupportables ! Tu m'as vu dans mes travaux nocturnes, auxquels me pousse ma mauvaise étoile, toute résistance est impossible. Ce fut aussi ta fatale étoile qui te poussa à me suivre, qui t'enveloppa d'un voile impénétrable, qui donna tant de légèreté à tes pas, qui te rendit si bien invisible, que moi, dont les yeux percent, comme ceux du tigre, la nuit la plus profonde, qui entends au loin dans les rues le plus léger bruit, jusqu'au bourdonnement d'un insecte, je n'ai pu te voir. Ta mauvaise étoile t'a conduit vers moi pour te faire mon compagnon. Placé comme tu l'es, tu ne peux plus songer à me trahir. Tu vas donc tout savoir. — Jamais je ne serai ton complice, voulais-je m'écrier, mais la terreur qui s'était emparée de moi aux premiers mots de Cardillac m'avait suffoqué. Au lieu de ces paroles, je ne pus faire entendre qu'un son inarticulé. Cardillac se remit sur sa chaise de travail ; il essuya la sueur qui couvrait son front. Il semblait fortement ému des souvenirs du passé, et eut peine à se recueillir. Enfin il commença :

« Des hommes savants parlent beaucoup des impressions « bizarres dont les femmes sont frappées durant leur gros- « sesse et de l'influence que ces impressions exercent sur « l'enfant qu'elles portaient dans leur sein. On m'a ra- « conté une merveilleuse histoire qui arriva à ma mère. « Dans les premiers mois de sa grossesse, elle assistait « avec d'autres femmes à une fête brillante que la cour « donnait à Trianon. Ses regards tombèrent sur un cava-

« lier vêtu à l'espagnole qui portait à son cou une chaîne « de pierreries dont elle ne pouvait détourner les yeux. « Tout son être s'embrasa d'un seul désir, celui de pos- « séder cette chaîne qui lui semblait un objet surnaturel. « Plusieurs années auparavant (ma mère n'était pas encore « mariée alors), le même cavalier avait tenté de faire suc- « comber sa vertu, mais elle l'avait repoussé avec horreur. « Ma mère le reconnut ; mais en cet instant, au milieu de « l'éclat de ses diamants, il lui semblait un être d'un ordre « relevé, un modèle de beauté. Le cavalier remarqua les re- « gards ardents et passionnés de ma mère ; il se flatta d'être « plus heureux auprès d'elle, et fit plus encore, il réussit à « l'entraîner loin de ses amies, dans un lieu retiré du parc. « Là, il la serra avec ardeur dans ses bras ; ma mère porta « involontairement les mains à la chaîne ; mais, au même « moment, il tomba et entraîna ma mère qui tomba avec « lui. Soit qu'il eût été subitement frappé d'un coup de « sang, soit toute autre cause, bref, il était mort.

« En vain ma mère chercha-t-elle à se débarrasser de ces « bras raidis par la mort qui la serraient étroitement, elle « poussa des cris perçants, et enfin on accourut, à sa voix, « la délivrer de cet effroyable amant. L'horreur qu'elle « éprouva lui causa une longue maladie. On la regarda « comme perdue, ainsi que moi ; cependant elle guérit, et « l'accouchement fut plus heureux qu'on n'eût osé l'espérer. « Mais l'effroi de ce terrible moment m'avait frappé. Ma « mauvaise étoile s'était levée et avait lancé sur moi une « étincelle qui a allumé en mon âme une des plus singulières « et des plus funestes passions. Déjà, dès ma plus tendre « enfance, je préférais à tous les diamants étincelants les « bijoux d'or. On regarda cette manie comme un des nom- « breux penchants communs aux enfants ; mais il fallait en « juger autrement, car étant devenu plus grand, je volais « l'or et les bijoux partout où je pouvais les trouver. Je « distinguais, par instinct, les faux bijoux des véritables, « comme eût pu le faire le connaisseur le plus exercé. Ces « derniers seuls excitaient ma convoitise, les autres, je n'y « touchais pas, non plus qu'à l'or monnayé. Ce désir inné « dut céder aux corrections cruelles que m'infligea mon « père ; alors, pour manier à mon gré l'or et les pierres

« fines, je pris la profession de joaillier. Je travaillais « avec passion, et bientôt je devins le premier maître dans « cet art. Ici commence une période de ma vie, dans laquelle « mon penchant natif, longtemps étouffé, triompha avec « toute sa force, et grandit puissamment en dévorant tout « ce qui s'opposait à son développement. Dès que j'avais « achevé et livré une parure, je tombais dans une agitation, « dans un désespoir qui me ravissaient le sommeil, la santé « et toutes les joies de la vie. — Je voyais jour et nuit, « comme un spectre, la personne pour qui j'avais travaillé. « Elle était parée de mes bijoux, et une voix murmurait à « mon oreille : Ils sont à toi ! — Ils sont à toi ! — Prends- « les donc. Que servent les diamants aux morts?... Je me « mis alors à commettre des vols. J'avais accès dans les « maisons des grands seigneurs; je profitais lestement de « toutes les occasions; aucune serrure ne résistait à mon « habileté, et bientôt les diamants que j'avais montés se « retrouvaient dans mes mains. Mais cela même ne calmait « pas mon agitation. Cette voix fatale se faisait toujours « entendre, elle raillait et s'écriait : — Oh ! oh ! la mort « porte tes bijoux ! Je ne savais comment il se faisait que « je ressentisse une haine incroyable contre mes clients, « et dans le fond de mon cœur se soulevait contre eux une « ardeur sanguinaire qui me faisait frissonner. Dans ce « temps, j'achetai cette maison. J'étais d'accord sur le « marché avec le propriétaire, nous étions assis dans cette « chambre, nous réjouissant d'avoir terminé l'affaire, et « nous buvions une bouteille de vin. La nuit était venue, « je voulus me lever, lorsque l'ancien propriétaire me retint : « — Écoutez, maître René, me dit-il, avant que nous nous « quittions, il faut que je vous fasse connaître un secret « de cette maison. A ces mots, il ouvrit une armoire pra- « tiquée dans le mur, fit glisser le pan du fond, entra dans « une petite chambre, se baissa et leva une trappe. Nous « descendîmes un escalier raide et étroit, puis nous arri- « vâmes devant une petite porte qu'il ouvrit, et nous nous « trouvâmes dans la cour. Le vieux propriétaire s'avança « alors vers le mur, toucha un bouton de fer peu saillant, « et bientôt une partie de la muraille se tourna de ma- « nière à donner commodément passage à un homme pour

« descendre dans la rue. Tu verras un jour cette invention,
« Olivier; elle a sans doute été trouvée par les moines
« rusés qui habitaient le cloître élevé en ce lieu, et elle leur
« servait à sortir et à entrer furtivement. C'est une boiserie
« enduite en dehors de mortier et de chaux, dans laquelle
« on a placé une statue aussi de bois, mais parfaitement
« semblable à la pierre, et le tout se meut sur des gonds
« cachés. De sombres pensées s'élevèrent en moi à la vue de
« cet arrangement; il me semblait préparé pour accomplir
« certaines choses que j'ignorais encore. Je venais de livrer
« à un seigneur de la cour une riche parure qui, je le savais,
« était destinée à une danseuse de l'Opéra. L'aspect de la
« mort ne me quitta pas, le spectre s'attachait à tous mes
« pas, la voix du démon ne cessait de retentir à mon
« oreille. Je m'établis dans la maison. Baigné de sueur, le
« sang bouillonnant, je m'agitais sans sommeil sur mon lit.
« Dans les visions que créait mon cerveau, j'aperçois le
« jeune seigneur se rendant secrètement, avec les diamants,
« chez la danseuse. Je m'élance hors de mon lit, plein de
« rage, je me couvre d'un manteau, je descends l'escalier
« secret, je franchis l'ouverture de la muraille, et je me
« trouve dans la rue Saint-Nicaise. Il vient! Je m'élance
« sur lui, il crie, mais le saisissant fortement par derrière,
« je lui plonge un poignard dans le cœur. Les diamants
« sont à moi! Cela fait, j'éprouve un calme, une douce
« sérénité de l'âme, telle que je n'en avais jamais ressenti.
« Le spectre avait disparu, la voix du démon avait cessé de
« murmurer. Je savais désormais ce que voulait ma mau-
« vaise étoile, il fallait lui céder ou périr! Maintenant,
« Olivier, tu comprends toute ma conduite, toutes mes
« actions! Ne pense pas qu'en obéissant à une impulsion
« plus forte que ma volonté, j'aie renoncé à tous senti-
« ments de compassion et d'humanité. Tu sais avec quelle
« peine je rends les diamants qu'on m'a confiés; tu n'ignores
« pas que je refuse de travailler pour ceux dont je ne veux
« pas la mort; souvent aussi, bien que je sache que le sang
« seul éloignera le lendemain mon fantôme, je me contente
« d'étourdir par un coup violent le possesseur des bijoux
« que je veux reprendre. »

Cardillac me conduisit dans un souterrain caché, et me

permit de contempler ses trésors. Ceux du roi ne sont pas aussi riches. Sur chaque bijou était un petit billet où se trouvaient désignés le nom de la personne qui l'avait commandé et l'époque où Cardillac lui avait repris par un vol ou par un assassinat. — « Le jour de ton mariage, dit « Cardillac d'un voix sourde et solennelle, tu me jureras, « la main sur le crucifix, de réduire toutes ces richesses « en poussière, dès que je serai mort, par un procédé « que je t'indiquerai. Je ne veux pas qu'une créature hu- « maine, et surtout toi et Madelon, vienne en possession « d'un bien acheté au prix de tant de sang ! »

— Renfermé dans ce labyrinthe d'atrocités, déchiré d'amour et d'horreur, de bonheur et d'effroi, j'étais semblable au damné qu'un ange appelle par un doux sourire, tandis que Satan le retient dans ses griffes brûlantes, et pour qui ce sourire céleste, où se réfléchissent toutes les joies des cieux, est le plus affreux de ses tourments. — Je songeais à fuir, — à me tuer. — Mais Madelon !... Blâmez-moi, blâmez-moi, ma digne demoiselle, d'avoir été trop faible pour combattre une passion qui me liait au crime ; mais ne vais-je pas faire pénitence de ma faute par une mort infâme ?

Tout à coup, Cardillac perdit toute sa bonne humeur. Il errait tristement dans sa maison, regardait fixement devant lui, murmurait des paroles inintelligibles, étendait la main comme pour éloigner un ennemi, enfin son esprit semblait tourmenté de sinistres pensées. Il venait de passer toute une matinée de la sorte, lorsqu'il s'assit à sa table de travail, se releva d'un air découragé, regarda à travers la fenêtre, et dit d'une voix sourde : — Je voudrais pourtant que madame Henriette d'Angleterre eût porté mes diamants !

Ces paroles me remplirent d'horreur. Je compris alors que son esprit était de nouveau sous la puissance du spectre qui l'obsédait, et que la voix du démon retentissait de nouveau à ses oreilles. je vis vos jours menacés par cet effroyable scélérat (1), je pensai que vous seriez

(1) Louis XIV ayant refusé, sur l'avis de Mlle de Scudéry, d'étendre les pouvoirs du juge qui instruisait ces crimes et qui volontiers confondait l'innocent avec le coupable, Cardillac, en

sauvée, s'il rentrait en possession de ses diamants. Le danger croissait à chaque instant. Je vous rencontrai en passant sur le Pont-Neuf, je me fis passage jusqu'à votre carrosse, et je vous jetai ce billet par lequel je vous suppliais de remettre les pierreries dans les mains de Cardillac. Mon inquiétude alla jusqu'au désespoir lorsque, le lendemain, Cardillac ne parla d'autre chose que de cette précieuse parure qui avait brillé à ses yeux durant toute la nuit. Je fus bientôt convaincu qu'il méditait un assassinat; peut-être songeait-il à l'exécuter cette nuit même. Je devais vous sauver, dût-il en coûter la vie à Cardillac. Dès qu'il se fut renfermé selon sa coutume, après la prière du soir, je descendis par une croisée dans la cour, et, passant par l'ouverture de la muraille, j'allai me placer non loin de là, dans un angle obscur. Peu de moments s'étaient écoulés lorsque Cardillac parut et se glissa doucement le long de la rue; moi, toujours derrière lui. Il se dirigea vers la rue Saint-Honoré : le cœur me battait bien fort. Tout à coup, Cardillac disparaît. Je prends aussitôt la résolution de me placer devant la porte de votre maison. Alors, comme je l'avais déjà vu une fois lorsque le hasard me rendit témoin d'un assassinat commis par Cardillac, s'avance en chantonnant un officier qui passe devant moi sans m'apercevoir; mais, au même instant, une longue figure noire s'élance sur lui. C'est Cardillac ! Je veux empêcher ce meurtre; en deux bonds je me trouve près de l'assassin. Ce n'est pas l'officier, c'est Cardillac qui vient de tomber sur le pavé en gémissant. L'officier jette son poignard, tire son épée du fourreau, se met en défense, me prenant sans doute pour un complice du meurtrier, mais il s'échappe en voyant que je me jette sur le mourant pour le secourir. Cardillac vivait encore; je le pris sur mes épaules, après avoir ramassé le poignard que l'officier avait laissé tomber, et je l'emporte à grand'peine jusque dans l'atelier, par le passage secret. — Vous voyez, mademoiselle, que mon crime est de n'avoir pas dénoncé le père de

---

témoignage de reconnaissance, avait fait envoyer à la vieille demoiselle ses bijoux les plus précieux destinés alors à Mme Henriette d'Angleterre. Olivier craignait que, cédant à sa passion maladive, Cardillac ne fût tenté de les reprendre par un assassinat.

Madelon. Je ne me suis pas souillé de sang. Aucune torture ne m'arrachera le secret des crimes de Cardillac. Je ne veux pas agir contre les décrets de la Providence, qui a voilé la scélératesse de René aux yeux de sa fille; je ne veux pas que par moi elle voie déterrer le cadavre de son père, et le bourreau marquer d'un fer brûlant ses ossements desséchés. — Non ! ma bien-aimée pleurera celui qui tombe innocent, le temps adoucira sa douleur, mais le désespoir que lui causeraient les crimes abominables de son père serait éternel.

Mademoiselle de Scudéry obtint enfin du roi la grâce de son protégé qui épousa bientôt Madelon.

MAITRE MARTIN, LE TONNELIER, ET SES APPRENTIS

Le premier mai de l'année mil cinq cent quatre-vingt, l'honorable corporation des botteliers ou buddeliers, et tonneliers de la ville libre impériale de Nuremberg, tint son assemblée solennelle des métiers, conformément à ses vieilles mœurs et coutumes. Peu de temps auparavant, un des syndics, ou, comme on les nommait, un des maîtres des cierges, avait été porté en terre; c'est pourquoi il fallait en choisir un nouveau. Le choix tomba sur maître Martin. En effet, il n'avait pas son égal pour la solidité et l'élégance de ses tonnes; personne n'entendait comme lui l'arrangement des vins dans la cave; aussi comptait-il les seigneurs les plus distingués parmi ses clients, et vivait-il dans la plus grande aisance, on peut même dire dans la richesse.

Lorsque maître Martin fut élu, le digne conseiller Jacobus Paumgartner, qui était à la tête de la corporation, se prit donc à dire : — Vous avez très bien agi, mes amis, de choisir maître Martin pour votre syndic; car cet emploi ne pourrait se trouver en meilleures mains. Maître Martin est estimé de tous ceux qui le connaissent, à cause de son extrême habileté et de sa profonde expérience dans l'art de conserver et de soigner le noble vin. Que son zèle

vigoureux, que la vie sage qu'il mène en dépit de toute la richesse qu'il a amassée ,vous servent de modèle. Soyez donc salué comme notre digne syndic, mon cher maître Martin !

A ces mots, Paumgartner se leva de son siège, et s'avança de quelques pas, les bras ouverts, attendant que maître Martin vînt à lui. Celui-ci appuya aussitôt ses deux bras sur ceux de son fauteuil, et se leva avec peine, autant que le lui permit son corps bien nourri. Puis il s'avança lentement vers Paumgartner, à qui il rendit légèrement ses embrassements. — Allons, dit Paumgartsner un peu étonné, allons, maître Martin, seriez-vous mécontent du choix que nous avons fait de votre personne ?

Maître Martin rejeta sa tête en arrière, comme il avait coutume de le faire, se mit à jouer avec ses doigts sur son gros ventre, et regarda l'assemblée en ouvrant de grands yeux. — Eh ! mon cher et digne sire, comment serais-je mécontent de recevoir ce qui m'appartient ? qui hésite à accepter le légitime salaire de son travail ? qui repousse du seuil de sa porte le mauvais débiteur qui vient enfin payer l'argent qu'il devait apporter depuis longtemps ? Et vous, mes chers maîtres, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée, avez-vous enfin eu l'idée que moi, moi, je devais être le syndic de votre honorable corporation ? — Qu'exigez-vous dans un syndic ? doit-il être le plus habile dans son métier ? Allez, et voyez ma tonne de deux foudres, achevée sans feu, mon beau chef-d'œuvre, et puis dites si quelqu'un se peut vanter d'avoir livré un morceau semblable par la force et la beauté du travail ? — Voulez-vous que votre syndic possède du bien et de l'argent ? Venez dans ma maison ; je vous ouvrirai mes caisses et mes coffres, et vous vous réjouirez à l'éclat de l'or et de l'argent qui y étincellent. — Le syndic doit-il être honoré par les grands et par les petits ? — Demandez à nos honorables sires du conseil, demandez aux princes et aux seigneurs tout autour de notre bonne ville de Nuremberg, demandez au très digne évêque de Bamberg, demandez-leur à tous ce qu'ils pensent de maître Martin ? Allons ! j'espère qu'ils n'en diront pas de mal !

A ces mots, maître Martin frappa avec complaisance

sur son gros ventre, ferma ses yeux à demi, et voyant que tout le monde gardait le silence d'un air grave, il reprit : — Mais je remarque, et je sais bien que je dois gentiment vous remercier de ce que le seigneur a éclairé vos esprits. Allons ! quand je reçois le prix de mon travail, quand mes débiteurs me rendent l'argent que je leur ai prêté, ne faut-il pas que j'écrive au bas du mémoire : *Reçu avec remerciement, Thomas Martin, maître-tonnelier en cette ville!* Soyez donc tous remerciés d'avoir acquitté une vieille dette, en me nommant votre syndic et échevin. Au reste, je vous promets que je remplirai mon devoir avec zèle et droiture. Chacun des membres de la corporation me trouvera prêt à l'assister de ma personne et de mes conseils, et je prendrai à cœur de maintenir notre illustre métier dans tout son honneur et son éclat. Je vous invite, mon digne chef de métier, et vous tous, mes chers maîtres et amis, à un joyeux repas pour le prochain dimanche. Nous nous fortifierons le cœur auprès d'un verre de bon vin de Hochheim, de Johannisberg ou de quelque noble vin qu'il vous plaira de choisir dans mes caves bien fournies, et nous aviserons à faire ce qui sera utile pour notre bien à tous ! Encore une fois, soyez tous cordialement invités !

Les visages des honorables maîtres qui s'étaient visiblement obscurcis, pendant le discours orgueilleux de Martin, reprirent leur sérénité, et au sombre silence qui avait régné quelques instants, succéda un joyeux babil dans lequel il fut beaucoup question du mérite de maître Martin et de sa cave. Tous promirent de se trouver au repas du dimanche, et tendirent leurs mains au nouvel élu, qui les serra cordialement et pressa le chef des métiers contre son gros ventre, comme pour l'embrasser.

On se sépara gaîment et de bon accord.

Il arriva que le conseiller Jacobus Paumgartner dut passer devant la maison de maître Martin pour se rendre à sa demeure. Lorsque tous deux, Paumgartner et Martin, se trouvèrent devant la porte de cette maison, et que Paumgartner voulut continuer son chemin, maître Martin ôta son bonnet, et s'inclinant autant qu'il put le faire, dit au conseiller : — Ne dédaignerez-vous pas de venir

passer quelques moments dans ma pauvre maison, mon cher et digne sire ! permettez-moi de profiter un peu de vos sages discours. — Eh ! mon cher maître Martin, répondit Paumgartner en souriant, je m'arrêterai avec plaisir chez vous ; mais pourquoi nommez-vous votre demeure une pauvre maison ? Ne sais-je pas qu'elle surpasse celle des plus riches bourgeois ! n'avez-vous pas achevé dernièrement le bel édifice qui fait de votre maison un des plus beaux ornements de notre célèbre ville ; et pour l'arrangement intérieur, je ne veux pas en parler, car il n'est pas de patricien qui ne pût s'en accommoder sans honte.

Le vieux Paumgartner avait raison, car, dès que la porte gracieusement arrondie et ornée d'ornements d'étain, se fut ouverte, on aperçut un vaste vestibule couvert de tapis bariolés, et rempli de tableaux ainsi que d'armoires et de sièges d'un bois précieux. Conformément au vieil usage, sur une tablette suspendue au-devant de la porte, on lisait une recommandation d'essuyer ses pieds et de secouer sa chaussure, écrite en vers grotesques.

La journée avait été fort chaude, l'air du soir qui pénétrait dans les chambres était plus agréable, aussi maître Martin conduisit son hôte dans la plus vaste salle de la maison, qui était une sorte de cuisine d'apparat. Chez les riches bourgeois de cette époque, on trouvait toujours une salle arrangée de cette manière et ornée d'ustensiles de ménage, destinés seulement à charmer les regards. — Rosa ! Rosa ! s'écria en entrant maître Martin. Aussitôt une porte s'ouvrit, et Rosa, la fille unique de maître Martin, s'avança au-devant de lui.

Rosa s'inclina respectueusement devant le conseiller, lui prit la main et la porta à ses lèvres. Les yeux pâles du vieux sire se colorèrent subitement, et comme les derniers rayons du jour qui jettent un vif éclat, le feu de sa jeunesse passée brilla une dernière fois dans ses yeux. — Eh ! mon cher maître Martin, s'écria-t-il d'une voix claire, vous êtes un homme bien partagé, un homme riche, mais le plus beau don que vous ait fait le Seigneur, c'est votre fille Rosa. Si nous autres vieux sires, nous ne pouvons détourner les yeux de la belle enfant, que sera-t-il donc des jeunes gens qui s'arrêtent tout court quand ils rencontrent votre fille

dans la rue, et qui ne regardent qu'elle à l'église, au lieu de regarder le prédicateur ? — Allons, maître Martin ! vous pourrez choisir un gendre parmi nos jeunes patriciens et partout où vous voudrez.

Les traits de maître Martin se contractèrent et devinrent sombres ; il ordonna à sa fille d'apporter une bouteille de bon vin, et lorsqu'elle se fut éloignée, le visage brûlant de rougeur et les yeux baissés, il dit au vieux Paumgartner : — Mon digne sire, il est vrai que mon enfant est parée d'une grande beauté, et il est bien vrai aussi que le ciel m'a fait riche ; mais comment avez-vous pu parler de cela devant cette fillette ? Et quant au gendre patricien, il n'en sera rien, s'il vous plaît. — Que voulez-vous, maître Martin ? Quand le cœur est plein, il faut que la bouche déborde ! Croiriez-vous que mon sang appauvri se fait plus vivement sentir dans mon vieux cœur lorsque je vois votre fille ? Et je dis sincèrement ce que je pense d'elle, ce qu'elle doit très bien savoir elle-même, je ne vois pas grand mal à cela.

Rosa apporta le vin et deux gobelets magnifiques ; et maître Martin tira au milieu de la chambre une lourde table, ornée de merveilleuses sculptures. A peine les deux vieillards avaient-ils pris place et rempli leurs verres, que le bruit des pas d'un cheval se fit entendre devant la porte. Un cavalier s'arrêta et on entendit sa voix dans le vestibule. Rosa descendit et revint bientôt annoncer que le vieux chevalier Henri de Spangenberg était là et demandait à parler à maître Martin. — Allons, s'écria Martin, voici une belle soirée, puisque mon meilleur et mon plus ancien client arrive chez moi. C'est sans doute une nouvelle commande que m'apporte messire le chevalier.

A ces mots, il courut aussi vite qu'il lui était possible de le faire, à la rencontre de cet hôte si bienvenu.

Le vin de Hochheim brillait dans les coupes et ranimait les cœurs des trois vieillards. Paumgartner et Spangenberg ne cessaient de regarder Rosa. Paumgartner but à la santé de la jeune fille.

— Maître Martin, dit Spangenberg lorsque Rosa se fut éloignée, maître Martin, vous ne sauriez trop remercier le ciel de vous avoir donné ce trésor. Il vous vaudra un

jour de grands honneurs; car qui ne voudrait être votre gendre, de quelque rang qu'on soit? — Vous voyez bien, maître Martin, que le noble seigneur de Spangenberg pense entièrement comme moi, dit Paumgartner. — Je vois déjà la jolie Rosa en fiancée patricienne, avec un bandeau de perles dans ses beaux cheveux blonds, ajouta le chevalier. — Mes chers sires, mes chers sires, dit maître Martin avec humeur, pourquoi toujours parler d'une chose à laquelle je ne songe nullement aujourd'hui? Ma Rosa vient seulement d'atteindre sa dix-huitième année, et une jeune créature, comme celle-là, ne doit pas encore songer à son fiancé. Comment les choses se passeront-elles? Je me confie là-dessus en la volonté du Seigneur, mais ce qui est bien certain, c'est que ni un patricien, ni personne ne touchera la main de ma fille, que le tonnelier qui se fera connaître à moi pour le maître le plus habile et le plus laborieux. Supposant toutefois qu'il plaise à ma fille; car pour rien au monde, je ne voudrais contraindre ma chère enfant à prendre un mari qui ne lui plairait pas.

Spangenberg et Paumgartner se regardèrent, remplis d'étonnement. Enfin, après quelques moments de silence, Spangenberg dit à maître Martin : — Ainsi votre fille ne doit pas choisir d'époux hors de votre classe. — Dieu m'en préserve, répondit Martin. — Mais, reprit Spangenberg, mais si un jeune et digne maître d'une noble profession, un orfèvre peut-être, ou même un artiste, demandait la main de Rosa, et plût à votre fille par-dessus tous ses rivaux, que feriez-vous alors? — Mon jeune ami, répliqua maître Martin en rejetant sa tête en arrière, mon jeune ami, lui dirais-je, montrez-moi la belle tonne que vous avez faite pour votre chef-d'œuvre; et s'il ne pouvait le faire, je lui ouvrirais amicalement la porte et je le prierais poliment d'aller tenter fortune ailleurs. — Cependant, continua Spangenberg, si le jeune compagnon disait : Je ne puis vous montrer un tel travail, mais venez avec moi sur la place du marché, et regardez cette magnifique maison dont les piliers élancés s'élèvent jusqu'aux nues; c'est là mon chef-d'œuvre. — Ah! mon cher seigneur, s'écria maître Martin d'un ton d'impatience, que de peine vous prenez pour faire changer mes sentiments; et bien vainement, je

vous assure : car une fois pour toutes, mon gendre sera de ma profession, attendu que ma profession est la plus belle qui soit au monde. Pensez-vous donc qu'il suffise de relever les cercles autour des douves, pour qu'une tonne soit faite?... Et n'est-ce pas une belle chose que notre état suppose l'intelligence de savoir soigner le don le plus précieux que nous ait fait le ciel, le noble vin; qu'il nous soit réservé de lui conserver sa douceur et sa force qui nous pénètrent comme une vie nouvelle? Pour que notre ouvrage soit parfait, ne faut-il pas d'abord tout bien calculer et bien mesurer? Il faut que nous soyons à la fois architectes et mathématiciens pour combiner parfaitement la force et la proportion de nos tonnes. Eh! messieurs le cœur me rit dans le ventre, quand je place une belle tonne sur les tréteaux pour l'achever, après qu'elle a été bien rabotée avec la hache, et quand les compagnons lèvent leurs maillets pour lui donner les derniers coups. On entend les outils qui retombent en cadence, clipp, clapp, clipp, clapp; c'est une joyeuse musique! l'édifice bien mené à la fin s'élève jusqu'au plafond de mon atelier, et je suis fier quand je prends ma griffe de fer en main, pour le marquer de mon chiffre de maître, de la double M, connue et honorée de tous les tonneliers à la ronde.

— Ecoutez encore, reprit Spangenberg en l'interrompant, si par une belle journée, un beau gentilhomme, monté sur un coursier fougueux, avec une brillante suite couverte de riches casaques, s'arrêtait devant votre maison, et voulût bien honorer Rosa du nom de sa dame? — Eh! eh! s'écria maître Martin avec plus de violence qu'auparavant, comme je courrais bien vite fermer serrures et verroux, comme je crierais : Passez passez votre chemin, mon rigoureux seigneur; des roses comme la mienne ne fleurissent pas pour vous; ma cave vous plaît sans doute, mes batzents d'or vous conviennent aussi, et vous prendriez volontiers la fillette par-dessus le marché; mais passez, passez, je vous en prie!

Le vieux Spangenberg se leva le visage couvert de rougeur, posa ses deux mains sur la table, et réfléchit quelques instants. — Eh bien! dit-il enfin, une dernière question, maître Martin. Si ce jeune gentilhomme était mon propre

fils? Si moi-même je m'arrêtais devant votre maison, me fermeriez-vous aussi la porte? Croiriez-vous que nous aussi, nous venons pour les vins de votre cave et pour vos batzents d'or? — Nullement, mon gracieux seigneur; je vous ouvrirais amicalement la porte; tout ce qui est dans ma maison, serait à votre disposition et à la disposition de messire votre fils; mais pour ce qui concerne ma Rosa, je vous dirais : Plût au ciel que le digne chevalier votre fils fût un bon tonnelier; personne sur la terre ne m'eût mieux convenu pour gendre, mais... après tout, pourquoi me tourmenter par ces questions oiseuses, mon digne seigneur? Voyez comme notre joyeux entretien a pris fin subitement, les verres sont restés tout remplis. Laissons là le mariage de Rosa et mon futur gendre, et buvons à la santé de votre jeune chevalier qui est, l'ai-je ouï dire, un aimable seigneur.

Spangenberg s'efforça de reprendre un visage serein, et Paumgartner parla d'autres choses. Mais comme il arrive toujours qu'un instrument devenu discord tend sans cesse à se désaccorder davantage, plus le maître s'efforce à ramener les tons à leur harmonie primitive, ainsi les paroles des trois vieillards ne pouvaient se remettre à l'unisson. Spangenberg appela ses écuyers, et quitta mécontent la maison de maître Martin, où il était entré de bonne humeur.

Maître Martin, un peu confus de la retraite subite du vieux chevalier, dit à Paumgartner, qui buvait son dernier verre de vin et se disposait à s'éloigner à son tour : — Je ne sais pas du tout ce que ce brave seigneur voulait de moi, et j'ignore comment il a pu se fâcher de mes paroles. — Mon cher maître Martin, dit Paumgartner, vous êtes un homme probe et pieux, et il est bien permis de faire quelque cas de ce que le ciel et notre travail nous ont donné en richesses et en honneurs; mais ce sentiment ne doit pas éclater en fastueuses paroles; cela est contraire aux pensées d'un chrétien. Déjà dans l'assemblée d'aujourd'hui, vous n'avez pas convenablement agi en vous mettant au-dessus de tous les autres maîtres : il se peut que vous vous entendiez mieux à votre métier que tous les autres; mais que vous leur jetiez ce reproche au visage, cela ne pouvait exciter que de l'humeur et du mécontentement. Et, ce soir, vous mettez le comble à l'œuvre! Il ne se peut

pas que vous soyez assez aveuglé pour voir dans les paroles de messire de Spangenberg autre chose qu'une plaisante manière d'éprouver jusqu'où vous poussez votre orgueil exagéré. Le digne seigneur a dû se trouver blessé en vous entendant traiter de bassesse avide toute démarche faite par un gentilhomme pour obtenir la main de votre fille. Et tout se serait encore bien passé, si vous aviez changé de manière, lorsque le chevalier se mit à parler de son fils ; si vous lui eussiez dit : Mon digne et noble seigneur, dans un cas semblable, un tel honneur, auquel je ne suis pas préparé, ne me permettrait pas d'être bien maître de ma résolution. Alors, sans doute, le chevalier eût repris sa bonne humeur, et se fût retiré joyeux comme il était entré. — Grondez-moi bien, dit Martin, je l'ai mérité. Mais lorsque ce vieux seigneur se mit à dire des choses si déraisonnables, ce fut comme si on me serrait à la gorge, et je ne pus répondre autre chose. — Et puis, la singulière idée ! continua Paumgartner : ne vouloir absolument donner votre fille qu'à un tonnelier. Au ciel, dites-vous, doit être confié son sort futur, et cependant vous vous opposez avec une obstination terrestre aux projets de la Providence, en désignant d'avance la classe dans laquelle vous voulez que soit choisi votre gendre : cela peut vous causer des chagrins, à vous et à Rosa. — Ah ! mon digne sire, dit maître Martin d'un ton humilié, maintenant je vois combien j'ai mal fait de ne pas tout dire d'abord. Vous pensez que l'estime que j'ai pour ma profession m'a seule amené à la résolution irrévocable de ne donner Rosa en mariage qu'à un tonnelier : mais il n'en est pas ainsi : il y a encore sous main un motif secret et merveilleux. Je ne puis vous laisser partir sans que vous ayez tout appris ; il ne faut pas que vous passiez la nuit à murmurer contre moi. Asseyez-vous, je vous en prie en grâce ; demeurez encore quelques instants. Voyez, il reste encore une bouteille de mon plus vieux vin, que le chevalier mécontent a dédaignée ; laissez-moi vous la faire goûter.

Paumgartner s'étonna de l'empressement de maître Martin, ce qui n'était nullement dans sa nature, et il lui sembla que le vieux tonnelier avait un poids sur le cœur, dont il voulait se débarrasser. Après que Paumgartner se

fut assis et qu'il eut bu un verre de vin, maître Martin commença de la sorte : — Vous savez, mon digne sire, que ma brave femme mourut en couches de Rose. Dans ce temps-là, vivait encore ma vieille grand'mère, si être sourd, aveugle, à peine capable de parler, privé de l'usage de tous ses membres et enfoncé jour et nuit dans son lit, peut s'appeler *vivre*. Ma Rosa venait d'être baptisée, et la nourrice était assise avec l'enfant dans la chambre où se trouvait la vieille grand'mère. J'étais si triste, et quand je regardais l'enfant, j'étais si joyeux et si affligé à la fois, que je me sentais incapable de me livrer au moindre travail ; tout silencieux et rentré en moi-même, je me tenais près du lit de ma grand'mère que je regardais comme bien heureuse, puisqu'elle était déjà débarrassée de toutes les douleurs de la terre. Et pendant que j'étais à regarder son visage pâle, elle commença à sourire singulièrement, et il me sembla que ses joues effacées reprenaient leurs couleurs. — Elle se releva tout à coup, étendit ses bras impotents avec une force surnaturelle, et dit d'une voix douce et distincte : Rosa, ma chère Rosa ! — La nourrice se leva et lui porta l'enfant qu'elle prit et berça dans ses bras. Mais, mon digne sire, peignez-vous mon étonnement, ma frayeur, lorsque la vieille se mit à chanter d'une voix forte cette chanson, à la joyeuse manière de messire Hans Berckler, hôtelier, au Saint-Esprit, à Strasbourg(1).

Tendre fillette aux joues rosées,
Rose, écoute la leçon
Qui te gardera de soucis.
Surtout défends ton cœur de fols désirs.
Il te viendra
Une brillante maisonnette
Où se joueront des flots écumeux,
Où chanteront, à plein gosier,
De joyeux angelots,
Ecoute leurs chants,
Qu'ils résonnent doucement !
Celui qui te fera ce don
Tends-lui la main,
Mène-le vers ton père,
C'est lui qui sera ton époux.
Sa maisonnette dans la tienne
Apportera bonheur, richesse et joie.
Tendre fillette aux joues rosées,
Rose, etc....

Lorsqu'elle eut achevé cette chanson, elle posa avec précaution l'enfant sur la couverture, et lui touchant le front de ses mains décharnées et tremblantes, elle murmura des paroles inintelligibles; mais au visage inspiré de la vieille, on vit bien que c'était une prière. Ensuite, sa tête retomba sur les coussins de son lit, et au moment où la nourrice emporta l'enfant, elle poussa un gros soupir. Elle était morte !

Ici, maître Martin se tut.— C'est une merveilleuse histoire, dit Paumgartner ; mais je ne vois pas ce que la chanson prophétique de votre grand'mère a de commun avec la résolution que vous avez de ne donner Rosa qu'à un tonnelier. — Ah ! répondit maître Martin, qu'y a-t-il donc au monde de plus clair que les paroles prononcées par la vieille sur Rosa, avant que de rendre son dernier soupir. Le fiancé, dont la maisonnette amènera la richesse, le bonheur et le contentement dans ma maison, qui serait-ce donc, sinon un bon tonnelier qui fera chez moi son chef-d'œuvre, sa brillante tonne? Dans quelle autre maisonnette que dans les tonneaux s'agitent des flots écumeux? Et quand le vin travaille, alors il murmure et bouillonne; ce sont les petits angelots qui chantent joyeusement. Oui, oui ! la grand'mère a voulu indiquer un maître-tonnelier, et un tonnelier sera mon gendre. — Mon cher maître, vous expliquez, à votre façon, les paroles de la grand'mère. Pour moi, je ne les interprète pas ainsi, et je pense que vous devez vous soumettre à la volonté du ciel. — Et moi ! dit Martin, je pense que mon gendre sera un maître-tonnelier !

Paumgartner était presque en colère, tant cette obstination lui semblait étrange, mais il se contint, et dit en se levant : — Il est tard, maître Martin, cessons de boire et de parler; ces deux choses-là sont maintenant superflues.

En passant par le vestibule, ils trouvèrent une jeune femme avec cinq enfants dont l'aîné avait à peine huit ans, et dont le plus jeune n'avait pas six mois. La mère pleurait et se lamentait. Rosa vint au devant de son père, et dit : — Ah ! Dieu du ciel, Valentin vient de mourir; voilà sa femme et ses enfants. — Quoi ! Valentin est mort ? s'écria maître Martin stupéfait. Ah ! quel malheur ! quel malheur ! Pensez donc, mon digne sire. Valentin était le

plus habile ouvrier de mon atelier, un homme pieux, un travailleur assidu. Il y a peu de temps, il se blessa dangereusement avec sa hache, en achevant une grande tonne. La blessure empira sans cesse, il eut la fièvre, et voilà qu'il vient de mourir dans la fleur de ses ans.

Maître Martin s'approcha de la pauvre femme, baignée de larmes, et qui se plaignait d'être réduite à mourir d'abandon et de misère. — Comment ! dit-il. Que pensez-vous donc de moi ? Un homme se sera blessé dans mon atelier et sa femme mourra de faim ! Non, désormais, vous êtes tous de ma maison. Demain, ou quand vous voudrez, nous enterrons votre pauvre mari, et puis vous viendrez avec vos enfants dans ma métairie, devant la porte des femmes, où j'ai mon bel atelier ouvert, et où je travaille tous les jours avec mes apprentis. Vous vous occuperez du ménage, et j'élèverai vos enfants, comme s'ils étaient les miens.

Sur une belle pelouse, ombragée de grands arbres, était étendu un jeune compagnon de bonne tournure, nommé Frédéric. Le soleil était sur son déclin, et ses feux rougeâtres éclairaient la campagne. De l'extrémité de l'horizon, on apercevait distinctement au loin la fameuse ville de Nuremberg qui s'étendait dans la vallée, et ses tours orgueilleuses s'élançant vers le ciel qui dorait leurs flèches. Le jeune compagnon avait appuyé son bras sur le sac de voyage qui était près de lui, et il jeta des regards pleins de désirs vers la vallée. Il cueillit quelques fleurs qui se trouvaient dans le gazon au-dessous de sa tête, et les lança négligemment dans les airs ; puis il regarda de nouveau avec tristesse autour de lui, et ses yeux se remplirent de larmes. Enfin, il se souleva et se mit à chanter d'une voix agréable une chanson où il peignait le bonheur de revoir sa ville natale et un être chéri. — Après avoir chanté, Frédéric tira de son sac un morceau de cire, l'échauffa dans ses doigts, et se mit à modeler une belle rose artistement épanouie avec toutes ses feuilles. Pendant son travail, il murmurait quelques strophes de la chanson qu'il avait chantée ; et, perdu dans ses pensées, il n'apercevait pas un beau jeune homme qui s'était arrêté depuis

quelque temps derrière lui, et contemplait son travail. — Eh ! mon ami, dit enfin le jeune homme : c'est un morceau d'artiste que vous faites-là.

Frédéric le regarda avec effroi, mais en voyant les yeux noirs et expressifs du jeune étranger, il lui répondit en souriant : — Ah ! mon cher sire, comment daignez-vous faire attention à un travail qui me sert de passe-temps en voyage. — Si vous nommez passe-temps un travail aussi fini, reprit l'étranger, vous devez être un statuaire fort exercé. Vous m'avez déjà doublement charmé. D'abord, par la chanson sur le mode de Martin Haescher, que vous avez si agréablement chantée ; et maintenant j'admire votre beau talent de modeleur. Où comptez-vous vous rendre aujourd'hui ? — Le but de mon voyage est là devant nos yeux, dit Frédéric. Je vais à ma ville natale, et à la belle cité de Nuremberg. Mais le soleil est déjà très bas, et cette nuit, je la passerai dans ce hameau là-bas, puis demain au point du jour, je me remettrai en route, et à midi j'arriverai à Nuremberg. — Eh ! comme cela se trouve bien, s'écria le jeune homme, nous faisons même route ; je vais aussi à Nuremberg. Je passerai la nuit avec vous dans ce village ; et demain, nous partirons ensemble. Mais en attendant, causons un peu.

Le jeune homme qui se nommait Reinhold, se jeta sur le gazon, auprès de Frédéric, et continua : — N'est-ce pas, je ne me trompe point, vous êtes un habile fondeur, ou du moins vous travaillez l'or et l'argent.

— Plus je te vois, camarade, répondit Frédéric, plus je me sens attiré vers toi, et plus une voix s'élève dans mon âme, qui répète comme un écho tes paroles amicales. Il faut que je te dise tout. Non pas qu'un pauvre diable comme moi ait des secrets importants à confier, mais parce qu'il y a toujours place pour nos douleurs dans le cœur d'un ami, et dès les premiers moments de notre connaissance, je te regarde déjà comme un ami fidèle. Me voici devenu tonnelier, et je puis me vanter de connaître mon état ; mais depuis mon enfance, j'étais porté de toute mon âme vers une plus belle profession. Je voulais devenir un grand maître dans l'art de fondre le bronze et de ciseler l'argent comme Peter Fischer ou l'Italien Benvenuto Cel-

lini. Je travaillais avec un zèle ardent chez messire Johanes Holzschuer, le célèbre ciseleur à Nuremberg; il ne fondait pas lui-même, mais il savait donner les meilleurs enseignements. Maître Tobias Martin, le tonnelier venait souvent avec sa fille, la belle Rosa, dans la maison de messire Holzschuer. Sans m'en apercevoir moi-même, je pris de l'amour. Je quittai ma patrie, et j'allai à Augsbourg pour me perfectionner dans mon art; mais alors je sentis bien vivement le feu qui me dévorait. Je ne voyais, je n'entendais que Rosa; tous les efforts, tous les travaux qui ne devaient pas me conduire à la posséder, ne me causaient que du dégoût. Je pris la seule route qui devait me mener à ce but. Maître Martin ne veut donner sa fille qu'au tonnelier qui fera le meilleur chef-d'œuvre dans sa maison, et qui plaira du reste à Rosa. Je jetai de côté le ciseau, et j'appris le métier de tonnelier. Maintenant je veux aller à Nuremberg, et travailler chez maître Martin. Mais depuis que la ville est là, devant moi, et que l'image de Rosa se montre plus vivement à mes yeux, j'expire presque de crainte et d'effroi; et je vois toute la folie de mon entreprise. Sais-je donc si Rosa m'aime, ou si jamais elle m'aimera?

Reinhold avait écouté l'histoire de Frédéric, avec une attention toujours croissante. Il appuya sa tête sur son bras, et demanda d'une voix sourde : — Rosa vous a-t-elle jamais donné un gage d'amour? — Ah! répondit Frédéric, Rosa était plus une enfant qu'une jeune fille lorsque je quittai Nuremberg. Elle me voyait avec plaisir, elle me souriait gaîment quand je lui tressais des couronnes dans le jardin de messire Holzschuer, mais... — Alors tout espoir n'est pas perdu! s'écria tout à coup Reinhold avec tant de violence et d'une voix si éclatante, que Frédéric en tressaillit.

Le lendemain matin, en se réveillant, Frédéric n'aperçut pas son nouvel ami qui s'était jeté la veille sur un lit de paille, auprès de lui; et comme il ne vit pas non plus le luth et le sac de voyage, il pensa que Reinhold avait eu ses raisons pour prendre une autre route. Mais à peine Frédéric fut-il sorti de la maison, que Reinhold, son sac de voyage sur le dos, vint au-devant de lui. Il portait son

luth sous son bras, et il était vêtu tout différemment que la veille. Il avait ôté sa barrette à plumes, déposé son épée, et au lieu de son pourpoint de velours, il avait endossé une casaque unie, de couleur grise. — Eh bien ! frère, dit-il gaîment à son camarade étonné ; eh bien ! frère, me tiens-tu maintenant pour un vrai compagnon ? Mais, écoute, pour quelqu'un qui a de l'amour, tu as bien bravement dormi. Vois comme le soleil est déjà élevé. Allons, mettons-nous tout de suite en route.

Frédéric était silencieux et renfermé en lui-même, il répondait à peine aux questions de Reinhold, et n'entendait pas ses plaisanteries. Reinhold, d'une impétuosité sans égale, sautait çà et là, chantait et jetait sa barrette dans les airs. Mais lui aussi devint plus silencieux, plus ils approchaient de la ville. — Je ne puis marcher davantage, tant je suis saisi d'un doux effroi et d'une inquiétude que je ne puis exprimer. Reposons-nous un peu sous ces arbres, dit Frédéric, au moment où ils se trouvaient presque arrivés à la porte de Nuremberg ; et il s'étendit sur le gazon.

Reinhold s'assit auprès de lui, et dit après quelques instants : — Hier soir, j'ai dû te paraître bien singulier, mon cher frère. Mais lorsque tu me racontais ton amour, et que tu te montrais si malheureux, il me passa mille folles idées par la tête, qui me troublaient et qui m'eussent rendu fou, si ton chant et mon luth n'eussent chassé les mauvais esprits. Ce matin, lorsque le premier rayon du soleil me réveilla, j'avais retrouvé toute ma gaîté. Je courus dans la campagne, et en passant au milieu des buissons fleuris, il me vint une foule d'idées agréables. Je songeais à la manière dont je t'avais rencontré, et comme mon cœur s'était senti porté vers le tien. — Une histoire qui se passa en Italie, il y a quelque temps, tandis que je m'y trouvais, me vint à la mémoire. Je veux te la conter ; car elle montre bien vivement ce que peut faire l'amitié. Il arriva qu'un noble prince, ami zélé et protecteur des beaux-arts, offrit un prix élevé pour un tableau dont il détermina le sujet, magnifique, il est vrai, mais fort difficile à traiter. Deux jeunes peintres qui étaient liés par l'amitié la plus étroite, résolurent de concourir pour ce prix. Le plus âgé des deux,

mieux expérimenté dans le dessin et dans l'art d'ordonner les groupes, eut bientôt conçu et tracé le tableau ; tandis que le plus jeune, déjà découragé dès le premier jet, eût entièrement renoncé à son projet, si son ami ne l'eût rassuré sans relâche par ses conseils. Mais, lorsqu'ils commencèrent à peindre, le plus jeune, passé maître dans l'art des couleurs, sut donner à son camarade plus d'un avis dont celui-ci profita avec succès ; si bien que jamais le plus jeune n'avait aussi parfaitement dessiné un tableau, et que jamais le plus âgé n'avait poussé le coloris avec autant de vigueur. Lorsque les deux tableaux furent terminés, les deux peintres tombèrent dans les bras l'un de l'autre ; chacun d'eux reconnaissait que l'autre avait mérité le prix. Enfin, il se trouva que le prix fut accordé au plus jeune, qui s'écria tout confus : L'ai-je donc mérité ? Qu'aurais-je pu faire sans les conseils de mon ami, sans sa vigoureuse assistance ? L'autre lui répondit : Et ne m'as-tu pas aussi assisté de tes conseils ? mon tableau n'est pas mauvais, grâce à tes soins ; mais le tien mérite la préférence. Concourir au même but avec zèle et franchise, c'est le devoir de deux amis, le laurier que l'un obtient doit aussi honorer l'autre. — N'est-ce pas, Frédéric, le peintre avait raison ? Concourir pour un même prix, doit unir deux amis véritables, au lieu de les diviser.

Alors les deux jeunes compagnons se dirigèrent vers la maison du célèbre maître tonnelier, Tobias Martin.

C'était justement le dimanche où maître Martin donnait son repas d'échevin, et à l'heure du repas. En entrant dans la maison, Frédéric et Reinhold entendirent d'abord le retentissement des verres et le joyeux bruit que faisaient à table les convives. — Ah ! dit Frédéric, un peu intimidé, nous arrivons dans un moment peu favorable. — Je pense au contraire, dit Reinhold, que nous arrivons au bon moment ; car, dans un joyeux festin, maître Martin est sans doute de bonne humeur et disposé à accéder à une demande.

Bientôt après, arriva maître Martin, dans ses habits de fête, le nez et les joues animés d'un épais vermillon. Dès qu'il aperçut Frédéric, il s'écria : — Voyez donc, c'est Frédéric ! Mon bon garçon, te voilà donc revenu. C'est fort bien ! et te voilà tout entier adonné au magnifique état de

tonnelier ! Il est vrai que messire Holzschuer fait une terrible grimace lorsqu'on parle de toi ; il prétend qu'il s'est perdu un grand artiste en ta personne, et que tu aurais fait de jolies figures et des balustres comme on en voit à Saint-Sébald et à la maison des Fugger, à Augsbourg ; mais c'est un sot bavardage, et tu as bien fait de te tourner vers les bonnes choses : sois donc mille fois le bienvenu chez moi !

A ces mots, maître Martin le prit par les épaules, et le serra rudement dans ses bras. Frédéric sembla renaître à l'accueil amical de maître Martin : toute sa timidité disparut, et il fit au maître sa demande avec rondeur, non pas seulement pour lui-même, mais aussi pour son ami Reinhold. — Eh bien ! dit maître Martin, cela se trouve parfaitement, et vous ne pouviez mieux venir ; car le travail augmente, et nous manquons de travailleurs. Soyez donc bien arrivés tous les deux ; déposez vos sacs et entrez. Le repas est presque achevé ; mais vous pouvez encore prendre place à table, et Rosa aura soin de vous.

En parlant ainsi, maître Martin entra dans la salle avec les deux compagnons. On y voyait tous les honorables maîtres de la corporation avec messire Jacobus Paumgartner, tous l'œil vif et le visage fleurissant. Le dessert venait d'être servi, et un vin plus précieux jaunissait dans les grands verres. C'était le moment où chaque convive parle d'une chose différente, où tous croient cependant se comprendre, et où l'on rit aux éclats sans savoir pourquoi. Mais dès que maître Martin, prenant les deux jeunes gens par la main, annonça que deux compagnons, pourvus de bons témoignages, allaient entrer chez lui, l'assemblée devint calme, et chacun regarda avec attention les nouveaux venus. Reinhold promenait ses regards autour de lui presque avec orgueil ; mais Frédéric baissa les yeux, et se mit à tourner sa barrette dans ses mains. Maître Martin leur indiqua deux places au bas-bout de la table ; mais c'étaient justement les meilleures qu'il y eût, car peu de moments après, Rosa vint s'asseoir entre eux, et leur servit des mets agréables et un vin excellent. — La charmante Rosa, dans tout l'éclat de la grâce et de la beauté, brillante d'attraits, assise entre ces deux beaux jeunes hommes, au milieu de

tous ces vieux maîtres barbus, c'était un tableau ravissant à contempler ; on était tenté de les comparer tous les trois à un nuage blanc et brillant sur un ciel sombre, ou à trois beaux arbustes chargés de fleurs, qui élèvent leurs têtes éclatantes au-dessus d'un gazon pâle et desséché. Frédéric pouvait à peine respirer, tant il éprouvait de joie et de bonheur ; ce n'était qu'à la dérobée qu'il se hasardait à lancer un regard sur celle qui remplissait son âme. Ses yeux étaient fixés sur son assiette, comme s'il lui eût été impossible d'y toucher. Pour Reinhold, ses yeux, d'où s'échappaient des regards étincelants se portaient sans cesse sur la charmante vierge, et il commença à raconter ses longs voyages d'une façon si merveilleuse que jamais Rosa n'avait ouï un tel langage. Il lui semblait que tout ce dont parlait Reinhold se levât vivant devant elle, au milieu de figures sans cesse changeantes. Elle était tout yeux, tout oreilles, et elle ne savait ce qui se passait en elle, lorsque Reinhold, dans le feu de son discours, prenait sa main et la pressait avec ardeur. Mais, Frédéric, dit Reinhold, en s'interrompant tout à coup, pourquoi restes-tu donc ainsi muet et immobile ? As-tu perdu l'usage de la parole ? Allons, trinquons à la santé de la chère et belle demoiselle qui nous traite si bien.

Frédéric saisit d'une main tremblante le grand verre que Reinhold avait rempli jusqu'aux bords, et celui-ci le força de vider jusqu'à la dernière goutte. — Maintenant, à la santé de notre brave maître ! s'écria Reinhold ; et il remplit de nouveau le verre de Frédéric, qui fut une seconde fois forcé de le vider. Alors, les esprits fumeux du vin montèrent à son cerveau, et agitèrent son sang paisible qui circula en bouillonnant dans toutes ses veines. — Ah ! j'éprouve un bien-être inexprimable, murmura-t-il en rougissant ; jamais je n'ai éprouvé autant de bonheur. — Rosa, qui interprétait sans doute ses paroles autrement, lui souriait avec douceur. — Chère Rosa, dit Frédéric, enfin débarrassé de toute retenue ; ne vous souvenez-vous donc plus du tout de moi ? — Eh ! mon cher Frédéric ! répondit Rosa les yeux baissés, comment serait-il possible que je vous eusse oublié en si peu de temps ? Chez le vieux Holzschuer... Dans ce temps-là j'étais encore une enfant, et vous ne

dédaigniez pas de jouer avec moi, et vous saviez toujours inventer quelque joli jeu. J'ai encore la charmante petite corbeille en filigranes d'argent, dont vous me fîtes présent à Noël, et je la conserve soigneusement comme un précieux souvenir.

Des larmes brillèrent dans les regards radieux du jeune compagnon, il voulut parler, mais ses paroles ne s'échappèrent de sa poitrine qu'en sons inarticulés, et faibles comme des soupirs : — O Rosa... chère... Rosa... — J'ai toujours désiré sincèrement de vous revoir, reprit Rosa, mais je n'aurais jamais pensé que vous deviendriez un jour un tonnelier. Ah ! quand je pense aux belles choses que vous faisiez autrefois chez maître Holzschuer ; c'est cependant dommage que vous ne soyez pas resté artiste. — Ah ! Rosa, dit Frédéric, ce n'est que pour vous que j'ai renoncé à ma profession chérie.

Lorsque les deux compagnons, Frédéric et Reinhold, eurent travaillé quelque temps dans l'atelier de maître Martin, celui-ci remarqua que, pour ce qui concernait les proportions, les courbures et les cercles, Reinhold n'avait pas son égal ; mais il n'en était pas ainsi quand il s'agissait de travailler sur l'établi, manier la hache ou le maillet ; Reinhold se fatiguait alors presqu'aussitôt, tandis que Frédéric rabotait et cognait au contraire sans se lasser. Mais ce qu'ils avaient de commun l'un avec l'autre, c'était une conduite honnête, une gaîté constante et une humeur aimable. En outre, ils n'épargnaient pas leur gosier, tout en travaillant, surtout en présence de la belle Rosa ; et leurs voix, qui s'accordaient très bien ensemble, formaient des concerts fort harmonieux. Quelquefois, lorsque Frédéric jetait un regard langoureux sur Rosa, il penchait à tomber dans un mode languissant ; mais Reinhold entonnait aussitôt une chanson comique qu'il avait composée, et qui commençait ainsi :

La tonne n'est pas la lyre,
La lyre n'est pas la tonne.

Maître Martin laissait alors retomber le maillet qu'il venait de lever pour enfoncer un cercle, afin de se tenir

le ventre, tant il étouffait de rire. En général, les deux compagnons, Reinhold surtout, s'étaient insinués dans les bonnes grâces de maître Martin, et il était facile de voir que Rosa cherchait maint prétexte pour se montrer plus souvent dans l'atelier et y rester plus longtemps qu'autrefois.

Un jour, maître Martin entra, tout pensif, dans son atelier de la porte des Femmes, où l'on travaillait durant l'été. Reinhold et Frédéric venaient de monter un petit tonneau. Maître Martin se plaça devant eux, les bras croisés, et dit : — Je ne saurais vous dire combien je suis content de vous, mes chers enfants, mais je me trouve dans un grand embarras. Ils écrivent du Rhin que la présente année sera encore plus bénie que toutes les autres, quant à ce qui concerne la vigne. Un savant a annoncé que la comète, qui se montre au ciel, fertilisera la terre de ses rayons merveilleux. Toute la sève qu'elle renferme, et dont l'ardeur durcit dans son sein les métaux, affluera à sa surface et se répandra dans les ceps altérés qui s'enlaceront dans leur ardeur, et engendreront des milliers de grappes pleines de ce feu liquide dont la vigne aura été arrosée. Ce n'est, ajouta-t-il, que dans trois cents ans qu'on reverra une semblable constellation. — Il y aura donc du travail par-dessus la tête. Et en outre, voilà que le très digne évêque de Bamberg m'écrit et me commande une grande tonne : nous ne suffirons jamais à tout cela, et il faut que je me pourvoie d'un vigoureux compagnon. Mais je ne voudrais pas prendre le premier qui se trouvera dans la rue, et cependant j'ai le feu sous les ongles; si vous connaissez un brave compagnon que vous verriez avec plaisir entre vous, nommez-le moi; je le ferai venir, dût-il m'en coûter une somme ronde.

A peine maître Martin avait-il prononcé ces paroles qu'un jeune homme d'une haute taille entra avec fracas dans l'atelier, et s'écria d'une voix forte : — Eh là ! est-ce ici l'atelier de maître Martin? — Sans doute, répondit maître Martin en s'avançant vers le jeune homme, sans doute, c'est ici; mais vous n'avez pas besoin de crier comme si vous vouliez tout tuer, et de frapper sur toutes mes tonnes. On ne se présente pas ainsi chez les gens. —

Ah ! ah ! ah ! dit le jeune compagnon en riant, vous êtes sans doute maître Martin lui-même, car, avec votre gros ventre, vos deux mentons, votre nez rouge et vos yeux brillants, vous voici bien comme on vous a décrit. Je vous salue, maître Martin. — Eh bien ! voyons, que voulez-vous de maître Martin ? dit celui-ci avec humeur. — Je suis un compagnon tonnelier, répondit le jeune homme, et je venais vous demander si je pourrais trouver de l'ouvrage chez vous.

Maître Martin ne revenait pas de sa surprise. Au moment même où il parlait de chercher un ouvrier, il s'en présentait un devant lui. Le vieux maître recula de deux pas, et toisa le jeune homme des talons à la tête ; et lui, le regarda, les yeux étincelants. En voyant la large poitrine, les muscles vigoureux, les poings énormes du jeune ouvrier, maître Martin pensa que c'était là son homme, et il lui demanda aussitôt les certificats de sa corporation. — Je ne les ai pas sur moi, répondit le jeune homme, mais je les recevrai dans peu de temps ; et je vous donne ma parole que je travaillerai fidèlement et avec zèle : cela doit vous suffire.

A ces mots, sans attendre la réponse de maître Martin, le jeune homme se débarrassa de sa barrette et de son sac, ôta sa casaque, attacha son tablier devant lui, et lui dit : — Voyons, maître Martin, montrez-moi tout de suite l'ouvrage que je vais faire.

Maître Martin, ébahi des manières du jeune étranger, fut obligé de réfléchir quelques instants ; il répondit enfin : — Eh bien ! compagnon, prouvez d'une seule fois que vous êtes un bon ouvrier, et faites le trou de bonde à ce tonneau qu'on vient d'achever.

Le jeune homme s'en acquitta avec adresse et vigueur, et s'écria en riant bruyamment : — Eh bien, maître Martin, doutez-vous maintenant que je sois un bon tonnelier ! — Mais, ajouta-t-il, en parcourant l'atelier, et en promenant ses regards sur les pièces de bois et sur les outils, avez-vous aussi de bons ustensiles, et... qu'est-ce que c'est que ce maillet ? c'est sans doute avec cela que jouent vos enfants ? Et cette petite hachette ? C'est bon pour des apprentis ! A ces mots, il jeta en l'air et reçut, sans

efforts, dans ses mains, le lourd et énorme maillet que Reinhold ne pouvait pas gouverner, et la hache que Frédéric maniait avec peine. Puis il roula comme des balles légères, deux tonnes immenses, et prenant une des plus grandes douves qui n'était pas encore travaillée, il s'écria : — Eh, maître, si c'est là du bon bois de chêne, cela doit se briser comme du verre ! Soulevant alors la douve, il en frappa une pierre, et le bois vola en mille éclats. — Mon cher ami, dit maître Martin, avez-vous dessein de jeter hors de la porte cette tonne de deux foudres, ou bien de briser tout dans l'atelier ? Vous pourriez prendre cette solive pour maillet ; et afin que vous ayez une hache, selon vos goûts, je vais envoyer chercher à la maison de ville, l'épée de Roland, qui est longue de trois aunes. — Elle me conviendrait assez bien ! répondit le jeune homme dont les yeux étincelèrent ; mais il les baissa aussitôt et dit d'une voix plus modérée : — Je pensais, maître Martin, que vous aviez besoin de vigoureux compagnons pour vos grands travaux, et peut-être ai-je mis trop de jactance à vous montrer mes forces. Mais n'importe, donnez-moi du travail, je le ferai en conscience.

Maître Martin regarda fixement le jeune homme, et dut s'avouer que jamais des traits plus honnêtes et plus nobles ne s'étaient offerts à ses yeux. Il lui sembla même que l'aspect de cette figure lui rappelait confusément un homme qu'il aimait, mais il ne put démêler ses souvenirs ; et cependant il accéda aux désirs du nouveau venu, en lui recommandant toutefois de se procurer au plus tôt les certificats de sa corporation. Pendant ce temps, Reinhold et Frédéric avaient achevé de dresser leur tonneau, et passaient les premiers cercles. En faisant cet ouvrage, ils avaient coutume de chanter ensemble une chanson, et commencèrent une ballade à la manière d'Adam Puschmann. Mais Conrad, de l'établi où l'avait placé maître Martin, s'écria : — Eh ! qu'est-ce que c'est que ces miaulements ? on dirait que les souris sifflent dans l'atelier ! Si vous voulez chanter quelque chose, chantez de façon à ranimer l'âme et à donner du cœur au travail. A ces mots, il entonna une folle chanson de chasse, avec des cris de *Lalloh !* et de *hussah !* Et il imitait les aboiements des

chiens lorsqu'on les découple, les fanfares et les cris perçants des chasseurs, d'une voix si éclatante que les grandes tonnes en vibraient, et que tout l'atelier retentissait du bruit de ses accents. Maître Martin se couvrit les oreilles de ses deux mains, et les enfants de dame Marthe (la veuve de Valentin), qui jouaient dans l'atelier, allèrent timidement se cacher sous les cuves. En ce moment, Rosa entra, étonnée, effrayée de ces cris terribles qui ne ressemblaient nullement à un chant. Dès que Conrad aperçut Rosa, il se tut, et se levant, il s'approcha d'elle en la saluant avec grâce. Puis, il dit d'une voix douce, les yeux animés : — Ma belle demoiselle, quelle douce lueur s'est répandue dans cette cabane lorsque vous y avez pénétré ! Oh ! si je vous avais aperçue plutôt, je n'aurais pas meurtri vos oreilles délicates par ma chanson de chasse. — Eh ! vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers maître Martin et les deux compagnons, cessez donc de frapper d'une façon aussi abominable. Tant que la charmante demoiselle nous honore de sa présence, il faut laisser reposer le maillet et la tringle. Sa douce voix seule doit se faire entendre !

Reinhold et Frédéric se regardèrent avec surprise ; mais maître Martin se mit à rire aux éclats : — Allons, Conrad, s'écria-t-il, il est clair que vous êtes le plus grand fou qui ait jamais ceint le tablier ! Vous arrivez d'abord ici comme un héros sauvage, voulant tout ravager ; puis vous hurlez de manière à nous fendre les oreilles, et pour digne conclusion à toutes ces folies, vous traitez ma fillette Rosa comme une noble demoiselle, et vous lui parlez comme un gentilhomme amoureux. — Je connais fort bien votre charmante fille, maître Martin, dit Conrad avec abandon ; mais je vous dis que c'est la plus ravissante demoiselle qui soit sur la terre, et plaise au ciel qu'elle permette au plus noble gentilhomme de la servir d'amour, et d'être son paladin !

Maître Martin se tenait les côtes, il était sur le point d'étouffer ; enfin, il parvint à recouvrer la parole après un long rire : — Bien, très bien, mon cher garçon ! dit-il. Regarde toujours Rosa comme une noble demoiselle, je te le permets. Mais aie la bonté de retourner à ton établi.

Conrad resta comme enraciné à sa place, se frotta le front, et dit à voix basse : — C'est vrai. Et il obéit. Rosa prit place, comme elle avait coutume de le faire, sur un petit tonneau, que Reinhold avait soigneusement essuyé et que Frédéric avait roulé près d'elle. Les deux compagnons chantèrent. Maître Martin leur commanda de recommencer la chanson que l'impétueux Conrad avait interrompue, tandis que celui-ci, devenu silencieux et pensif, travaillait à son établi.

Quand la chanson fut achevée, maître Martin leur dit : — Le ciel vous a accordé un don bien agréable, mes chers amis ! Vous ne pouvez pas imaginer combien je fais cas de l'art sublime de chanter. N'ai-je pas voulu aussi être maître chanteur jadis ; mais je n'ai jamais pu y parvenir ; et toutes mes peines ne m'ont valu que des dégoûts. Au concours de chant, je fais tantôt de faux accords, tantôt de faux enjolivements et de fausses mélodies ; mais on dira : Ce que n'a pu faire le maître, ses compagnons le font. Dimanche prochain, après le prêche de midi, il y a une séance de chant dans l'église de Sainte-Catherine. Vous pouvez tous deux acquérir beaucoup d'honneur ; car avant le chant, il y a un concours auquel chaque étranger peut prendre part. — Et vous, ami Conrad, s'écria maître Martin en se tournant vers l'établi, n'avez-vous pas envie de monter au lutrin, pour entonner votre chanson de chasse ? — Ne raillez pas, mon cher maître, répondit Conrad sans lever les yeux. Chacun à sa place ! Tandis que vous vous réjouirez en écoutant les maîtres chanteurs, moi je prendrai mon plaisir sur la prairie commune.

Ce que maître Martin avait espéré arriva. Reinhold monta au lutrin, et chanta des airs sur différents modes, qui réjouirent tous les maîtres chanteurs, bien que quelques-uns pensassent que le jeune homme avait une expression étrangère qu'ils ne savaient comment qualifier. Bientôt après, Frédéric prit la place de Reinhold, ôta sa barrette, et après avoir regardé quelques instants autour de lui et du côté de Rosa qui soupira, il commença une magnifique cantate dans le ton fluant de Henri Frauenlob. Tous les maîtres déclarèrent d'une même voix que nul d'entre eux n'égalait le jeune compagnon.

Lorsque le soir fut venu et le concours de chant fini, maître Martin se rendit avec Rosa sur la prairie commune, afin de jouir de tous les plaisirs de cette journée. Il fut permis à Reinhold et à Frédéric de les accompagner. Rosa marchait entre eux deux. Frédéric enivré des louanges du maître, osa glisser à la jeune fille quelques paroles qu'elle sembla ne pas entendre. Elle se tournait plus volontiers vers Reinhold, qui lui contait mille histoires plaisantes à sa manière, et qui ne craignait pas de lui prendre quelquefois la main. On entendait déjà de loin les cris joyeux qui s'élevaient de la prairie. Arrivés à la place où les jeunes gens de la ville se livraient à toutes sortes d'exercices, ils entendirent le peuple qui criait : Gagné ! gagné ! — C'est encore lui le plus fort ! — Personne n'ose plus se présenter contre lui !

Maître Martin vit, en pénétrant dans la foule, que les éloges du peuple ne s'adressaient à nul autre qu'à son compagnon Conrad, qui avait vaincu tous ses adversaires, dans la lutte, dans la course et dans le jet du palet. Au moment où maître Martin arriva, Conrad demandait s'il ne se trouverait personne pour s'exercer contre lui au jeu des épées émoussées ? Plusieurs jeunes patriciens, habitués à ce genre de combat, consentirent à descendre dans la lice. Mais en peu d'instants, Conrad les défit tous. Aussi ne se lassait-on pas de vanter sa vigueur et son adresse.

Cependant l'atelier de maître Martin était fort animé. Il avait pris des ouvriers et des apprentis pour exécuter ses nouvelles commandes, et le bruit du marteau, celui du maillet, retentissait au loin. Reinhold venait de terminer le tracé de la grande tonne destinée à l'évêque de Bamberg, et il l'avait si bien entrepris, à l'aide de Frédéric et de Conrad, que la joie de maître Martin était extrême. Celui-ci s'écria à plusieurs reprises : — Voilà ce qui se nomme un beau travail ! Ce sera une tonne comme il n'en est pas encore sorti de mon atelier, à l'exception de mon chef-d'œuvre !

Les trois compagnons se mirent alors à enfoncer les cercles à grands coups de maillets, et tout l'édifice retentit

de leurs frappements cadencés. Le vieux Valentin rabotait avec ardeur, et dame Marthe, ses deux plus petits enfants sur ses genoux, était assise derrière Conrad, tandis que les autres plus âgés couraient et se poursuivaient, armés de longs bâtons. C'était un joyeux tumulte, et l'on aperçut à peine maître Holzschuer qui entra gravement dans l'atelier. Maître Martin vint au-devant de lui, et s'informa poliment du motif de sa visite. — Eh ! je veux voir encore une fois mon brave Frédéric qui travaille là avec tant d'ardeur, répondit Holzschuer. Et puis, mon cher maître Martin, j'ai besoin pour ma cave d'une tonne solide, et je viens vous prier de me la faire. Voyez donc, voilà justement que vos compagnons achèvent un tonneau tel qu'il m'est nécessaire ; vous pourrez me le laisser. Dites-moi seulement le prix.

Reinhold, qui s'était assis quelques instants sur l'établi pour se reposer et prendre haleine, entendit les paroles de maître Holzschuer, et tournant vers lui la tête, il répondit : — Eh ! mon cher maître Holzschuer, renoncez à votre envie ; car cette tonne que nous travaillons là est destinée à son altesse l'évêque de Bamberg.

Maître Martin, les mains croisées sur le dos, le pied gauche en avant, sa tête rejetée en arrière, jeta un regard étincelant sur la tonne, et dit avec fierté : — Mon cher maître, seulement au choix du bois et à la propreté du travail, vous auriez pu remarquer qu'un tel chef-d'œuvre ne pouvait être destiné qu'à une cave de prince. Mon compagnon Reinhold a bien parlé. Renoncez à votre envie : mais quand le temps des vendanges sera passé, je vous ferai faire une bonne tonne, bien solide, comme il en faut une pour votre cave.

Maître Holzschuer, irrité de l'orgueil de maître Martin, prétendait au contraire que ses pièces d'or étaient d'un aussi bon poids que celles de l'évêque de Bamberg, et que, pour son argent, il aurait quelque autre part une tonne tout aussi belle. Maître Martin, plein de colère, eut peine à se contenir pour ne pas offenser le vieux maître, honoré dans toute la bourgeoisie ; mais, en ce moment, sa fureur concentrée éclata contre Conrad, qui frappait si violemment de son maillet, qu'il semblait avoir dessein de

tout briser sous ses coups. — Conrad, enragé ! coquin ! s'écria maître Martin. Veux-tu donc briser ce tonneau, en frappant dessus comme un aveugle ! — Oh ! oh ! répondit Conrad en regardant le maître d'un air ironique. Pourquoi pas, père Martin ? En parlant ainsi, il redoubla de coups sur le tonneau dont les cercles éclatèrent, et dont les douves, en se détachant, renversèrent Reinhold du banc d'échafaudage sur lequel il était monté. Hors de lui, de rage et de colère, maître Martin arracha des mains du vieux Valentin un bâton qu'il rabotait, et s'élançant sur Conrad, il l'en frappa vigoureusement sur les épaules, en le traitant de chien maudit. Dès que Conrad se sentit frappé, il se retourna vivement et resta quelques moments immobile, comme éperdu ; mais bientôt ses yeux étincelèrent de rage, ses dents se choquèrent avec violence, et il s'écria : — Me battre ! me battre ! D'un bond, il s'élance à bas de l'échafaud, et ramassant la hache, il en porta un coup si vigoureux à maître Martin, qu'il lui eût abattu la tête, si Frédéric n'eût poussé de côté le vieux tonnelier qui reçut seulement au bras une blessure d'où l'on vit couler le sang. Lourd et peu ingambe, maître Martin perdit l'équilibre et tomba. Tout le monde se jeta devant le furieux Conrad, qui élevait en l'air sa hache sanglante, et qui criait, d'une voix épouvantable : Il faut que je l'envoie dans les enfers ! A ces mots, il repoussa avec vigueur ceux qui l'entouraient, et il se disposait à porter au maître un second coup qui eût infailliblement achevé ses jours, lorsque Rosa, pâle d'effroi, parut à la porte de l'atelier. Dès que Conrad l'aperçut, il resta immobile comme une statue, sa hache levée. Puis il la jeta loin de lui, se frappa la poitrine de ses deux mains, s'écria d'une voix sourde : O ciel ! qu'ai-je fait ! et s'échappa. Personne ne songea à l'arrêter.

On releva à grand'peine le pauvre maître Martin. Il se trouva que la hache n'avait touché que l'épaisse enveloppe de graisse qui recouvrait le bras, et que la blessure était légère. On retira, du milieu des cercles et des douves le vieux maître Holzschuer que Martin avait entraîné dans sa chute, et l'on s'efforça d'apaiser les enfants de Marthe, qui pleuraient et criaient d'effroi. Pour le vieux maître

Martin, il était tout stupéfait et disait que si ce compagnon endiablé ne lui avait pas gâté son plus beau tonneau, il serait satisfait et ne s'inquiéterait pas de sa blessure. On apporta une litière pour les deux vieux maîtres; car Holzschuer avait aussi reçu quelques contusions dans sa chute. Il maudit un métier qui mettait sans cesse à la main des instruments de meurtre, et conjura Frédéric de reprendre la noble profession de modeleur, qui réjouissait la vue par de gracieuses images. Frédéric et Reinhold retournèrent tristement à la ville, lorsque la nuit fut venue. Tandis qu'ils cheminaient, ils entendirent gémir sur la route, et aperçurent la taille gigantesque de Conrad. — Ah! mes chers amis, leur dit celui-ci, ne vous détournez pas de moi. Vous me regardez certainement comme un misérable altéré de sang, mais je ne le suis nullement. Je ne pouvais agir autrement. Je devais tuer le vieux maître, et si je faisais mon devoir, je vous suivrais et j'irais lui fendre la tête dans son logis. Mais non, non! Tout est fini, vous ne me reverrez plus. Saluez la belle Rosa. Dites-lui que je conserverai son bouquet, toute ma vie, même si... mais vous entendrez parler de moi.

Adieu! mes braves compagnons!

Et il s'échappa à travers la campagne. — Il y a quelque chose de singulier dans ce garçon, dit Reinhold, nous ne pouvons juger son action à la mesure ordinaire. Peut-être saurons-nous un jour ce mystère.

Autant l'atelier de maître Martin avait offert un joyeux aspect, autant alors l'apparence en était triste. Reinhold, incapable de travailler, se tenait dans sa chambre; maître Martin, le bras en écharpe, pestait et jurait sans cesse contre le méchant compagnon qui l'avait quitté. Rosa, dame Marthe elle-même et ses enfants, évitaient le lieu de cette scène folle, et les coups du maillet de Frédéric, qui travaillait seul à la grande tonne de l'évêque, retentissaient solitairement dans l'atelier, comme, au triste temps d'hiver, la cognée du bûcheron retentit dans les bois.

Un chagrin profond remplissait l'âme de Frédéric; car il croyait avoir vu clairement que ses soupçons étaient fondés. Il ne doutait pas que Rosa n'aimât Reinhold. Elle

lui avait toujours adressé de doux sourires, d'aimables paroles, et maintenant elle préférait rester seule dans sa chambre, et ne se montrait plus dans l'atelier où elle ne devait pas le revoir. Un dimanche, par une belle journée, maître Martin, qui était rétabli de sa blessure, engagea son jeune compagnon à venir avec lui et sa fille, sur la prairie commune; mais Frédéric refusa cette invitation, et courut, accablé de douleur, errer près du hameau, où pour la première fois il avait vu Rosa. Il se jeta sur la petite pelouse émaillée de fleurs; et en songeant que la lueur d'espoir, qui l'avait ramené dans sa ville natale, venait de s'obscurcir au moment où il se croyait au but, ses larmes coulèrent sur les fleurs qui inclinaient mélancoliquement leurs têtes, comme si elles eussent partagé les chagrins du jeune compagnon. Ces larmes le soulagèrent. Le vent du soir murmurait dans les noirs feuillages comme des paroles consolantes, et de longues bandes dorées, qui s'élevaient sur le ciel sombre, lui semblaient des indices de joie et de bonheur. Frédéric se leva, et se dirigea vers le hameau. Il crut alors entendre comme le pas de Reinhold retentir derrière lui, ainsi qu'il l'avait entendu le jour où il l'avait rencontré en ce lieu. Toutes les paroles que Reinhold lui avait dites se réveillèrent à sa pensée, lorsqu'enfin il se souvint du récit que Reinhold lui avait fait de la lutte des deux peintres, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux. Il était bien certain que Reinhold avait déjà vu Rosa, qu'il l'avait déjà aimée. Cet amour seul l'amenait à Nuremberg, et les deux peintres n'étaient autres que lui-même et Frédéric; le prix pour lequel ils rivalisaient, que la belle Rosa.

La matinée était déjà avancée, lorsque Frédéric vint frapper à la chambre de Reinhold. Comme rien ne se faisait entendre, il poussa la porte qui n'était pas fermée, et entra. Mais tout à coup il recula de surprise. Rosa, dans l'éclat de toutes ses grâces, de tous ses charmes, son image du moins, admirablement peinte, et de grandeur naturelle, s'offrait à lui merveilleusement éclairée par les rayons du soleil levant. Le bâton de peintre jeté sur la table, les couleurs fraîchement broyées, étendues sur la palette, témoignaient qu'on venait de travailler au tableau. —

O Rosa ! Rosa ! murmura Frédéric perdu dans ses pensées.

Reinhold, qui était entré doucement derrière lui, lui frappa sur l'épaule en riant : Eh bien, Frédéric, lui dit-il, que penses-tu de mon tableau ? — Frédéric le pressa contre son cœur et s'écria : O mon ami, je comprends tout maintenant. Peintre habile, tu as remporté le prix, et j'étais trop chétif pour te le disputer ! Que suis-je près de toi ? qu'est mon art près du tien ? Hélas ! et moi aussi, j'avais quelques pensées en l'âme ! Ne ris pas de moi, mon cher Reinhold... Vois, je songeais à reproduire Rosa dans une attitude gracieuse, et à modeler son buste en argent le plus fin ! Mais toi ! toi !... Qu'elle est belle ! comme elle nous sourit, comme elle brille de tous ses charmes ! Ah ! Reinhold, Reinhold ! homme plus que heureux ! oui, ce que tu as prédit est arrivé ! nous avons lutté ensemble, tu as vaincu, tu devais vaincre, et cependant mon cœur t'appartient tout entier. Mais il faut que je quitte cette maison, que j'abandonne cette ville ; je ne puis le supporter plus longtemps ; j'expirerais, s'il me fallait revoir Rosa maintenant. Pardonne-moi, mon digne, mon noble ami. Aujourd'hui même, dans ce moment, il faut que je fuie, et que je fuie bien loin ! partout où me poussera mon désespoir, la blessure de mon cœur.

A ces mots, Frédéric voulut sortir ; mais Reinhold le retint et lui dit doucement : — Tu ne partiras pas, car tout peut s'arranger autrement que tu ne le penses. Il est temps de dire tout ce que je t'ai caché jusqu'à ce jour. Tu sais maintenant que je ne suis pas un tonnelier, mais un peintre ; j'espère qu'en voyant ce tableau, tu as aussi appris que j'ai acquis quelque gloire dans ma profession. Dans les premières années de ma jeunesse, je passai en Italie, le pays de l'art ; là je parvins à attirer sur moi l'attention de quelques grands maîtres, dont le feu divin entretint l'étincelle que je portais en moi. Je parvins à la célébrité ; mes tableaux furent recherchés dans toute l'Italie, et le noble duc de Florence m'appela à sa cour. Dans ce temps, je ne voulais pas entendre parler de la peinture allemande, et sans avoir vu vos tableaux, je parlais sans cesse de la sécheresse et du mauvais dessin de vos Durer

et de vos Cranach. Mais un jour, un brocanteur de tableaux apporta un petit tableau de Madone du vieux Durer dans la galerie du grand-duc. Cette composition me saisit vivement; elle fit cesser tout cet engouement pour la douceur des tableaux d'Italie, et je résolus sur l'heure d'aller contempler en Allemagne les chefs-d'œuvre pour lesquels j'éprouvais déjà de l'enthousiasme. J'arrivai ici, à Nuremberg, et en voyant Rosa, je crus retrouver l'image animée de cette madone qui m'avait causé tant d'extases délicieuses. Il m'arriva comme à toi, mon cher Frédéric, je devins tout amour. Je ne voyais plus que Rosa; je ne songeais qu'à elle : toute autre pensée avait disparu de mon âme, et l'art même ne me semblait valoir quelque chose que parce que je pouvais peindre et dessiner mille fois cette figure céleste. Je songeais à approcher de la jeune fille avec le sans-façon de l'Italie, mais tous mes efforts furent vains. Il m'était impossible de pénétrer dans la maison de maître Martin sous un prétexte spécieux. Je songeai enfin à m'annoncer comme un prétendu; mais j'appris que maître Martin avait résolu de ne donner sa fille qu'à un compagnon tonnelier. J'eus alors l'aventureuse idée d'aller apprendre cette profession à Strasbourg, et de revenir travailler dans l'atelier de maître Martin; j'abandonnai mon projet, mais il faut que tu saches aussi que maître Martin m'a dit, il y a quelques jours, que je ferais un excellent maître tonnelier, et qu'il m'accepterait avec plaisir pour gendre, car il voyait bien que Rosa m'écoutait avec plaisir. — Peut-il en être autrement! s'écria Frédéric au désespoir. Oui, Rosa doit t'appartenir. Je n'étais pas digne de posséder un tel trésor! — Tu oublies, frère, reprit Reinhold, que Rosa n'a pas encore confirmé les paroles du rusé père Martin? Il est vrai que Rosa s'est toujours montrée amicale et bienveillante avec moi; mais qu'il y a loin de là à l'amour! — Promets-moi, mon frère, de rester calme trois jours encore, et de travailler comme d'ordinaire à l'atelier. Je pourrais y travailler aussi, mais depuis que je m'occupe de ce tableau, ce misérable métier que nous faisons là dehors me cause un dégoût horrible. Je ne pourrais jamais reprendre un maillet à la main, quoi qu'il en pût arriver. Le troisième

jour, je te dirai sincèrement où j'en suis avec Rosa. Si j'étais réellement le plus heureux, celui à qui elle donne son amour, il te faudra partir et apprendre que le temps guérit les plus cruelles blessures !

Frédéric promit d'attendre son destin. Le troisième jour (Frédéric avait soigneusement évité les regards de Rosa), le cœur lui trembla de crainte et d'attente. Il se glissa, tout en rêvant, dans l'atelier, et sa maladresse excita plusieurs fois l'humeur de maître Martin. En général, le maître semblait avoir éprouvé quelque chose qui lui ravissait toute sa gaîté. Il parla beaucoup de vile ruse et d'ingratitude, sans expliquer plus clairement ce qu'il entendait par ces mots. Lorsque le soir fut enfin venu, et que Frédéric revint à la ville, un cavalier, qu'il reconnut pour Reinhold aperçut Frédéric, il lui cria : — Ah ! je te cherchais. A ces mots, il descendit de son cheval dont il passa la bride sous son bras, et prit son ami par la main. — Marchons un peu ensemble, dit-il.

Frédéric remarqua que Reinhold était vêtu comme à leur première rencontre, et que son cheval portait une valise. Reinhold était pâle et défait. — Bien du bonheur ! s'écria-t-il, non sans quelque violence. Allons, mon frère, tu peux frapper maintenant sans relâche sur tes tonneaux, je te cède la place. Je viens de prendre congé de la belle Rosa et du digne maître Martin. — Quoi ! s'écria Frédéric qui sembla frappé d'une commotion électrique, quoi ! tu pars lorsque maître Martin t'agrée pour gendre, lorsque tu es aimé de sa fille ! — Frère, répondit Reinhold, c'est ta jalousie qui t'a fait supposer tout cela. Il est certain que Rosa m'eût accepté pour mari, par obéissance, mais il n'y a pas dans son cœur une étincelle d'amour. Ah ! ah ! j'aurais pu devenir un parfait tonnelier, cercler et rogner toute la semaine, aller le dimanche avec ma digne femme à l'église de Sainte-Catherine ou à celle de Saint-Sébald, et le soir me promener sur la prairie commune, une année comme l'autre, jusqu'à la dernière ! — Ne raille pas de la vie simple et innocente des paisibles bourgeois, dit Frédéric en interrompant les amers éclats de rire de Reinhold. Si Rosa ne t'aime pas, ce n'est pas sa faute ; mais tu es si vif, si emporté. — Tu as raison, dit Reinhold. Mais

c'est ma sotte manie de me plaindre comme un enfant, lorsque je me crois offensé. Tu penses sans doute que j'ai parlé à Rosa de mon amour et de la bonne disposition de son père. Des larmes ont alors coulé de ses yeux, sa main a tremblé dans les miennes. En détournant son visage, elle a murmuré : « Il faut bien que j'obéisse à mon père ! » J'en ai eu assez. Il faut que je te fasse bien comprendre mon singulier mécontentement, cher Frédéric. Tu sentiras que je me suis trompé moi-même. En travaillant au portrait de Rosa, mon cœur était redevenu calme ; j'avais satisfait en peintre une passion de peintre. Ce misérable état de tonnelier me semblait odieux, et lorsque la vie réelle se trouve si proche, que je me vis à la veille de m'affubler d'un mariage et d'une maîtrise, je crus que j'allais entrer dans un cachot et me faire garrotter tout le reste de ma vie. Comment la vierge céleste que je porte en mon cœur, peut-elle devenir ma femme ? Non ! elle doit éternellement briller de la jeunesse, de la grâce et de la beauté que mon imagination lui a départies. Ah ! que mes désirs sont impatients ! Comment pourrais-je renoncer à mon art divin ? Bientôt je me baignerai de nouveau dans ton atmosphère embrasée, magnifique pays, patrie de tous les arts !

Les deux amis étaient arrivés à un endroit où le chemin que devait suivre Reinhold, prenait une autre direction. — Séparons-nous ici, dit-il ; il pressa longtemps Frédéric contre son cœur, s'élança sur son coursier et partit en plein galop. Frédéric le regarda longtemps sans proférer une parole, et revint lentement au logis, assiégé par les pensées les plus contradictoires.

Le jour suivant, maître Martin travailla silencieusement et d'un air sombre à la tonne de l'évêque de Bamberg, et Frédéric, de son côté, fort affligé du départ de Reinhold, ne prononçait pas une parole, et se gardait surtout de chanter. Enfin, maître Martin jeta son maillet de côté, croisa ses bras, et dit d'un ton d'accablement : — Voilà Reinhold parti aussi ! C'était un peintre distingué, et il se moquait de moi avec sa tonnellerie. Si j'avais soupçonné cela, lorsqu'il vint dans ma maison avec toi comme je lui aurais montré la porte ! Un visage aussi ouvert, aussi honnête, et un cœur rempli de mensonges et de ruse ! —

Allons, il est parti; et tu t'en tiendras fidèlement à ton métier. Qui sait jusqu'où nous nous rapprocherons, si tu deviens un bon maître et que Rosa te trouve à son gré? — Tu me comprends, tu pourras me la demander. Il reprit son maillet et se mit à travailler avec ardeur. Frédéric ne pouvait se rendre compte de l'impression qu'il éprouvait; mais les paroles de maître Martin déchiraient son cœur et lui ôtaient tout espoir. Rosa reparut dans l'atelier, pour la première fois après une longue absence; mais elle était triste, et Frédéric crut remarquer qu'elle avait les yeux rouges. — Elle a pleuré pour lui, elle l'aime donc, se dit-il, et il n'osa pas lever une seule fois les yeux vers celle qu'il chérissait inexprimablement.

La grande tonne était achevée, et ce ne fut qu'en contemplant ce bel ouvrage, que maître Martin recouvra sa bonne humeur. — Oui, mon fils, dit-il en frappant sur l'épaule de Frédéric, j'en reste là, si tu réussis à gagner les bonnes grâces de Rosa, et si tu fais un digne chef-d'œuvre, tu deviendras mon gendre. Et tu pourras aussi te faire agréger à la noble corporation des maîtres chanteurs, et t'acquérir beaucoup d'honneur.

Maître Martin insistait pour que Frédéric fît son chef-d'œuvre. Il avait choisi son plus beau bois de chêne, sans la moindre rayure, conservé depuis cinq ans dans son atelier, et personne, que le vieux Valentin, ne devait aider Frédéric dans son travail.

Mais sa situation devenait chaque jour plus cruelle, chaque jour l'état de tonnelier lui inspirait plus de dégoût, et il allait chercher des consolations auprès de son vieux maître Holzschuer. Celui-ci permit à Frédéric de commencer dans son atelier un ouvrage dont il avait eu l'idée et pour lequel il avait réservé depuis longtemps ses économies. Il arriva donc que Frédéric ne travailla plus dans l'atelier de maître Martin, et que plusieurs mois se passèrent sans qu'il touchât à son chef-d'œuvre. Maître Martin lui reprocha doucement son oisiveté, et Frédéric fut contraint de reprendre le maillet et la hache. Tandis qu'il travaillait, maître Martin s'approcha de lui et regarda les douves qu'il avait préparées. Tout à coup, le vieux maître devint rouge de colère : — Eh quoi! est-ce là un travail? dit-il. Un

apprenti qui serait depuis trois jours dans l'atelier se montrerait plus habile. Frédéric, quel démon te harcèle depuis quelque temps? Maudit compagnon, quel plaisir trouves-tu à me gâter ainsi mon beau bois de chêne?

Frédéric ne put se contenir plus longtemps, il jeta sa hache loin de lui, et s'écria : — Maître, tout est fini ! Non, et dût-il m'en coûter la vie, je ne puis plus travailler à ce vil métier, quand mon âme m'appelle à une plus noble profession. J'adore votre Rosa; c'est pour elle que j'ai travaillé depuis si longtemps; maintenant, je le sais, elle est perdue pour moi, j'en mourrai de chagrin, mais je ne puis résister; je retourne chez mon digne et vieux maître Jean Holzschuer que j'avais indignement abandonné.

Les yeux de maître Martin brillaient comme des charbons ardents. Il se trouvait hors d'état de parler, et balbutiait seulement : — Quoi ! toi aussi ? Ruse et mensonge !... me tromper... la tonnellerie, un vil métier !... loin de moi, misérable !... éloigne-toi...

A ces mots, maître Martin prit Frédéric par les épaules, et le jeta hors de son atelier.

Quelle que fût la colère de maître Martin contre Reinhold et Frédéric, il ne pouvait se dissimuler que toutes les joies, que tous les plaisirs avaient disparu avec eux. Ses nouveaux compagnons ne lui causaient que des ennuis et des tourments. Il était forcé de s'occuper de tous les détails, et nul ouvrage ne se faisait à son gré. Un jour qu'il était accablé de soucis, il se mit à soupirer et s'écria : — Ah ! Reinhold; ah ! Frédéric; si vous ne m'aviez pas si indignement trompé, vous seriez devenu d'excellents tonneliers ! Il se trouvait si découragé, qu'il songeait quelquefois à renoncer entièrement au travail.

C'est dans une telle disposition qu'il se trouvait un soir, assis devant sa porte, lorsque maître Jacobus Paumgartner et le vieux Johannes Holzschuer vinrent inopinément à lui. Maître Martin pensa qu'il serait question de Frédéric et, en effet, après avoir pris place dans la grand'salle, maître Jacobus amena la converation sur le jeune ciseleur, et Holzschuer se mit à le louer de toutes façons. Il dit que Frédéric était destiné non pas seulement à devenir un habile orfèvre, mais un célèbre fondeur, et à marcher sur

les traces glorieuses de Peter Fischer. Maître Paumgartner reprit à son tour, et plaignait le pauvre garçon si fort maltraité par maître Martin; puis ils intercédèrent de concert en sa faveur, car Rosa ne pouvait, à leur avis, trouver un meilleur époux. Maître Martin les laissa parler jusqu'à la fin, alors il ôta sa barrette et leur dit en riant : — Mes chers maîtres, vous défendez bien ce jeune gars qui m'a joué si honteusement; aussi je lui pardonne : mais pour Rosa, qu'il n'en soit jamais question.

En ce moment Rosa parut, pâle et les yeux rouges. Elle posa des verres, du vin sur la table. — Allons, dit Holzschuer, il faudra donc que je cède à ce pauvre Frédéric, qui veut quitter son pays pour toujours. Il a fait un bel ouvrage chez moi, et si vous le permettez, mon cher maître, il l'offrira à Rosa en souvenir de lui.

A ces mots, maître Holzschuer tira de sa poche une petite coupe d'argent supérieurement travaillée, et la présenta à maître Martin, qui était grand amateur des ustensiles précieux et qui l'examina avec beaucoup d'intérêt. Il était difficile alors de voir un travail plus fini. De légères guirlandes de vignes et de rose serpentaient autour de la coupe, et du fond de chaque rose se montraient de charmantes figures d'anges. Le fond de la coupe était doré, et on y avait gravé des groupes de chérubins ailés. Quand on versait un vin doré dans la coupe, il semblait que tous ces anges nageassent dans des flots jaunissants. — Cette coupe est d'un beau travail, dit maître Martin, et je la garderai si Frédéric veut accepter le double de sa valeur en bonnes pièces d'or.

En parlant ainsi, maître Martin remplit la coupe et la porta à ses lèvres. Au même moment, la porte s'ouvrit, et Frédéric, pâle et défait, s'avança pour dire un dernier adieu à celle qu'il devait quitter pour toujours. — O mon cher Frédéric! s'écria Rosa en l'apercevant, et elle courut se jeter dans ses bras. Maître Martin posa la coupe sur la table; à la vue de Frédéric il se frotta les yeux, comme s'il apercevait un spectre. Puis, il reprit la coupe et l'examina attentivement. Enfin il se leva, et s'écria d'une voix forte : Rosa, aimes-tu Frédéric? — Ah! balbutia Rosa, je ne puis le cacher plus longtemps, je l'aime comme

ma vie ; mon cœur s'est brisé lorsque vous l'avez chassé ! — Frédéric, embrasse donc ta fiancée. — Oui, oui, ta fiancée ! dit maître Martin.

Paumgartner et Holzschuer se regardèrent, muets d'étonnement ; maître Martin continua, en tenant toujours la coupe : — Tout n'est-il pas arrivé comme la grand'mère l'avait prédit ? Il apportera une brillante maisonnette où de joyeux angelots s'agiteront dans des flots écumeux. La voici ! voici les anges et voici le fiancé. Eh ! eh ! messieurs, tout est au mieux ; le gendre est trouvé ! — O mon cher maître ! s'écria Frédéric. Est-il possible ? Vous m'accorderez Rosa et je puis me livrer à mon art ! — Oui, oui, dit maître Martin. La prédiction est accomplie. Ton chef-d'œuvre restera ici. — Non, maître, dit Frédéric en souriant, j'achèverai ma dernière tonne ; et puis, je reprendrai le ciseau. — O mon brave garçon ! s'écria Martin les yeux étincelants de joie. Fais donc ton chef-d'œuvre, et après, les noces !

Frédéric tint parole, il acheva sa tonne et tous les maîtres déclarèrent qu'il était difficile de produire une plus belle pièce. Maître Martin était fier et joyeux d'avoir un tel gendre. Le jour de la noce arrivé enfin. La tonne de Frédéric remplie de noble vin et ornée de fleurs, s'élevait devant la maison de Martin où se trouvaient les maîtres des métiers avec leurs femmes, les maîtres orfèvres, Paumgartner et Holzschuer. On se disposait à se mettre en marche pour l'église de Saint-Sébald où le mariage devait avoir lieu, lorsqu'un bruit de trompettes retentit dans la rue, et des chevaux s'arrêtèrent devant la demeure du tonnelier. C'était le seigneur Henri de Spangenberg en habit de gala, et à quelques pas de lui venait sur un coursier fougueux, un jeune chevalier, ayant au côté une épée étincelante, et sur la tête une barrette ornée de longues plumes et de pierreries. Maître Martin aperçut près du chevalier sur un palefroi blanc, blanc comme la neige fraîchement tombée, une jeune dame merveilleusement belle. Des pages et des écuyers, couverts de riches livrées, les entouraient. Les fanfares cessèrent, et le seigneur de Spangenberg s'avança. — Eh ! eh ! maître Martin, cria-t-il ; je ne viens ici ni pour les vins de votre cave, ni pour vos batzens d'or, je viens

uniquement parce que c'est la noce de Rosa. Voulez-vous me laisser entrer?

Maître Martin se souvenant de ses paroles, eut un peu de honte, et courut recevoir le noble seigneur. Le vieux gentilhomme descendit de cheval, et entra dans la maison, en saluant courtoisement. Les pages accoururent, la jeune dame fut descendue par eux de son palefroi, le chevalier lui offrit la main, et ils suivirent le vieux seigneur. Mais dès que maître Martin aperçut le chevalier, il recula de trois pas, se frappa les mains, et s'écria : — Ciel ! Conrad !

Le chevalier se mit à rire : — Oui, sans doute, mon cher maître, dit-il, je suis votre compagnon Conrad. Pardonnez-moi la blessure que je vous ai faite. Après tout, maître Martin, j'aurais dû vous tuer, vous devez voir cela vous-même; mais tout s'est arrangé.

Maître Martin, fort troublé, répondit qu'il avait mieux fait de ne pas le tuer, et qu'il ne songeait plus à la petite égratignure qu'il avait reçue. Tout le monde s'étonnait de la ressemblance singulière de la jeune dame avec la fiancée. Le chevalier s'approcha avec grâce de Rosa : Permettez, dit-il, que Conrad assiste à cette fête; n'est-ce pas, vous n'êtes plus irritée contre le compagnon étourdi qui a failli vous causer tant de peine? — Il faut bien que je fasse cesser votre surprise, dit Spangenberg. Ceci est mon fils Conrad, et vous voyez sa fiancée qui se nomme aussi Rosa. Souvenez-vous de notre entretien, maître Martin. J'avais mes raisons pour vous parler ainsi. Le pauvre garçon était amoureux fou de votre fille; il m'avait enfin amené à céder à ses instances, et à demander Rosa pour lui. Lorsque je lui dis la manière dont vous m'aviez congédié, il s'échappa à mon insu, et courut se faire tonnelier chez vous, pour séduire votre fille et peut-être pour l'enlever. — Vous l'avez guéri par le coup vigoureux que vous lui avez donné sur les épaules. Je vous en remercie, car il a trouvé une noble demoiselle qui est sans doute la Rosa qu'il portait en son cœur.

Pendant ce temps, la dame avait agréablement salué la fiancée, et lui avait remis un collier de perles, pour présent de noces. — Voyez, chère Rosa, lui dit-elle, en lui montrant un bouquet de fleurs desséchées, ce sont les fleurs

que vous donnâtes un jour à mon Conrad; il les a toujours conservées; mais lorsqu'il devint infidèle, il me les sacrifia. Ne lui en voulez pas.

On allait se rendre à l'église, lorsqu'un jeune homme, vêtu de velours noir à la mode d'Italie, la poitrine couverte de riches chaînes d'honneur, se présenta dans l'assemblée. — Reinhold, mon Reinhold, s'écria Frédéric, et il se jeta dans ses bras. — Notre brave Reinhold! le voilà donc revenu! s'écrièrent aussi la fiancée et maître Martin. — Ne t'ai-je pas dit que tes vœux seraient exaucés? dit Reinhold en rendant à Frédéric ses embrassements. Je viens fêter avec toi mon mariage, et voici mon présent de noces. Il appela ses gens, et deux valets apportèrent un grand tableau, entouré d'un beau cadre doré; il représentait maître Martin dans son atelier, avec ses compagnons Reinhold, Conrad et Frédéric travaillant à la grande tonne, tandis que Rosa les regardait. Tout le monde fut frappé de la vérité et du coloris de ce bel ouvrage. — Eh! dit Frédéric, c'est sans doute ton chef-d'œuvre comme tonnelier, le mien est là sous le portique; mais bientôt j'en ferai un autre. — Je sais tout, dit Reinhold, et je t'estime heureux. Tiens-toi à ton art qui procure plus de bonheur domestique que le mien.

A table, Frédéric fut assis entre les deux Roses; et en face de lui, maître Martin entre Conrad et Reinhold. On but tout le soir à la santé de maître Martin et à celle de ses braves compagnons.

SALVATOR ROSA

Salvator Rosa, le fameux peintre de la décadence italienne, a cru reconnaître dans Antonio Scacciati un artiste de valeur. Il devient son ami, le fait nommer membre de l'Académie de San Luca et le sert jusque dans ses entreprises amoureuses. Antonio, en effet, était épris de Marianna que garde jalousement un vieillard, le signor Pasquale Capuzzi, Salvator Rosa, déguisé en acteur, monte sur le théâtre Nicolo Musso où l'on joue une ariette ridicule de l'ambitieux Pasquale. Quand ce dernier s'aper-

çoit qu'il a été mystifié, il entre dans une colère folle. Antonio en profite pour chercher à enlever sa bien-aimée.

Mais tout d'abord il faut attirer le vieillard hors de chez lui.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un matin, vers l'heure du midi, Michele arriva en toute hâte, et vint annoncer qu'un personnage était en bas, et demandait avec instance à parler au signor Pasquale Capuzzi. — O puissance du ciel ! s'écria le vieillard en colère. Ne sais-tu pas, misérable, que je ne reçois aucun étranger dans ma maison ? — L'étranger, dit Michele, avait fort bonne mine ; c'était un homme d'âge, il s'exprimait fort bien, et e nommait Nicolo Musso. — Nicolo Musso !... dit Capuzzi en réfléchissant ; celui qui a le théâtre de la porta del Popolo... Que peut-il me vouloir ? A ces mots, il ferma soigneusement la porte, et descendit, pour aller causer avec Nicolo, sous le péristyle. — Mon digne signor Pasquale, dit Nicolo en s'avançant vers lui et en le saluant avec aisance, que je suis heureux de pouvoir faire votre connaissance ! Que de remerciements ne vous dois-je pas ! depuis que les Romains vous ont vu à mon théâtre, vous le meilleur appréciateur des arts, le premier des virtuoses, ma recette et ma vogue ont doublé. Je ne suis que plus mortifié de ce que quelques mauvais sujets ont osé vous assaillir sur la route à votre retour(1). Par tous les saints, signor Pasquale, ne gardez pas rancune à mon théâtre à cause de cela, et que cet attentat, que je maudis, ne me prive pas de votre visite. — Mon bon signor Nicolo, repondit Pasquale en se rengorgeant, soyez assuré que je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'à votre théâtre ; votre Formica, votre Agli, sont des comédiens qui n'ont pas leurs égaux : mais la frayeur, qui a presque causé la mort de mon ami le signor Splendiano Accoramboni et la mienne, a été trop grande. Elle ne m'a pas fait prendre en aversion votre théâtre, mais bien le chemin qui y conduit : mettez votre théâtre sur la place del Popolo ou

(1) Antonio et Salvator avaient tenté quelques jours auparavant de ravir Marianna alors qu'elle sortait du théâtre avec Pasquale Capuzzi.

dans la rue Babuina ou dans la rue Ripetta, je ne manquerai pas une seule soirée d'y venir; mais il n'y a pas de puissance sur terre qui me fasse aller à la porta del Popolo, une fois la nuit venue.

Nicolo soupira, comme obsédé par un profond souci. — Cela me touche rudement, dit-il, plus rudement que vous ne croyez peut-être, signor Pasquale. — Hélas ! j'avais mis en vous toutes mes espérances ! Je venais implorer votre assistance ! — Mon assistance ? demanda le vieillard étonné. En quoi aurais-je pu vous assister, signor Nicolo ? — Mon bon signor Pasquale, répondit Nicolo en tirant son mouchoir et en essuyant ses larmes, mon excellentissime signor Pasquale, vous aurez remarqué que mes comédiens mêlent des ariettes à leurs rôles. Je pensais introduire peu à peu un orchestre, et enfin, esquivant les ordonnances, à risquer un opéra. Vous, signor Capuzzi, vous êtes le premier compositeur de toute l'Italie, et sans l'incroyable légèreté des Romains et la jalousie des maestri, on n'entendrait que vos compositions sur les théâtres. Je voulais vous prier humblement de m'accorder quelques moments pour les faire exécuter, autant que mes faibles ressources le permettent. — Mon brave signor Nicolo, dit Capuzzi, pourquoi donc nous entretenons-nous ici dans la rue ? Ayez la complaisance de monter quelques marches ! Venez avec moi dans ma pauvre demeure !

A peine Nicolo fut-il entré dans la chambre que Capuzzi prit une grosse liasse de musique, la détacha, s'empara d'une guitare, et commença une effroyable cacophonie, mélange discordant de miaulements et d'aboiements, qu'il nommait un air de bravoure.

Nicolo trépignait comme un bienheureux ; il soupirait, il soufflait, et s'écriait dans les pauses : — Bravo ! bravissimo ! Benedetissimo Capuzzi ! Jusqu'à ce qu'enfin, dans un excès d'enthousiasme, il tomba aux genoux de Pasquale, et les embrassa si violemment qu'il le fit crier de douleur. — Par tous les saints ! c'en est assez, signor Nicolo : vous allez me renverser ! — Non ! s'écria Nicolo, non, signor Pasquale, je ne me relèverai pas avant que vous m'ayez promis de me donner cette divine ariette, pour que Formica puisse la chanter après-demain sur mon

théâtre ! — Vous êtes un homme de goût, dit Pasquale, un homme d'un tact profond ! A quel autre mieux qu'à vous pourrais-je confier mes compositions ! Vous aurez toutes mes ariettes... Mais lâchez-moi ! — Hélas ! je ne pourrai les entendre, tous mes chefs-d'œuvre. — Laissez-moi donc, signor Nicolo. — Non, s'écria Nicolo en serrant toujours fortement les jambes sèches et frêles de Capuzzi ; signor Pasquale, je n'abandonnerai pas cette place avant que vous ne m'ayez donné votre parole de venir après-demain à mon théâtre. Craignez-vous une nouvelle attaque ? Ne pensez-vous pas que les Romains, lorsqu'ils auront entendu vos ariettes, ne vous ramèneront pas en triomphe avec des torches ? Mais quand cela n'arriverait pas, moi et mes camarades bien-aimés, nous vous escorterons jusqu'à votre demeure. — Vous voulez m'accompagner vous-même avec vos camarades ! Combien de gens êtes-vous bien ? — Nous aurons de huit à dix personnes à vos ordres. Etes-vous décidé à exaucer ma prière ? — Formica, murmura Pasquale, a une belle voix. — Décidez-vous, de grâce ! s'écria Nicolo en le serrant de plus près. — Vous me répondrez que je reviendrai sain et sauf au logis ? dit Pasquale. — J'y engage mon honneur et ma vie ! s'écria Nicolo. — Tope ! dit Pasquale. J'irai après-demain à votre théâtre.

Nicolo se releva, et pressa si fortement Pasquale dans ses bras qu'il lui coupa presque la respiration.

En ce moment, Marianna entra. Le signor Pasquale lui fit en vain signe de s'éloigner ; elle n'y donna aucune attention, et s'avançant vers Musso, elle lui dit comme en colère : — Vous cherchez en vain à attirer mon oncle dans votre théâtre, signor Musso. Vous oubliez l'attaque affreuse que nous avons eu à essuyer de la part d'infâmes ravisseurs, et qui m'a presque coûté la vie ! Jamais je ne souffrirai que mon oncle s'expose à un danger semblable. Renoncez à vos projets, maître Nicolo. N'est-ce pas, mon oncle ? Vous ne vous risquerez plus sur cette dangereuse route del Popolo ?

En vain Pasquale chercha-t-il à la rassurer en disant que Musso avait promis de pourvoir à sa sûreté. — Je m'en tiens à ce que j'ai dit, mon oncle, reprit Marianna. Je vous conseille de ne pas vous rendre à ce théâtre. Par-

donnez-moi de parler ainsi en votre présence, signor Nicolo. Vous êtes, je le sais, en rapport d'amitié avec Salvator Rosa, et aussi avec Antonio Scacciati. Comment pouvons-nous nous fier à vous, puisque vous êtes d'intelligence avec nos ennemis mortels? — Quel soupçon! s'écria Nicolo tout effrayé, quel effroyable soupçon! Signora, me jugez-vous donc si méchant? ai-je donc une si mauvaise renommée, que vous pensiez ainsi de moi? S'il en est ainsi, faites-vous accompagner par Michele, qui vous a déjà sauvée et qui prendra avec lui une nombreuse troupe de sbires. — Que dites-vous? répondit Marianna en le regardant fixement. Vous proposez que des sbires nous accompagnent? Allons, signor Nicolo! je vois que mes soupçons étaient injustes. Pardonnez-moi mes paroles inconsidérées. Et cependant je ne puis vaincre mes inquiétudes, et je prie mon cher oncle de ne pas se rendre à votre invitation.

Le signor Pasquale avait écouté tout ce discours avec attention; il ne put se contenir plus longtemps, il tomba à genoux devant sa nièce, prit ses mains, les baisa, les couvrit de ses larmes, et s'écria hors de lui : — Ma céleste Marianna, que ces inquiétudes, que ces craintes me touchent! Ah! c'est bien là l'aveu que tu m'aimes!

Et il la supplia de se calmer, et de venir écouter avec lui au théâtre la plus divine des ariettes.

S'il se fût trouvé un moine auprès du signor Pasquale lorsqu'il sortit de sa maison avec Marianna pour se rendre au théâtre de Nicolo Musso, on eût pu croire que ce couple marchait à l'échafaud. Devant eux marchant, d'un air rébarbatif, le vaillant Michele, armé jusqu'aux dents, et vingt sbires les suivaient à quelques pas.

Nicolo reçut solennellement Pasquale et sa nièce, à la porte de son théâtre, et les conduisit tout proche de la scène, à une place qui avait été réservée pour eux. Le signor Capuzzi se sentit très flatté de ces marques d'honneur; il regarda autour de lui avec orgueil, et sa joie fut d'autant plus grande qu'il remarqua qu'on n'avait placé que des femmes auprès de lui et de Marianna. — Derrière les tapisseries de la scène on entendait deux violons et une basse qui cherchaient à s'accorder; le cœur battit à Pas-

quale, et il fut frappé comme d'un coup électrique, lorsque la ritournelle de son ariette commença.

Formica (1) s'avança sous le costume de Pasquarello, et chanta la plus misérable des ariettes, celle de Capuzzi, qu'il accompagna de gestes forcés. Le théâtre retentit des rires prolongés des spectateurs. On cria de toutes parts : *Pasquale Capuzzi, compositore virtuoso celeberrimo. Bravo! Bravissimo!* Pasquale était plongé dans une mer de délices. L'ariette achevée, on cria de tous côté de faire silence; car le docteur Graziano, représenté par Nicolo Musso lui-même, s'avança sur la scène, se bouchant les oreilles et criant que Pasquarello cessât enfin ses maudits croassements.

Le docteur demanda à Pasquarello depuis quand il s'était habitué à brailler de la sorte, et où il avait déterré cette abominable ariette

Pasquarello répondit à cela, qu'il ne savait pas ce que voulait dire le docteur; qu'il en était de lui comme des Romains, qui n'avaient pas de goût pour la bonne musique et qui n'accordaient pas d'attention aux plus grands talents. Cette ariette, dit-il, était du plus grand virtuose et du plus grand compositeur vivant, au service de qui il avait l'honneur d'être, et qui l'instruisait lui-même dans le chant et la musique.

Graziano se mit à chercher et nomma une multitude de virtuoses et de compositeurs connus; mais à chaque nom célèbre, Pasquin secouait la tête avec mépris.

Enfin Pasquarello s'écria que le docteur montrait une grossière ignorance, en ne connaissant pas même le premier compositeur de son temps ,qui n'était nul autre que le signor Pasquale Capuzzi, dont lui Pasquarello était le serviteur et l'ami.

Le docteur Graziano se mit alors à partir d'un éclat de rire, et s'écria à son tour : — Comment! Pasquin, après avoir quitté mon service où vous attrapiez toujours quelque quattrino outre votre entretien et vos gages, vous êtes allé vous engager chez le plus fat qui ait jamais rempli

(1) C'est Salvator Rosa déguisé.

son ventre de maccaroni, chez un fou de carnaval qui se pavane dans les rues comme un coq après la pluie, chez l'avare le plus fieffé, chez un pied-plat amoureux qui crie comme une chèvre affamée lorsqu'il veut chanter, et met aux abois tous les chats de la rue Ripetta !

Pasquarello, fort en colère répliqua que c'était l'envie qui faisait parler le docteur, le cœur sur la main (*col cuore in mano*), que le docteur n'était pas l'homme qu'il fallait pour juger le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia ; et Pasquarello se mit à faire un long panégyrique comique de son nouveau maître, dans lequel il trouvait toutes les vertus cardinales et théologales ; il finit par la description de sa personne qu'il donna pour le modèle des grâces et de la perfection humaine.

— Voilà mon maître lui-même, qui vous répondra mieux que moi, s'écria enfin Pasquarello. — Le signor Pasquale Capuzzi, parfaitement semblable par ses traits, sa tournure, son costume et sa marche, au Capuzzi qui était dans la salle, s'avança sur la scène. La ressemblance était si merveilleuse que ce dernier, frappé d'effroi, abandonna la main de Marianna qu'il n'avait pas quittée un seul instant, et se tâta lui-même pour s'assurer qu'il était bien éveillé et que ce n'était pas lui qu'il voyait sur le théâtre de Nicolo Musso.

Le Capuzzi du théâtre embrassa cordialement le docteur Graziano, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le docteur répondit que son appétit était fort bon, son sommeil tranquille, pour le servir, *per servirlo ;* mais que, pour ce qui concernait sa bourse, elle était d'une maigreur effrayante. Il avait donné la veille, afin de plaire à sa bonne amie, son dernier ducat pour une paire de bas couleur de romarin, et il se disposait en ce moment à aller voir un banquier pour savoir s'il voudrait lui prêter trente ducats. — Comment ne vous adressez-vous pas à votre meilleur ami ? dit Capuzzi. Tenez, mon bon signor, voilà trente ducats. — Pasquale, que fais-tu ! s'écria l'autre Capuzzi, de sa place, à demi-voix.

Le docteur Graziano parla alors d'intérêts, d'obligation écrite ; mais le signor Capuzzi déclara qu'il n'exigeait absolument rien d'un ami tel que l'était le docteur. —

Pasquale, as-tu perdu l'esprit? s'écria Capuzzi de sa place, d'une voix plus haute.

Le docteur Graziano quitta son prêteur, après beaucoup d'embrassements. Pasquarello s'approcha alors de Capuzzi, lui fit de profondes salutations, éleva son mérite jusqu'aux nues, et lui dit que sa bourse étant attaquée de la même maladie que celle du docteur, il le suppliait aussi de la guérir. Capuzzi, sur le théâtre, se mit à rire, et lui jeta quelques ducats. — Pasquale! Pasquale! s'écria Capuzzi, dans la salle, es-tu possédé du diable?

On lui commanda de se taire.

Pasquarello continua de chanter les louanges de Capuzzi, et en vint à l'ariette que Pasquale avait composée, et qui devait charmer tous les cœurs. Capuzzi, sur le théâtre, frappa amicalement l'épaule de Pasquarello, et lui dit en riant qu'on voyait bien qu'il n'entendait rien à la musique, qu'autrement il se serait aperçu que cette ariette, comme toutes celles qu'il donnait pour siennes, étaient volées à Frescobaldi et à Carissimi. — Tu mens par ta gorge, coquin! s'écria Capuzzi de la salle en se levant de sa place. On lui ordonna de nouveau de se taire, et on le força de se rasseoir. — Il est temps, dit le Capuzzi du théâtre, de songer à des choses plus sérieuses. Je veux donner demain un grand repas, mon cher Pasquarello; et il faut que tu me procures tout ce qui est nécessaire. — A ces mots, il tira de sa poche une longue liste des mets les plus rares et les plus dispendieux, qu'il se mit à lire; et à chaque mets, Pasquarello disait le prix qu'il coûtait, et en recevait aussitôt l'argent. — Pasquale! coquin! prodigue! maudit fou! s'écria à chaque mets le Capuzzi de la salle, et sa fureur augmentait en proportion des frais du plus fou des repas.

Lorsque la liste fut épuisée, Pasquarella demanda enfin à Capuzzi pour quel motif il préparait une si brillante fête. — C'est demain le plus heureux jour de ma vie, répondit le Capuzzi du théâtre. Sache, mon cher Pasquarello, que je célèbre demain le mariage de ma charmante nièce Marianna. J'accorde sa main à un brave jeune homme, au premier de nos artistes, à Antonio Scacciati.

A peine le Capuzzi du théâtre eut-il prononcé ce nom,

que l'autre Capuzzi s'écria, les poings levés et l'œil étincelant : — C'est ce que tu ne feras pas, misérable Pasquale ! Viens donc la jeter dans les bras d'un vaurien, ta tendre Marianna, ta vie, ton espoir, ton tout ! Ah ! maudit fou, essaie d'exécuter ton projet, et je te ferai passer tes idées de noces à grands coups de bâton.

Mais le Capuzzi de la scène, non moins animé que l'autre, lui cria d'une voix grêle : — Que tous les diables s'emparent de ta personne, maudit Pasquale ! Vieil avare, fat décrépit Prends garde à toi, si tu ne veux pas que je te traite comme tu le mérites, et que je ne t'enfonce un bonnet à cornes sur les oreilles !

Et, tout en jurant et en gesticulant, le comédien se mit à réciter, l'une après l'autre, vingt histoires ridicules sur celui qu'il représentait. — Essaie donc de troubler la joie de ces deux amants que le ciel a faits l'un pour l'autre ! lui cria-t-il enfin.

En cet instant, on vit apparaître au fond du théâtre Antonio Scacciati et Marianna dans les bras l'un de l'autre. La rage donna des forces au vieux Capuzzi : d'un bond il se trouva sur la scène, il tira son épée et s'élança sur le prétendu Antonio. Au même moment, il se sentit retenir avec force par un officier de la garde papale, qui lui dit d'un ton sévère : — Remettez-vous, signor Pasquale. Vous êtes au théâtre de Nicolo Musso, où vous jouez, sans le savoir, un rôle fort réjouissant. Vous ne trouverez ici ni Antonio ni Marianna.

Les deux personnes que Capuzzi poursuivait étaient des comédiens, et il ne vit autour de lui que des visages étrangers. L'épée tomba de ses mains tremblantes ; il reprit haleine comme après un rêve pénible, se frotta le front et les yeux, et s'écria d'une voix terrible : — Marianna ! Marianna !

Mais ses cris ne vinrent pas jusqu'à elle. Antonio avait profité de ce moment pour pénétrer jusqu'à sa maîtresse, et l'entraîner vers une petite porte où un vetturino les attendait avec sa voiture. Ils partirent aussitôt, et se dirigèrent rapidement vers Florence.

MARINO FALIERI

Le doge Marino Falieri appelé au pouvoir alors que la flotte génoise menace Venise, a épousé, malgré ses quatre-vingts ans la belle Annunziata qui en a dix-neuf.

Un jour, Antonio resté sans secours et sans appui après le meurtre de son père commerçant d'Augsbourg établi à Venise, ayant vu la dogeresse, reconnaît en elle une jeune fille qui autrefois écrasa vaillamment une vipère qui allait le mordre et lui sauva la vie. Fou d'amour, il cherche un moyen de pénétrer dans le palais et d'approcher d'Annunziata d'autant plus qu'il sait par Marguerite, vieille mendiante qui a veillé constamment sur les jours d'Antonio et qui a soigné la dogaresse malade, que celle-ci répond à ses sentiments.

Quand, grâce aux intelligences de Marguerite, il arrive à pénétrer dans le palais, il se trouve à son insu enveloppé dans une conjuration.

Le lendemain, lorsqu'Antonio, brûlant de désirs, franchit les hautes marches du palais ducal, il se sentit tremblant et éploré, comme s'il eût été sur le point de commettre un grand crime. Force lui fut de s'appuyer contre une colonne, à l'entrée de la galerie qui lui avait été indiquée. Tout à coup, il se vit environné d'un éclat de flambeaux, et avant qu'il pût s'éloigner, il se trouva devant le vieux Bodoeri, qui s'avançait précédé par quelques pages portant des torches.

Bodoeri le regarda attentivement; puis, il lui dit : — Ah ! c'est toi, Antonio. Je sais pourquoi l'on t'a placé ici. Viens, suis-moi.

Antonio, convaincu que ses desseins avaient été trahis, obéit en frémissant. Mais quel fut l'étonnement d'Antonio, lorsqu'en entrant dans un appartement reculé, Bodoeri l'embrassa, et lui parla du poste important qu'on allait lui confier, et dont Antonio devait s'emparer cette nuit même ! Son étonnement se changea en inquiétude et en effroi, en apprenant que depuis longtemps une conspiration contre la Seigneurie mûrissait dans l'ombre; que le

doge lui-même était à la tête de la conspiration, et que cette nuit même il avait été résolu dans la maison de Falieri, sur la Giudecca, que le vieux Marino serait proclamé souverain absolu de Venise. Antonio contempla le vieux Bodoeri dans un silence profond. Celui-ci prenant son silence pour de l'hésitation, s'écria avec colère : — Misérable traître, puisque tu as pénétré dans ce palais, tu n'en sortiras pas : il te faut mourir ou prendre les armes. Mais auparavant, voici celui à qui tu vas rendre compte de tes actions..

Une figure vénérable s'avança du fond de la salle. Dès qu'Antonio vit le visage de cet homme, qu'il n'apercevait qu'à la lueur incertaine des flambeaux, il tomba à genoux et proféra ces paroles : — O seigneur du ciel, mon père Bertuccio Nénolo, mon digne protecteur ! — Nénolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, et lui répondit d'une voix douce : — Oui, je suis Bertuccio Nénolo que tu as cru enseveli au fond de la mer, et qui s'est échappé il y a peu de temps, de la captivité où le retenait Morbassan ; Bertuccio Nénolo qui t'avait recueilli, et qui ne pouvait prévoir qu'en son absence les serviteurs de Bodoeri te chasseraient de sa maison. Pauvre enfant aveugle ! tu hésites à prendre les armes contre une caste despotique dont la cruauté t'a ravi ton père ! Va dans la cour du Fontego, le sang dont tu verras encore les traces sur le pavé, c'est le sien ! Lorsque la Seigneurie loua aux marchands allemands les magasins du Fontego, il leur fut défendu d'emporter les clefs de leurs comptoirs, dans les voyages qu'ils faisaient, et ils durent les déposer chez le Fontegaro. Ton père osa se soustraire à cet ordre, et durant son absence on trouva dans ses marchandises une caisse de faux ducats de Venise. En vain protesta-t-il de son innocence ; en vain assura-t-il que ses ennemis, que le Fontegaro lui-même avait peut-être introduit cette caisse dans ses magasins pour le perdre, il fut condamné à mort et exécuté dans la cour du Fontego ! J'étais l'ami de ton père, je te recueillis, et, pour te soustraire aux poursuites de la Seigneurie, qui t'eût banni, je cachai ton nom. Maintenant, Antonio Dalbinger, il est temps de prendre les armes et de venger les mânes de ton père.

On sait que l'injure que Bertuccio Nénolo avait reçue de l'amiral Dandolo, qui l'avait frappé au visage, le décida à se liguer avec son gendre contre le patriciat. Nénolo et Bodoeri résolurent de mettre le pouvoir dans les mains de Falieri, afin de le partager. Les conjurés concertèrent de répandre la nouvelle que la flotte génoise était entrée dans les lagunes. Dans la nuit, on devait sonner la grande cloche de Saint-Marc et appeler tous les citoyens à la défense de la république. A ce signe, les conjurés, dont le nombre était très grand, devaient s'emparer de la ville, égorger les principaux nobles et proclamer le nouveau souverain. Mais le ciel ne voulut pas que ce massacre eût lieu, et que l'orgueil irrité de Falieri renversât l'antique constitution de Venise. Les réunions de la Giudecca, dans la maison du doge, n'avaient pas échappé à la surveillance du conseil des dix; mais il lui fut impossible d'apprendre quelque chose de certain. Cependant un des conjurés, un pelletier de Pise nommé Bentian, se sentit touché de remords; il voulut sauver du moins son patron, Nicolas Léoni, qui siégeait au conseil des dix. Vers le soir, il se rendit chez lui et le conjura de ne pas quitter sa maison dans la nuit, quelque chose qui arrivât. Léoni, agité de soupçons, retint de force le pelletier, et le força de lui découvrir tout le projet. Il appela alors Giovanni, Gradenigo et Marino Cornaro, et ils convoquèrent le conseil à Saint-Salvator, où on prit toutes les mesures pour étouffer la conjuration dès le premier moment de son exécution.

Antonio avait été chargé de se rendre à la cour de Saint-Marc, avec une troupe de conjurés, et de faire sonner la grosse cloche. En arrivant, il trouva l'édifice entouré de soldats de l'arsenal, qui se précipitèrent sur les arrivants. Les conjurés se dispersèrent en toute hâte, et Antonio lui-même prit la fuite. En marchant, il entendit derrière lui les pas d'un homme qui parvint enfin à le retenir. Antonio se disposait à le frapper de son poignard; mais à la lueur des flambeaux que portaient ses soldats, il reconnut son ami Piétro.

— Sauve-toi! s'écria celui-ci : viens dans ma gondole, Antonio; vous êtes tous trahis. Bodoeri, Nénolo, sont tombés au pouvoir de la Seigneurie, les portes du palais

sont fermées, et le doge est gardé dans son appartement.

Antonio se laissa entraîner dans la gondole sans prononcer un seul mot, tant il ressentait de douleur. On entendit des cris confus, un cliquetis d'armes, quelques clameurs isolées, puis tout rentra dans un effrayant silence. Le lendemain, le peuple, épouvanté, vit un spectacle fait pour glacer le sang dans les veines. Les corps des conjurés furent jetés, le poignard dans leurs plaies, sur la place du palais où se célébraient les solennités. Parmi les cadavres se trouvaient ceux de Marino Bodoeri et de Bertuccio Nénolo. Deux jours après, le vieux Falieri, condamné par le conseil des dix, fut exécuté au haut de l'escalier des géants.

Antonio s'était échappé sans obstacle, car personne ne le connaissait pour un des conjurés. En voyant trancher la tête du vieux Falieri, il poussa un cri d'horreur et s'élança dans le palais. Personne ne l'arrêta, tant la confusion était grande. A quelques pas de l'appartement du doge, il aperçut la vieille (1) qui s'avança vers lui en pleurant et qui l'entraîna dans la chambre d'Annunziata. Antonio se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et versa d'abondantes larmes. Annunziata, qui était restée immobile et comme privée de vie, ouvrit lentement les yeux. Ele vit Antonio; tout à coup elle fit un mouvement convulsif, le serra contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Antonio! Antonio!... que je t'aime; il est encore un « bonheur sur la terre. Antonio, viens, fuyons loin de « ces lieux pleins d'horreur. » — Et ils oubliaient, dans leurs baisers brûlants, et dans leurs serments répétés, les terribles événements de la nuit. La vieille les rappela enfin à eux et proposa de gagner Chiozza. Piétro les attendait déjà avec sa barque sous le pont du palais. A la nuit, Annunziata, voilée, sortit avec Antonio, et accompagnée de Marguerite portant une petite cassette qui renfermait les joyaux de la dogaresse. Ils arrivèrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio prit les rames; la lune brillait sur les vagues, et bientôt on

(1) Marguerite la mendiante.

gagna la pleine mer. Mais les vents commencèrent à mugir, de sombres nuages voilèrent les étoiles, et une affreuse tempête s'annonça sur l'horizon.

— O seigneur du ciel, viens à notre aide ! s'écria la vieille.

Antonio ne pouvant plus soutenir les rames, passa son bras autour d'Annunziata qui, se réveillant tout à coup de sa profonde rêverie, le serra contre son sein. — O mon Antonio ! s'écria-t-elle ; et il n'y eut plus pour eux ni vent ni tempête : mais alors la mer, cette veuve jalouse du doge décapité, éleva ses vagues de chaque côté de la barque, comme deux bras gigantesques, et engloutit les deux amants dans ses abîmes sans fond.

Contes Fantastiques

L'HOMME AU SABLE

Sans doute, vous êtes tous remplis d'inquiétude, car il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma mère se fâche, Clara pense que je vis ici dans un tourbillon de joies, et que j'ai oublié entièrement la douce image d'ange si profondément gravée dans mon cœur et dans mon âme. Mais il n'en est pas ainsi; chaque jour, à chaque heure du jour, je songe à vous tous, et la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves; ses yeux transparents me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit comme jadis lorsque j'arrivai auprès de vous. Hélas! comment eussé-je pu vous écrire dans la violente disposition d'esprit qui a jusqu'à présent troublé toutes mes pensées? Quelque chose d'épouvantable a pénétré dans ma vie! Les sombres pressentiments d'un avenir cruel et menaçant s'étendent sur moi, comme des nuages noirs, impénétrables aux joyeux rayons du soleil. Faut-il donc que je te dise ce qui m'arriva? Il le faut, je le vois bien; mais rien qu'en s'y songeant, j'entends autour de moi comme des ricanements moqueurs. Ah! mon bien-aimé Lothaire! comment te ferai-je comprendre un peu seulement que ce qui m'arriva, il y a peu de jours, est de nature à troubler ma vie d'une façon terrible. Si tu étais ici, tu pourrais voir par tes yeux; mais maintenant tu me tiens certainement pour un visionnaire absurde. Bref, l'horrible vision que j'ai eue, et dont je cherche vainement à éviter l'influence mortelle, consiste simplement, en ce qu'il y a peu de jours, à savoir le 30 octobre à midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre, et m'offrit ses instruments. Je n'achetai rien, et je le menaçai de le précipiter du haut de l'escalier, mais il s'éloigna aussitôt.

Tu soupçonnes que des circonstances toutes particulières,

et qui ont fortement marqué dans ma vie, donnent de l'importance à ce petit événement. Cela est en effet. Je rassemble toutes mes forces pour te raconter avec calme et patience quelques aventures de mon enfance, qui éclaireront toutes ces choses à ton esprit. Au moment de commencer, je te vois rire, et j'entends Clara qui dit : — Ce sont de véritables enfantillages ! — Riez, je vous en prie, riez-vous de moi du fond de votre cœur ! — Je vous en supplie ! — Mais, Dieu du ciel !... mes cheveux se hérissent, et il me semble que je vous conjure de vous moquer de moi, dans le délire du désespoir, comme Franz Moor conjurait Daniel (1). Allons, maintenant, au fait. Hors les heures des repas, moi, mes frères et mes sœurs, nous voyions peu notre père. Il était fort occupé du service de sa charge. Après le souper, que l'on servait à sept heures, conformément aux anciennes mœurs, nous nous rendions tous, notre mère avec nous, dans la chambre de travail de mon père, et nous prenions place autour d'une table ronde. Mon père fumait du tabac et buvait de temps en temps un grand verre de bière. Souvent, il nous racontait des histoires merveilleuses, et ses récits l'échauffaient tellement qu'il laissait éteindre sa longue pipe ; j'avais l'office de la rallumer, et j'éprouvais une grande joie à le faire. Souvent aussi, il nous mettait des livres d'images dans les mains, et restait silencieux et immobile dans son fauteuil, chassant devant lui d'épais nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme dans des brouillards. Dans ces soirées-là, ma mère était fort triste, et à peine entendait-elle sonner neuf heures, qu'elle s'écriait : « Allons, enfants, au lit... l'Homme au Sable va venir. Je l'entends déjà. » En effet, chaque fois, on entendait des pas pesants retentir sur les marches ; ce devait être l'Homme au Sable. Une fois entre autres, ce bruit me causa plus d'effroi que d'ordinaire, je dis à ma mère qui nous emmenait : Ah ! maman, qui donc est ce méchant Homme au Sable qui nous chasse toujours ? — Comment est-il ? — Il n'y a point d'Homme au Sable, me répondit ma mère. Quand je dis : l'Homme au Sable vient ; cela signifie seulement que vous avez

(1) Dans *Les Brigands*, de Schiller.

besoin de dormir, et que vos paupières se ferment involontairement, comme si l'on vous avait jeté du sable dans les yeux.

La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et, dans mon imagination enfantine, je devinai que ma mère ne me niait l'existence de l'Homme au Sable que pour ne pas nous effrayer. Mais je l'entendais toujours monter les marches. Plein de curiosité, impatient de m'assurer de l'existence de cet homme, je demandai enfin à la vieille servante qui avait soin de ma plus jeune sœur, quel était ce personnage. — Eh ! mon petit Nathanaël, me répondit-elle, ne sais-tu pas cela ? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfants lorsqu'ils ne veulent pas aller au lit, et qui leur jette une poignée de sable dans les yeux, à leur faire pleurer du sang. Ensuite, il les plonge dans un sac et les porte dans la pleine lune pour amuser ses petits enfants qui ont des becs tordus comme les chauves-souris, et qui leur piquent les yeux à les faire mourir. Dès lors, l'image de l'Homme au Sable se grava dans mon esprit d'une façon horrible ; et le soir, dès que les marches retentissaient du bruit de ses pas, je tremblais d'anxiété et d'effroi ; ma mère ne pouvait alors m'arracher que ces paroles étouffées par mes larmes : l'Homme au Sable ! l'Homme au Sable ! Je me sauvais aussitôt dans une chambre, et cette terrible apparition me tourmentait durant toute la nuit. — J'étais déjà assez avancé en âge pour savoir que l'anecdote de la vieille servante n'était pas fort exacte, cependant l'Homme au Sable restait pour moi un spectre menaçant. J'étais à peine maître de moi, lorsque je l'entendais monter pour se rendre dans le cabinet de mon père. Quelquefois son absence durait longtemps ; puis ses visites devenaient plus fréquentes, cela dura deux années. Je ne pouvais m'habituer à cette apparition étrange, et la sombre figure de cet homme inconnu ne pâlissait pas dans ma pensée. Ses rapports avec mon père occupaient de plus en plus mon esprit, et l'envie de le voir augmentait en moi avec les ans. L'Homme au Sable m'avait introduit dans le champ du merveilleux où l'esprit des enfants se glisse si facilement. Rien ne me plaisait plus que les histoires épouvantables des génies, des démons et des sorcières ; mais pour moi,

dans toutes ces aventures, au milieu des apparitions les plus effrayantes et les plus bizarres, dominait toujours l'image de l'Homme au Sable que je dessinais à l'aide de la craie et du charbon, sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout enfin, et toujours sous les formes les plus repoussantes. Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère m'assigna une petite chambre pour moi seul. Elle était peu éloignée de la chambre de mon père. Chaque fois, qu'au moment de neuf heures, l'inconnu se faisait entendre, il fallait encore nous retirer. De ma chambrette, je l'entendais dans le cabinet de mon père, et bientôt après, il me semblait qu'une vapeur odorante et singulière se répandît dans la maison. La curiosité m'excitait de plus en plus à connaître cet Homme au Sable. J'ouvris ma porte, je me glissai de ma chambre dans les corridors; mais je ne pouvais rien entendre; car l'étranger avait déjà refermé la porte. Enfin, poussé par un désir irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père pour attendre l'Homme au Sable.

A la taciturnité de mon père, à la tristesse de ma mère, je reconnus un soir que l'Homme au Sable devait venir. Je prétextai une fatigue extrême, et, quittant la chambre avant neuf heures, j'allai me cacher dans une petite niche pratiquée derrière la porte. La porte craqua sur ses gonds, et des pas lents, tardifs et menaçants retentirent depuis le vestibule jusqu'aux marches. Ma mère et tous les enfants se levèrent et passèrent devant moi. J'ouvris doucement, bien doucement, la porte de la chambre de mon père. Il était assis comme d'ordinaire, en silence et le dos tourné vers l'entrée. Il ne m'aperçut pas, je me glissai légèrement derrière lui, et j'allai me cacher sous le rideau qui voilait une armoire où se trouvaient appendus ses habits. Les pas approchaient de plus en plus, l'Homme toussait, soufflait et murmurait singulièrement. Le cœur me battait d'attente et d'effroi. — Tout près de la porte, un pas sonore, un coup violent sur le bouton, les gonds tournent avec bruit. — J'avance malgré moi la tête avec précaution, l'Homme au Sable est au milieu de la chambre, devant mon père; la lueur des flambeaux éclaire son visage ! — L'Homme au Sable, le terrible Homme au Sable, est le vieil avocat Cop-

pelius qui vient quelquefois prendre place à notre table ! Mais la plus horrible figure ne m'eût pas causé plus d'épouvante que celle de ce Coppelius. Représente-toi un homme aux larges épaules, surmontées d'une grosse tête informe, un visage terne, des sourcis gris et touffus sous lesquels étincellent deux yeux verts arrondis comme ceux des chats, et un nez gigantesque qui s'abaisse brusquement sur ses lèvres épaisses. Sa bouche contournée se contourne encore davantage pour former un sourire ; deux taches livides s'étendent sur ses joues, et des accents à la fois sourds et siffleurs s'échappent d'entre ses dents irrégulières. Coppelius se montrait toujours avec un habit couleur de cendre, coupé à la vieille mode, une veste et des culottes semblables, des bas noirs et des souliers à boucles de strass, complétaient cet ajustement. Sa petite perruque qui couvrait à peine son cou, se terminait en deux boucles à boudin que supportaient ses grandes oreilles d'un rouge vif, et allait se perdre dans une large bourse noire qui, s'agitant çà et là sur son dos, laissait apercevoir la boucle d'argent qui retenait sa cravate. Toute cette figure composait un ensemble affreux et repoussant ; mais ce qui nous choquait tout particulièrement en lui, nous autres enfants, c'étaient ses grosses mains velues et osseuses ; et dès qu'il les portait sur quelque objet, nous avions garde d'y toucher. Il avait remarqué ce dégoût, et il se faisait un plaisir de toucher les gâteaux ou les fruits que notre bonne mère plaçait sur nos assiettes.

Il jouissait alors singulièrement en voyant nos yeux se remplir de larmes, et il se délectait de la privation que nous imposait notre dégoût pour sa personne. Il en agissait ainsi aux jours de fêtes, lorsque notre père nous versait un verre de bon vin. Il étendait la main, saisissait le verre qu'il portait à ses lèvres livides, et riait aux éclats de notre désespoir et de nos injures. Il avait coutume de nous nommer les petits animaux ; en sa présence il ne nous était pas permis de prononcer une parole, et nous maudissions de toute notre âme ce personnage hideux et ennemi, qui empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. Ma mère semblait haïr aussi cordialement que nous le repoussant Coppelius : car dès qu'il paraissait, sa douce gaîté et ses

manières pleines d'abandon, s'effaçaient pour faire place à une sombre gravité. Notre père se comportait envers lui comme si Coppelius eût été un être d'un ordre supérieur, dont on doit souffrir les écarts, et qu'il faut se garder d'irriter : on ne manquait jamais de lui offrir ses mets favoris, et de déboucher en son honneur quelques flacons de réserve.

En voyant ce Coppelius, il se révéla à moi que nul autre que lui ne pouvait être l'Homme au Sable ; mais l'Homme au Sable n'était plus à ma pensée cet ogre du conte de la nourrice, qui enlève les enfants pour les porter dans la lune à sa progéniture à bec de hibou. Non !

Mon père reçut solennellement Coppelius. — Allons à l'ouvrage ! s'écria celui-ci d'une voix sourde, en se débarrassant de son habit. Mon père, d'un air sombre, quitta sa robe de chambre, et ils se vêtirent tous deux de longues robes noires. Je n'avais pas remarqué le lieu d'où ils les avaient tirées. Mon père ouvrit la porte d'une armoire, et je vis qu'elle cachait une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppelius s'approcha, et du foyer s'éleva une flamme bleue. Une foule d'ustensiles bizarres apparut à cette clarté. Mais mon Dieu ! quelle étrange métamorphose s'était opérée dans les traits de mon vieux père ! — Une douleur violente et mal contenue semblait avoir changé l'expression honnête et loyale de sa physionomie qui avait pris une contraction satanique. Il ressemblait à Coppelius ! Celui-ci brandissait des pinces incandescentes, et attisait les charbons ardents du foyer. Je croyais apercevoir tout autour de lui des figures humaines, mais sans yeux. Des cavités noires, profondes et souillées en tenaient la place. — Des yeux ! des yeux ! s'écriait Coppelius, d'une voix sourde et menaçante.

Je tressaillis, et je tombai sur le parquet, violemment terrassé par une horreur puissante. Coppelius me saisit alors. — Un petit animal ! un petit animal ! dit-il en grinçant affreusement les dents. A ces mots, il me jeta sur le fourneau dont la flamme brûlait déjà mes cheveux. — Maintenant, s'écria-t-il, nous avons des yeux, — des yeux, — une belle paire d'yeux d'enfant ! Et il prit de ses mains dans le foyer une poignée de charbons en feu qu'il se dis-

posait à me jeter au visage, lorsque mon père lui cria, les mains jointes : — Maître ! maître ! laisse les yeux à mon Nathanaël.

Coppelius se mit à rire d'une façon bruyante. — Que l'enfant garde donc ses yeux, et qu'il fasse son pensum dans le monde ; mais, puisque le voilà, il faut que nous observions bien attentivement le mécanisme des pieds et des mains.

Ses doigts s'appesantirent alors si lourdement sur moi, que toutes les jointures de mes membres en craquèrent, et il me fit tourner les mains, puis les pieds, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. — Cela ne joue pas bien partout ! cela était bien comme cela était ! Le vieux de là-haut a parfaitement compris cela !

Ainsi murmurait Coppelius en me retournant ; mais bientôt tout devint sombre et confus autour de moi ; une douleur nerveuse agita tout mon être ; je ne sentis plus rien. Une vapeur douce et chaude se répandit sur mon visage ; je me réveillai comme du sommeil de la mort ; ma mère était penchée sur moi. — L'Homme au Sable est-il encore là ? demandai-je en balbutiant. — Non, mon cher enfant, il est bien loin ; il est parti depuis longtemps, il ne te fera pas de mal !

Ainsi parla ma mère, et elle me baisa, et elle serra contre son cœur l'enfant chéri qui lui était rendu.

Pourquoi te fatiguerais-je plus longtemps de ces récits, mon cher Lothaire ? Je fus découvert et cruellement maltraité par ce Coppelius. L'anxiété et l'effroi m'avaient causé une fièvre ardente dont je fus malade durant quelques semaines. « L'Homme au Sable est encore là. » Ce fut la première parole de ma délivrance, et le signe de mon salut. Il me reste à te raconter le plus horrible instant de mon enfance ; puis tu seras convaincu qu'il n'en faut pas accuser mes yeux si tout me semble décoloré dans la vie ; car un nuage sombre s'est étendu au-devant de moi sur tous les objets, et ma mort seule peut-être pourra le dissiper.

Coppelius ne se montra plus, le bruit courut qu'il avait quitté la ville. Un an s'était écoulé, et selon la vieille et invariable coutume, nous étions assis un soir à la table

ronde. Notre père était fort gai, et nous racontait une foule d'histoires divertissantes, qui lui étaient arrivées dans les voyages qu'il avait faits pendant sa jeunesse. A l'instant où l'horloge sonna neuf heures, nous entendîmes retentir les gonds de la porte de la maison, et des pas d'une lourdeur extrême, résonner depuis le vestibule jusqu'aux marches. — C'est Coppelius ! dit ma mère en pâlissant. — Oui ! c'est Coppelius, répéta mon père d'une voix entrecoupée.

Les larmes s'échappèrent des yeux de ma mère. — Mon ami, mon ami ! s'écria-t-elle, faut-il que cela soit ? — Pour la dernière fois, répondit celui-ci. Il vient pour la dernière fois ; je te le jure. Va, va-t-en avec les enfants ! bonne nuit !

J'étais comme pétrifié, la respiration me manquait. Me voyant immobile, ma mère me prit par le bras. — Viens, Nathanaël ! me dit-elle. Je me laissai entraîner dans ma chambre. — Sois bien calme et dors. Dors ! me dit ma mère en me quittant. Mais, agité par une terreur invincible, je ne pus fermer les paupières. L'horrible, l'odieux Coppelius était devant moi, les yeux étincelants ; il me souriait d'un air hypocrite, et je cherchais vainement à éloigner son image. Il était à peu près minuit lorsqu'un coup violent se fit entendre. C'était comme la détonation d'une arme à feu. Toute la maison fut ébranlée, et la porte se referma avec fracas. — C'est Coppelius ! m'écriai-je hors de moi, et je m'élançai de mon lit. Des gémissements vinrent à mon oreille ; je courus à la chambre de mon père. La porte était ouverte, une vapeur étouffante se faisait sentir, et une servante s'écriait : — Ah ! mon maître, mon maître !

Devant le fourneau allumé, sur le parquet, était étendu mon père, mort, le visage déchiré. Mes sœurs, agenouillées autour de lui, poussaient d'affreuses clameurs. Ma mère était tombée sans mouvement auprès de son mari ! — Coppelius, monstre infâme ! tu as assassiné mon père ! m'écriai-je, et je perdis l'usage de mes sens. Deux jours après, lorsqu'on plaça le corps de mon père dans un cercueil, ses traits étaient redevenus calmes et sereins, comme ils l'étaient durant sa vie. Cette vue adoucit ma douleur, je

pensai que son alliance avec l'infernal Coppelius ne l'avait pas conduit à la damnation éternelle. L'explosion avait réveillé les voisins. Cet événement fit sensation, et l'autorité qui en eut connaissance somma Coppelius de paraître devant elle. Mais il avait disparu de la ville, sans laisser de traces.

Quand je te dirai, mon digne ami, que ce marchand de baromètres n'était autre que ce misérable Coppelius, tu comprendras l'excès d'horreur que me fit éprouver cette apparition ennemie. Il portait un autre costume; mais les traits de Coppelius sont trop profondément empreints dans mon âme pour que je puisse les méconnaître. D'ailleurs Coppelius n'a pas même changé de nom. Il se donne ici pour un mécanicien piémontais, et se fait nommer Giuseppe Coppola.

Je suis résolu à venger la mort de mon père, quoi qu'il en arrive. Ne parle point à ma mère de cette cruelle rencontre. — Salue la charmante Clara; je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus tranquille.

Je suis très fâché que Clara, par une erreur que ma négligence avait causée, il est vrai, ait brisé le cachet de la lettre que j'écrivais. Elle m'a adressé une épître remplie d'une philosophie profonde, par laquelle elle me démontre explicitement que Coppelius et Coppola n'existent que dans mon cerveau, et qu'ils sont des fantômes de mon *moi* qui s'évanouiront en poudre dès que je les reconnaîtrai pour tels. On ne se douterait jamais que l'esprit qui scintille de ses yeux clairs et touchants, comme une aimable émanation du printemps, soit aussi intelligent et qu'il puisse raisonner d'une façon aussi méthodique ! Elle s'appuie de ton autorité. Vous avez parlé de moi ensemble ! on lui fait sans doute un cours de logique pour qu'elle voie sainement les choses et qu'elle fasse des distinctions subtiles. — Renonce à cela ! je t'en prie. Au reste, il est certain que le mécanicien Giuseppe Coppola n'est pas l'avocat Coppelius. J'assiste à un cours chez un professeur de physique nouvellement arrivé dans cette ville, qui est d'origine italienne et qui porte le nom du célèbre naturaliste Spallanzani. Il connaît Coppola depuis de longues années, et

d'ailleurs, il est facile de reconnaître à l'accent du mécanicien qu'il est véritablement Piémontais. Coppelius était un Allemand, bien qu'il n'en eût pas le caractère. Cependant, je ne suis pas entièrement tranquillisé. Tenez-moi toujours, vous deux, pour un sombre rêveur, mais je ne puis me débarrasser de l'impression que Coppola et son affreux visage ont produit sur moi. Je suis heureux qu'il ait quitté la ville, comme l'a dit Spallanzani. Ce professeur est un singulier personnage, un homme rond, aux pommettes saillantes, le nez pointu et les yeux perçants. Mais tu le connaîtras mieux que je ne pourrais te le peindre, en regardant le portrait de Cagliostro, gravé par Chodowiecki; tel est Spallanzani. Dernièrement, en montant à son appartement, je m'aperçus qu'un rideau, qui est ordinairement tiré sur une porte de verre, était un peu écarté. J'ignore moi-même comme je vins à regarder à travers la glace. Une femme de la plus riche taille, magnifiquement vêtue, était assise dans la chambre, devant une petite table sur laquelle ses deux mains jointes étaient appuyées. Elle était vis-à-vis de la porte, et je pouvais contempler ainsi sa figure ravissante. Elle sembla ne pas m'apercevoir, et en général ses yeux paraissaient fixes, je dirai même qu'ils manquaient des rayons visuels; c'était comme si elle eût dormi les yeux ouverts. Je me trouvai mal à l'aise, et je me hâtai de me glisser dans l'amphithéâtre qui est voisin de là. Plus tard j'appris que la personne que j'avais vue, était la fille de Spallanzani, nommée Olimpia, qu'il renfermait avec tant de rigueur que personne ne pouvait approcher d'elle. — Cette mesure cache quelque mystère, et Olimpia a sans doute une imperfection grave. Mais, pourquoi t'écrire ces choses? j'aurais pu te les raconter de vive voix. Sache que, dans quinze jours, je serai près de vous autres. Il faut que je revoie mon ange, ma Clara; alors s'effacera l'impression qui s'est emparée de moi (je l'avoue) depuis sa triste lettre si raisonnable. C'est pourquoi je ne lui écris pas aujourd'hui. Adieu.

Quel fut l'étonnement de Nathanaël, lorsque voulant entrer dans sa demeure, il vit que la maison tout entière avait brûlé, et qu'il n'en restait qu'un monceau de décom-

bres, autour desquels s'élevaient les quatre murailles nues et noircies. Bien que le feu eût éclaté dans le laboratoire du chimiste, situé au plus bas étage, les amis de Nathanaël étaient parvenus à pénétrer courageusement dans sa chambre, et à sauver ses livres, ses manuscrits et ses instruments. Le tout avait été transporté dans une autre maison, où ils avaient loué une chambre dans laquelle Nathanaël s'installa. Il ne remarqua pas d'abord qu'il demeurait vis-à-vis du professeur Spallanzani, et il ne s'attacha pas beaucoup à contempler Olimpia, dont il pouvait distinctement apercevoir la figure, bien que ses traits restassent couverts d'un nuage causé par l'éloignement. Mais enfin il fut frappé de voir Olimpia rester durant des heures entières dans la même position, telle qu'il l'avait entrevue un jour à travers la porte de glace; inoccupée, les mains posées sur une petite table et les yeux invariablement dirigés vers lui. Nathanaël s'avouait qu'il n'avait jamais vu une si belle taille; mais l'image de Clara était dans son cœur, et il resta indifférent à la vue d'Olimpia; seulement, de temps en temps, il jeta un regard furtif, par-dessus son compendium, vers la belle statue. C'était là tout. Un jour, il était occupé à écrire à Clara, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. A son invitation, on l'ouvrit, et la figure repoussante de Coppola se montra dans la chambre. Nathanaël se sentit remué jusqu'au fond de l'âme; mais songeant à ce que Spallanzani lui avait dit au sujet de son compatriote Coppola, et à ce qu'il avait promis à sa bien-aimée touchant l'Homme au Sable Coppelius, il eut honte de sa faiblesse enfantine, et il fit un effort sur lui-même pour parler avec douceur à cet étranger. Je n'achète point de baromètres, mon cher ami, lui dit-il. Allez, et laissez-moi seul.

Mais Coppola s'avança jusqu'au milieu de la chambre et lui dit d'une voix rauque en contractant sa vaste bouche pour lui faire former un horrible sourire : — Vous ne voulez point de baromètres? mais z'ai aussi à vendre des youx, des zolis youx! — Des yeux, dis-tu? s écria Nathanaël hors de lui, comment peux-tu avoir des yeux?

Mais en un instant, Coppola se fut débarrassé de ses tubes, et fouillant dans une poche immense, il en tira

des lunettes qu'il déposa sur la table. — Ce sont des lunettes pour mettre sur le nez ! Des youx ! des bons youx, signor ! En parlant ainsi, il ne cessait de retirer des lunettes de sa poche, en si grand nombre, que la table où elles se trouvaient, frappée par un rayon du soleil, étincela tout à coup d'une mer de feux prismatiques. Des milliers d'yeux semblaient darder des regards flamboyants sur Nathanaël ; mais il ne pouvait détourner les siens de la table ; Coppola ne cessait d'y amonceler des lunettes, et ces regards devenant de plus en plus innombrables, étincelaient toujours davantage et formaient comme un faisceau de rayons sanglants qui venaient se perdre sur la poitrine de Nathanaël. Frappé d'un effroi sans nom, il s'élança sur Coppola, et arrêta son bras au moment où il plongeait encore une fois sa main dans sa poche pour en tirer de nouvelles lunettes, bien que toute la table en fût encombrée. — Arrête, arrête, homme terrible ! lui cria-t-il.

Coppola se débarrassa doucement de lui, en ricanant et en disant : — Allons, allons, ce n'est pas pour vous, signor ! Mais voici les lorgnettes, des zolies lorgnettes ! Et en un clin d'œil, il eut fait disparaître toutes les lunettes, et tiré d'une autre poche une multitude de lorgnettes de toutes les dimensions. Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanaël redevint calme, et songeant à Clara, il se persuada que toutes ces apparitions naissaient de son cerveau. Coppola ne fut plus à ses yeux un magicien et un spectre effrayant, mais un honnête opticien dont les instruments n'offraient rien de surnaturel ; et pour tout réparer, il résolut de lui acheter quelque chose. Il prit donc une jolie lorgnette de poche, artistement travaillée, et pour en faire l'essai, il s'approcha de la fenêtre. Jamais il n'avait trouvé un instrument dont les verres fussent aussi exacts et aussi bien combinés pour rapprocher les objets sans nuire à la perspective, et pour les reproduire dans toute leur exactitude. Il tourna involontairement la lorgnette vers l'appartement de Spallanzini. Olimpia était assise comme de coutume, devant la petite table, les mains jointes. Nathanaël s'aperçut alors pour la première fois de la beauté des traits d'Olimpia. Les yeux seuls lui semblaient singulièrement fixes et comme morts : mais plus il regardait à travers la

lunette, plus il semblait que les yeux d'Olimpia s'animassent de rayons humides. C'était comme si le point visuel se fût allumé subitement, et ses regards devenaient à chaque instant plus vivaces et plus brillants. Nathanaël, perdu dans la contemplation de la céleste Olimpia, était enchaîné près de la fenêtre, comme par un charme. Le bruit qui se fit entendre près de lui, le réveilla de son rêve. C'était Coppola qui le tirait par l'habit. — *Tre Zecchini*, trois ducats, disait-il.

Nathanaël avait complètement oublié l'opticien; il lui paya promptement le prix qu'il lui demandait. — N'est-ce pas, une belle lorgnette, une belle lorgnette? dit Coppola en laissant échapper un gros rire. — Oui, oui! répondit Nathanaël avec humeur. Adieu, mon cher ami. Allez, allez.

Et Coppola quitta la chambre, non sans lancer un singulier regard à Nathanaël, qui l'entendit rire aux éclats, en descendant. — Sans doute, il se moque de moi, parce que j'ai payé trop cher cette lorgnette! se dit-il.

En ce moment, un soupir plaintif se fit entendre derrière lui. Nathanaël put à peine respirer, tant fut grand son effroi. Il écouta quelques instants. — Clara a bien raison de me traiter de visionnaire, dit-il enfin. Mais n'est-il pas singulier que l'idée d'avoir payé trop cher cette lorgnette à Coppola m'ait causé un sentiment d'épouvante! Il se remit alors à sa table pour terminer sa lettre à Clara, mais un regard jeté vers la fenêtre, lui apprit qu'Olimpia était encore là; et au même instant, poussé par une force irrésistible, il saisit la lorgnette de Coppola et ne se détacha des regards séducteurs de sa belle voisine qu'au moment où son camarade Sigismond vint l'appeler pour se rendre au cours du professeur Spallanzani. Le rideau de la porte de glace était soigneusement abaissé, il ne put voir Olimpia. Les deux jours suivants, elle se déroba également à ses regards, bien qu'il ne quittât pas un instant la fenêtre, la paupière collée contre le verre de sa lorgnette. Le troisième jour même, les rideaux des croisées s'abaissèrent. Plein de désespoir, brûlant d'ardeur et de désir, il courut hors de la ville. Partout l'image d'Olimpia flottait devant lui dans les airs; elle s'élevait au-dessus de chaque touffe d'arbre, de chaque buisson, et elle le regardait avec des yeux étin-

celants, du fond des ondes claires de chaque ruisseau. Celle de Clara était entièrement effacée de son âme; il ne songeait à rien qu'à Olimpia, et il s'écriait en gémissant : Astre brillant de mon amour, ne t'es-tu donc levé que pour disparaître aussitôt, et me laisser dans une nuit profonde!

En rentrant dans sa demeure, Nathanaël s'aperçut qu'un grand mouvement avait lieu dans la maison du professeur. Les portes étaient ouvertes, on apportait une grande quantité de meubles; les fenêtres des premiers étages étaient levées, des servantes affairées, allaient et venaient, armées de longs balais; et des menuisiers, des tapissiers, faisaient retentir la maison de coups de marteau. Nathanaël s'arrêta dans la rue, frappé de surprise. Sigismond s'approcha de lui, et lui dit en riant : — Hé bien, que dis-tu de notre vieux Spallanzani? Nathanaël lui répondit qu'il ne pouvait savait rien sur lui, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner du bruit et du tumulte qui régnaient dans cette maison toujours si monotone et si tranquille. Sigismond lui apprit alors que Spallanzani devait donner le lendemain une grande fête, concert et bal, et que la moitié de l'université avait été invitée. On répandait le bruit que Spallanzani laisserait paraître, pour la première fois, sa fille Olimpia qu'il avait cachée jusqu'alors, avec une sollicitude extrême à tous les yeux. Nathanaël trouva chez lui une lettre d'invitation, et se rendit, le cœur agité, chez le professeur, à l'heure fixée, lorsque les voitures commençaient à affluer, et que les salons resplendissaient déjà de lumière. La réunion était nombreuse et brillante. Olimpia parut dans un costume d'une richesse extrême et d'un goût parfait. On ne pouvait se défendre d'admirer ses formes et ses traits. Ses épaules, légèrement arrondies, la finesse de sa taille qui ressemblait au corsage d'une guêpe, avaient une grâce extrême, mais on remarquait quelque chose de mesuré et de raide dans sa démarche qui excita quelques critiques. On attribua cette gêne à l'embarras que lui causait le monde si nouveau pour elle. Le concert commença. Olimpia joua du piano avec une habileté sans égale, et elle dit un air de bravoure, d'une voix si claire et si argentine, qu'elle ressemblait au son

d'une cloche de cristal. Nathanaël était plongé dans un ravissement profond ; il se trouvait placé aux derniers rangs des auditeurs ; et l'éclat des bougies l'empêchait de bien reconnaître les traits d'Olimpia. Sans être vu, il tira la lorgnette de Coppola, et se mit à contempler la belle cantatrice. Dieu ! quel fut son délire ! il vit alors que les regards pleins de désirs de la charmante Olimpia cherchaient les siens, et que les expressions d'amour de son chant, semblaient s'adresser à lui. Les roulades brillantes retentissaient aux oreilles de Nathanaël comme le frémissement céleste de l'amour heureux, et lorsqu'enfin le morceau se termina par un long trille qui retentit dans la salle en éclats harmonieux, il ne put s'empêcher de s'écrier dans son extase : Olimpia ! Olimpia ! Tous les yeux se tournèrent vers Nathanaël ; les étudiants, qui se trouvèrent près de lui, se mirent à rire. L'organiste de la cathédrale, prit un air sombre et lui fit signe de se contenir. Le concert était terminé, le bal commença. — Danser avec elle ! Avec elle ! — Ce fut là le but de tous les désirs de Nathanaël, de tous ses efforts ; mais comment s'élever à ce degré de courage : l'inviter, elle, la reine de la fête ? Cependant, il ne sut lui-même comment la chose s'était faite ; mais la danse avait déjà commencé lorsqu'il se trouva tout près d'Olimpia, qui n'avait pas encore été invitée, et après avoir balbutié quelques mots, sa main se plaça dans la sienne. La main d'Olimpia était glacée, et dès cet attouchement, il se sentit lui-même pénétré d'un froid mortel. Il regarda Olimpia ; l'amour et le désir parlaient dans ses yeux, et alors il sentit aussitôt les artères de cette main froide battre avec violence, et un sang brûlant circuler dans ces veines glaciales. Nathanaël frémit, son cœur se gonfla d'amour ; de son bras, il ceignit la taille de la belle Olimpia et traversa, avec elle, la foule des valseurs. Jusqu'alors il se croyait danseur consommé et fort attentif à l'orchestre ; mais à la régularité toute rythmique avec laquelle dansait Olimpia, et qui le mettait souvent hors de toute mesure, il reconnut bientôt combien son oreille avait jusqu'alors défailli. Toutefois, il ne voulut plus danser avec aucune autre femme, et il eût volontiers égorgé quiconque se fût approché d'Olimpia pour l'inviter. Mais cela n'arriva

que deux fois, et, à la grande surprise de Nathanaël, il put danser avec elle durant toute la fête.

Si Nathanaël eût été en état de voir quelque chose outre Olimpia, il n'eût pas évité des querelles funestes; car des murmures moqueurs, des rires mal étouffés s'échappaient de tous les groupes de jeunes gens dont les regards curieux s'attachaient à la belle Olimpia, sans qu'on pût en connaître le motif. Echauffé par la danse, par le punch, Nathanaël avait déposé sa timidité naturelle; il avait pris place auprès d'Olimpia, et, sa main dans la sienne, il lui parlait de son amour en termes exaltés que personne ne pouvait comprendre, ni Olimpia, ni lui-même. Cependant elle le regardait invariablement dans les yeux, et soupirant avec ardeur, elle faisait sans cesse entendre ces exclamations: Ah! ah! ah! — O femme céleste, créature divine, disait Nathanaël, rayon de l'amour qu'on nous promet dans l'autre vie! Ame claire et profonde dans laquelle se mire tout mon être! Mais Olimpia se bornait à soupirer de nouveau et à répondre : Ah! ah!

Le professeur Spallanzani passa plusieurs fois devant les deux amants et se mit à sourire avec satisfaction, mais d'une façon singulière, en les voyant ensemble. Cependant du milieu d'un autre hémisphère où l'amour l'avait transporté, il sembla bientôt à Nathanaël que les appartements du professeur devenaient moins brillants; il regarda autour de lui, et ne fut pas peu effrayé, en voyant que les deux dernières bougies qui étaient restées allumées, menaçaient de s'éteindre. Depuis longtemps la musique et la danse avaient cessé. — Se séparer, se séparer! s'écria-t-il avec douleur et dans un profond désespoir. Il se leva alors pour baiser la main d'Olimpia, mais elle s'inclina vers lui et des lèvres glacées reposèrent sur ses lèvres brûlantes! — La légende de la Morte Fiancée lui vint subitement à l'esprit, il se sentit saisi d'effroi, comme lorsqu'il avait touché la froide main d'Olimpia; mais celle-ci le retenait pressé contre son cœur, et dans leurs baisers, ses lèvres semblaient s'échauffer du feu de la vie. Le professeur Spallanzani traversa lentement la salle déserte; ses pas retentissaient sur le parquet, et sa figure, entourée d'ombres vacillantes, lui donnait l'apparence d'un spectre. —

M'aimes-tu? — M'aimes-tu, Olimpia? — Rien que ce mot! — M'aimes-tu? Ainsi murmurait Nathanaël. Mais Olimpia soupira seulement, et prononça en se levant : Ah! ah! — Mon ange, dit Nathanaël, ta vue est pour moi un phare qui éclaire mon âme pour toujours! — Ah! ah! répliqua Olimpia en s'éloignant. Nathanaël la suivit; ils se trouvèrent devant le professeur. — Vous vous êtes entretenu bien vivement avec ma fille, dit le professeur en souriant. Allons, allons, mon cher monsieur Nathanaël, si vous trouvez du goût à converser avec cette jeune fille timide, vos visites me seront fort agréables.

Nathanaël prit congé, et s'éloigna emportant le ciel dans son cœur.

Le lendemain, la fête de Spallanzani fut l'objet de toutes les conversations. Bien que le professeur eût fait tous ses efforts pour se montrer d'une façon splendide, on trouva toutefois mille choses à critiquer, et l'on s'attacha surtout à déprécier la raide et muette Olimpia, que l'on accusa de stupidité complète; on s'expliqua par ce défaut le motif qui avait porté Spallanzani à la tenir cachée jusqu'alors. Nathanaël n'entendit pas ces propos sans colère; mais il garda le silence, car il pensait que ces misérables ne méritaient pas qu'on leur démontrât que leur propre stupidité les empêchait de connaître la beauté de l'âme d'Olimpia. — Fais-moi un plaisir, frère, lui dit un jour Sigismond, dis-moi comment il se fait qu'un homme sensé comme toi, se soit épris de cette automate, de cette figure de cire?

Nathanaël allait éclater, mais il se remit promptement, et il répondit : — Dis-moi, Sigismond, comment il se fait que les charmes célestes d'Olimpia aient échappé à tes yeux clairvoyants, à ton âme ouverte à toutes les impressions du beau! Mais je rends grâces au sort de ne t'avoir point pour rival, car il faudrait alors que l'un de nous tombât sanglant aux pieds de l'autre!

Sigismond vit bien où en était son ami; il détourna adroitement le propos, et ajouta, après avoir dit qu'en amour on ne pouvait juger d'aucun objet : — Il est cependant singulier qu'un grand nombre de nous aient porté le même jugement sur Olimpia. Elle nous a semblé... — ne te fâche point, frère, — elle nous a semblé à tous sans vie et sans

âme. Sa taille est régulière, ainsi que son visage, il est vrai, et elle pourrait passer pour belle, si ses yeux lui servaient à quelque chose. Sa marche est bizarrement cadencée, et chacun de ses mouvements lui semble imprimé par des rouages qu'on fait successivement agir. Son jeu, son chant, ont cette mesure régulière et désagréable, qui rappelle le jeu de la machine; il en est de même de sa danse. Cette Olimpia est devenue pour nous un objet de répulsion, et nous ne voudrions rien avoir de commun avec elle; car il nous semble qu'elle appartient à un ordre d'êtres inanimés, et qu'elle fait semblant de vivre. Nathanaël ne s'abandonna pas aux sentiments d'amertume que firent naître en lui ces paroles de Sigismond. Il répondit simplement et avec gravité : — Pour vous autres, âmes prosaïques, il se peut qu'Olimpia vous soit un être étrange. Une organisation semblable ne se révèle qu'à l'âme d'un poète! Ce n'est qu'à moi que s'est adressé le feu de son regard d'amour; ce n'est que dans Olimpia que j'ai retrouvé mon être. Elle ne se livre pas, comme les esprits superficiels, à des conversations vulgaires; elle prononce peu de mots, il est vrai; mais ce peu de mots, c'est comme l'hiéroglyphe du monde invisible, monde plein d'amour et de connaissance de la vie intellectuelle en contemplation de l'éternité. Tout cela aussi n'a pas de sens pour vous, et ce sont autant de paroles perdues! — Dieu te garde, mon cher camarade! dit Sigismond avec douceur et d'un ton presque douloureux; mais il me semble que tu es en mauvais chemin. Compte sur moi, si tout... non, je ne veux pas t'en dire davantage.

Nathanaël crut voir tout à coup que le froid et prosaïque Sigismond lui avait voué une amitié loyale, et il lui serra cordialement la main. Nathanaël avait complètement oublié qu'il y avait dans le monde une Clara qu'il avait aimée autrefois. Sa mère, Lothaire, tous ces êtres étaient sortis de sa mémoire; il ne vivait plus que pour Olimpia, auprès de laquelle il se rendait sans cesse pour lui parler de son amour, de la sympathie des âmes, des affinités psychiques, toutes choses qu'Olimpia écoutait d'un air fort édifié. Nathanaël tira des profondeurs de son pupitre tout ce qu'il avait écrit autrefois, poésies, fantaisies, visions, romans, nouvelles; ces élucubrations s'augmentaient

chaque jour de sonnets et de stances recueillis dans l'air bleu ou au clair de la lune, et il lisait toutes ces choses à Olimpia, sans se fatiguer. Mais aussi il n'avait jamais trouvé un auditeur aussi admirable. Elle brodait et ne tricotait pas, elle ne regardait pas la fenêtre, elle ne nourrissait pas d'oiseau, elle ne jouait pas avec un petit chien, avec un chat favori, elle ne contournait pas un morceau de papier dans ses doigts, elle n'essayait pas de calmer un bâillement par une petite toux forcée ; bref, elle le regardait durant des heures entières, sans se reculer et sans se remuer, et son regard devenait de plus en plus brillant et animé ; seulement, lorsque Nathanaël se levait enfin, et prenait sa main pour la porter à ses lèvres, elle disait : Ah ! ah ! puis : Bonne nuit, mon ami. — Ame sensible et profonde ! s'écriait Nathanaël en rentrant dans sa chambre, toi seule, toi seule au monde tu sais me comprendre ! — Il frémissait de bonheur, en songeant aux rapports intellectuels qui existaient entre lui et Olimpia, et qui s'augmentaient chaque jour, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui eût exprimé les sentiments de la charmante fille du professeur. Il fallait bien qu'il en eût été ainsi ; car Olimpia ne prononçait jamais d'autres mots que ceux que j'ai cités. Mais lorsque Nathanaël se souvenait dans ses moments lucides (comme le matin en se réveillant, lorsque l'âme est à *jeun* d'impressions), du mutisme et de l'inertie d'Olimpia, il se consolait en disant : Que sont les mots ? — Rien que des mots ! Son regard céleste en dit plus que tous les langages. Son cœur est-il donc forcé de se resserrer dans le cercle étroit de nos besoins, et d'imiter nos cris plaintifs et misérables, pour exprimer sa pensée ? Le professeur Spallanzani parut enchanté des liaisons de sa fille avec Nathanaël, et il en témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque, en disant qu'il laisserait sa fille choisir librement son époux. — Encouragé par ces paroles, le cœur brûlant de désirs, Nathanaël résolut de supplier, le lendemain, Olimpia de lui dire en paroles expresses ce que ses regards lui donnaient à entendre depuis si longtemps. Il chercha l'anneau que sa mère lui avait donné en le quittant, car il voulait le mettre au doigt d'Olimpia, en signe d'union éternelle. Tandis qu'il se livrait à cette recherche, les lettres

de Lothaire et de Clara tombèrent sous ses mains; il les rejeta avec indifférence, trouva l'anneau, le passa à son doigt, et courut auprès d'Olimpia. Il montait déjà les degrés, et il se trouvait sous le vestibule, lorsqu'il entendit un singulier fracas. Le bruit semblait venir de la chambre d'étude de Spallanzani : un trépignement, des craquements, des coups sourds, frappés contre une porte, et entremêlés de malédictions et de jurements. — Lâcheras-tu ! lâcheras-tu ! infâme ! misérable ! Après y avoir sacrifié mon corps et ma vie. — Ah ! ah ! ah ! ah ! Ce n'était pas là notre marché. Moi, j'ai fait les yeux !

— Moi, les rouages !

— Imbécile, avec tes rouages !

— Maudit chien !

— Misérable horloger !

— Eloigne-toi, satan !

— Arrête, vil manœuvre !

— Bête infernale ! t'en iras-tu ?

— Lâcheras-tu ?

C'était la voix de Spallanzani et celle de l'horrible Coppelius, qui se mêlaient et tonnaient ensemble. Nathanaël, saisi d'effroi, se précipita dans le cabinet. Le professeur avait pris un corps de femme par les épaules, l'Italien Coppola le tenait par les pieds, et ils se l'arrachaient, et ils le tiraient d'un côté et de l'autre, luttant avec fureur pour le posséder. Nathanaël recula tremblant d'horreur, en reconnaissant cette figure pour celle d'Olimpia; enflammé de colère, il s'élança sur ces deux furieux, pour leur enlever sa bien-aimée; mais, au même instant, Coppola arracha avec vigueur le corps d'Olimpia des mains du professeur, et le soulevant, il l'en frappa si violemment, qu'il tomba à la renverse par-dessus la table, au milieu des fioles, des cornées et des cylindres qui se brisèrent en mille éclats. On entendait les pieds d'Olimpia qui pendaient sur son dos, frapper les degrés de bois et retentir comme une matière dure. Nathanaël resta immobile. Il n'avait vu que trop distinctement que la figure de cire d'Olimpia n'avait pas d'yeux, et que de noires cavités lui en tenaient lieu. C'était un automate sans vie. Spalanzani se débattait sur

le parquet ; des éclats de verre l'avaient blessé à la tête, à la poitrine et aux bras, et son sang jaillissait avec abondance ; mais il ne tarda pas à recueillir ses forces. — Poursuis-le ! poursuis-le !... que tardes-tu ! Coppelius, le misérable Coppelius m'a ravi mon meilleur automate. J'y ai travaillé vingt ans... J'y ai sacrifié mon corps et ma vie !... les rouages, la parole, tout, tout était de moi. Les yeux... il te les avait volés. Le scélérat !... Cours après lui... rapporte-moi mon Olimpia..., voilà ses yeux...

Nathanaël aperçut alors sur le parquet une paire d'yeux sanglants qui le regardaient fixement. Spalanzani les saisit et les lui lança si vivement qu'ils vinrent frapper sa poitrine. Le délire le saisit alors et confondit toutes ses pensées. — Hui, hui, hui !... s'écria-t-il en pirouettant. Tourne, tourne, cercle de feu !... tourne, belle poupée de bois... allons, valsons gaîment !... gaîment belle poupée !...

A ces mots, il se jeta sur le professeur et lui tordit le col. Il l'eût infailliblement étranglé, si quelques personnes attirées par le bruit, n'étaient accourues et n'avaient délivré des mains du furieux Nathanaël le professeur, dont on pansa aussitôt les blessures. Sigismond eut peine à se rendre maître de son camarade, qui ne cessait de crier d'une voix terrible : « Allons, valsons gaîment ! gaîment belle poupée ! » et qui frappait autour de lui à coups redoublés. Enfin, on parvint à le renverser et à le garrotter. Sa parole s'affaiblit et dégénéra en un rugissement sauvage. Le malheureux Nathanaël resta en proie au plus affreux délire. On le transporta dans l'hospice des fous.

Nathanaël se réveilla un jour comme d'un rêve pénible et profond. Il ouvrit les yeux, et se sentit ranimé par un sentiment de bien-être infini, par une douce et céleste chaleur. Il était couché dans sa chambre, dans la maison de son père ; Clara était penchée sur son lit, auprès duquel se tenaient sa mère et Lothaire. — Enfin, enfin, mon bien-aimé Nathanaël ! — Tu nous es donc rendu !

Ainsi parlait Clara d'une voix attendrie, en serrant dans ses bras son Nathanaël, dont les larmes coulèrent en abondance. — Ma Clara ! ma Clara ! s'écria-t-il, saisi de douceur et de ravissement.

Sigismond, qui avait fidèlement veillé près de son ami, entra dans la chambre. Nathanaël lui tendit la main : — Mon camarade, mon frère, lui dit-il, tu ne m'as donc pas abandonné !

Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait, était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là où ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souvenir, ce qui s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : — Par Dieu, frère ! j'étais en mauvais chemin, mais un ange m'a ramené à temps sur la route du ciel ! cet ange, c'est Clara ! — Sigismond ne lui en laissa pas dire davantage de crainte de le ramener à des idées fâcheuses. Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché. — Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes, dit Clara. Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent; la mère retourna au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta au bas du clocher. Bientôt les deux amants se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géants. — Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous ! dit Clara. Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche; il y trouva la lorgnette de Coppelius. Il la porta à ses yeux et vit l'image d'Olimpia ! Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à rugir comme une bête féroce; puis il fit vingt

bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée ! valse gaîment ! gaîment, belle poupée. — Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie ; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi de Clara ; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement ; la porte du second escalier était fermée. — Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Eperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours... sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. — Elle est morte, — assassinée par ce misérable ! s'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. — Dieu du ciel ! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël ; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empare de sa sœur, l'attire à lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël, au visage, il le force de se dessaisir de sa proie. Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie. — Elle était sauvée. — Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu ! tourne ! — La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppelius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au clocher pour s'emparer de l'insensé ; mais Coppelius dit en riant : Ah ! ah ! attendez un peu, il descendra tout seul ! — Et il se mit à regarder comme les autres. Nathanaël s'arrêta tout à coup immobile. Il se baissa, regarda Coppelius, et s'écria d'une voix perçante : Ah ! des beaux youx ! des jolis youx ! Et il se précipita par-dessus la galerie. Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppelius disparut.

On assure que, quelques années après, on vit Clara dans une contrée éloignée, assise dans une jolie maison de plaisance qu'elle habitait. Près d'elle étaient son heureux mari et trois charmants enfants. Il faudrait en conclure que

Clara trouva enfin le bonheur domestique que lui promettait son âme sereine et paisible, et que n'eût jamais pu lui procurer le fougueux et exalté Nathanaël.

DON JUAN

Don Juan montre une des hallucinations les plus habituelles à Hoffmann : la possibilité de se dédoubler, lui ou les gens qu'il voyait. Pendant qu'il assiste à la représentation du chef-d'œuvre de Mozart, Dona Anna, ou plutôt son double, vient s'entretenir avec lui dans sa loge.

Pour la première fois est émise ici cette idée reprise plus tard par A. de Musset, selon laquelle Mozart, au lieu de s'attendrir sur les victimes de Don Juan, a réservé pour le séducteur toute son admiration.

Déjà depuis longtemps, je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse, et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ; mais, entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. — Non, il n'est pas de parole pour exprimer mon étonnement : Dona Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'âme et d'expression ! Je restai sans voix, la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger, dans lequel je crus voir se réfléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler, et cependant la surprise, je dirai presque l'effroi, appesantissaient ma langue et la rendaient immobile. Enfin, ces mots s'échappèrent involontairement : Comment se fait-il, madame, que je vous voie ici ? — Elle me répondit dans le plus pur toscan, que si je ne comprenais pas l'italien, elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi, car elle n'entendait et ne parlait que cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque

regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. C'était Dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans la salle et sur la scène. Avec quel plaisir je rapporterais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi; mais, en traduisant, chaque mot me semble trop raide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de don Juan et de son rôle, il me semblait que tous les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignorée en son cœur. — Oui, je comprends tout alors, dit-elle, l'œil étincelant et la voix animée; mais tout reste froid et mort autour de moi; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur! — Mais vous, vous me comprenez, car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux, où se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi! — Quoi! femme divine!... tu... vous connaissez?... — Elle sourit et prononça mon nom.

. . . . . .

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. — Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure? Peut-être la reverrai-je encore! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte; il me suit dans ma loge, et me lance une regard équivoque. A un signe que je lui fais, il pose le bol sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture magiquement éclairée par mes deux lumières se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes

entr'ouvertes, agite le rideau. — S'il se levait ! Si dona Anna venait encore m'apparaître ! — Dona Anna ! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instruments de l'orchestre. — Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri. Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. — Le poète seul comprend le poète ; les âmes qui ont reçu la consécration dans le temps deviennent seules ce qui reste ignoré des profanes. — Si l'on considère le poème de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie ? — En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier ; il ne mérite pas qu'une statue prenne une âme et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel ; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. — Tu peux me croire, Théodore : la nature pourvut don Juan, comme le plus cher de ses enfants, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la foule commune condamnée à souffrir et à travailler ; elle lui prodogua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine ; elle le destina à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli ; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes ; il eut une âme profonde, une intelligence vive et rapide. — Mais c'est une suite effroyable de notre origine que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et

du démon, c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. — Les désirs qu'enfantait la puissante organisation de don Juan l'enivrèrent, et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang, et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain. Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois le bonheur et la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein et que là le démon ait tendu son piège? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre âme, désir infini qui nous apparente, dès le premier jour, avec le ciel. Volant sans relâche de beauté en beauté, jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant atteindre l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle; et méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si longtemps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé; la gaîté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, avec les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre. Dona Anna est

placée en opposition à don Juan, par les hautes perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'âme lui a été départie ; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes ; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. Elle n'est pas sauvée : elle succombe ! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son âme, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan, son mariage avec le froid, l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois ; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée : tout lui fait sentir que la perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle ! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance ; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces : *lascia, o caro, un anno encora, allo sfogo del cor mio!* Mais elle ne survivra pas à cette année ! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan ! Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne ! — La scène même de dona Anna dans le second acte : *Crudele*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio, a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son âme ; car que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète :

Forse un giorno il cielo ancora sentira
Pietà di me !

Deux heures sonnent ! — Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine : un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. — Ciel ! Il me semble entendre, comme dans le lointain, porté sur les sons ailés d'un orchestre vaporeux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio!* — Ouvre-toi, royaume éloigné et inconnu, patrie des âmes ! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre ! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions ; puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées !

LE SPECTRE FIANCÉ

Maurice, major dans un régiment et fiancé à Angélique de Grenville, a disparu pendant la campagne de 1814. Par un revirement qui paraît inexplicable, la jeune fille renonce subitement à l'homme qu'elle aimait et se dispose à épouser le comte Aldini qui, à son insu, l'avait hypnotisée.

Toute la maison du colonel était dans l'agitation. On voyait sans cesse monter et descendre des laquais couverts de riches livrées, et la cour était remplie de carrosses qui amenaient les personnes invitées que recevait avec empressement le colonel, la poitrine couverte de décorations acquises dans la dernière campagne. Dans sa chambre solitaire, parée comme une fiancée, était assise Angélique dans l'éclat d'une beauté accomplie, embellie par la fraîcheur de la jeunesse. Sa mère était auprès d'elle. — Ma chère enfant, lui dit-elle, tu as librement fait choix du comte Aldini pour ton mari. Autant ton père insistait autrefois

sur cette union, autant il s'est montré indifférent à ce sujet depuis la mort du malheureux Maurice. Oui, il me semble maintenant qu'il ait lui-même partagé le douloureux sentiment que je ne puis te cacher. Il reste incompréhensible pour moi que tu aies si promptement oublié Maurice. — Le moment décisif approche. — Tu vas donner ta main au comte. — Examine bien ton cœur. — Il est encore temps ! Puisse le souvenir du passé ne jamais obscurcir de son ombre le bonheur de ton union ! — Jamais, s'écria Angélique dont les yeux s'humectèrent de larmes ; jamais je n'oublierai Maurice. Jamais je n'aimerai comme je l'ai aimé ! Le sentiment que je ressens pour le comte est bien différent ! Je ne sais comment il a su gagner mon âme ! Non, je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer comme j'aimais Maurice ; mais j'éprouve comme si je ne pouvais pas vivre sans le comte, comme si je ne pouvais penser, sentir que par lui ! Un esprit invisible me dit sans relâche que je dois devenir sa femme, que sans lui il n'est plus d'existence pour moi. — J'obéis à cette voix qui semble la parole mystérieuse du destin...

La société s'était réunie dans le salon ; l'heure de se rendre à la chapelle, où un prêtre catholique devait unir les époux, venait de sonner. Le colonel conduisait la fiancée, et chacun se récriait sur la beauté ravissante que rehaussait encore la simplicité de sa toilette ; on attendait le comte. Un quart d'heure s'écoula, et il ne parut point. Le colonel alla le chercher dans son appartement. Il y trouva le valet de chambre qui lui dit que son maître s'était complètement habillé, et que, se trouvant subitement indisposé, il était descendu dans le parc pour respirer plus librement. Il avait défendu à ses gens de le suivre. Cette évasion d'Aldini agita le colonel ; son cœur battit avec force ; il ne put se rendre compte de l'inquiétude qu'il éprouvait.

Il fit dire à ses hôtes que le comte allait paraître à l'instant ; en même temps, il fit prier un médecin célèbre qui se trouvait dans la société, de se rendre auprès de lui, et ils descendirent ensemble dans le parc, suivis du valet de chambre, pour chercher le comte. En sortant d'une grande allée, ils se dirigèrent vers un massif où le comte

avait coutume d'aller s'asseoir. Ils le virent assis sur un banc de gazon au pied d'un platane, la poitrine couverte de ses ordres étincelants et les mains jointes. Il était appuyé contre le tronc de l'arbre, et les regardait fixement, l'œil immobile. Ils tressaillirent à cette horrible vue, car les yeux brillants du comte avaient perdu tout leur feu. — Comte Aldini ! que vous est-il arrivé ? s'écria le colonel. Mais point de réponse, point de mouvement pas le plus léger souffle ! le médecin s'élança vers lui, ouvrit son habit, dénoua sa cravate, lui frotta le front ; puis se tournant vers le colonel : — Tout secours est inutile. Il est mort. Il vient d'être frappé d'apoplexie. — Le colonel, rassemblant tout son courage, le pria de garder le silence sur cet événement. — Nous tuerons Angélique sur l'heure si nous n'agissons prudemment, lui dit-il. — Aussitôt il emporta lui-même le corps dans un pavillon voisin, le laissa sous la garde du valet de chambre, et revint au château avec le médecin. En chemin il changea vingt fois de résolution ; il ne savait s'il devait cacher cet événement à la pauvre Angélique, ou se hasarder à tout lui dire avec calme. En entrant dans la salle, il y trouva tout en désordre. Au milieu d'une conversation tranquille, les yeux d'Angélique s'étaient fermés tout à coup, et elle était tombée évanouie. Elle était étendue sur un sopha dans la chambre voisine. Non pas défaite, ni pâle ; mais les couleurs de ses joues étaient plus vermeilles, un charme inexprimable, une sorte d'extase céleste était répandue sur ses traits. — Le médecin, après l'avoir longtemps contemplée avec étonnement, assura qu'elle ne courait pas le moindre danger, et que mademoiselle de Grenville se trouvait plongée, d'une manière inconcevable, il est vrai, dans un sommeil magnétique. Il n'osait prendre sur lui de l'arracher à ce sommeil ; mais elle ne devait pas tarder à se réveiller elle-même. Pendant ce temps, on se parlait d'un air mystérieux dans l'assemblée. La mort du comte s'était répandue on ne savait comment ; chacun s'éloigna en silence ; seulement, d'instant en instant, on entendait rouler une voiture qui partait. La baronne penchée sur sa fille, aspirait chaque trait de son haleine. Angélique murmurait des paroles que personne ne pouvait comprendre. Le médecin ne souffrit

pas qu'on la déshabillât, il ne permit pas même qu'on la délivrât de ses gants; le moindre attouchement pouvait lui devenir funeste. Tout à coup Angélique ouvrit les yeux, se releva, et s'écria d'une voix retentissante : — Il est là. — Il est là ! Puis elle s'élança vers la porte du salon qu'elle ouvrit avec violence, traversa les antichambres, et franchit les degrés avec une rapidité sans égale. — Elle a perdu l'esprit ! O Dieu du ciel ! elle a perdu l'esprit ! s'écria sa mère. — Non, non, rassurez-vous, dit le médecin; ce n'est point de la folie; mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Et il s'élança sur les pas de la jeune fille. Il vit Angélique passer comme un trait la porte du château et courir sur la route, les bras étendus; son riche voile de dentelle et ses cheveux, qui s'étaient détachés, flottaient au gré du vent. Un cavalier accourut au-devant d'elle se jeta à bas de son cheval et s'élança dans ses bras. Deux autres cavaliers qui le suivaient, s'arrêtèrent également et mirent pied à terre. Le colonel, qui avait suivi en toute hâte le médecin, s'arrêta devant ce groupe dans un muet étonnement, et se frappa le front comme pour retenir ses pensées prêtes à l'abandonner. C'était Maurice qui pressait avec ardeur Angélique sur son sein

---

LE MAJORAT

Dans une nuit orageuse de l'automne de 1760, un fracas violent réveilla tous les domestiques de R...bourg de leur profond sommeil. Il semblait que tout l'immense château s'abîmait dans ses fondements. En un clin d'œil tout le monde fut sur pied, et chacun accourut, une lumière à la main. L'intendant pâle, effrayé, arriva aussi portant son trousseau de clefs. Mais la surprise fut grande lorsque, s'acheminant dans un profond silence, on traversa tous les appartements sans y trouver la moindre apparence de désordre.

Un sombre pressentiment s'empara du vieil intendant. Il monta dans la grand'salle, auprès de laquelle se trouvait un cabinet où le baron Roderich de R... avait coutume de

se coucher lorsqu'il se livrait à ses observations astronomiques. Mais, au moment où Daniel (ainsi se nommait l'intendant) ouvrit cette porte, le vent, s'engouffrant avec bruit, chassa vers son visage des décombres et des pierres brisées. Il recula avec horreur, et laissant tomber son flambeau, qu'une bouffée de vent avait éteint, il s'écria : — Dieu du ciel ! le baron vient de périr !

En ce moment, des cris plaintifs se firent entendre de la chambre du baron. Daniel trouva les autres domestiques rassemblés autour du cadavre de leur maître. Il était assis sur un fauteuil doré, richement vêtu, et avec autant de sérénité que s'il se fût simplement reposé de son travail. Mais c'était la mort que son repos. Lorsque le jour fut venu, on s'aperçut que le dôme de la tour s'était écroulé. Les lourdes pierres qui le composaient avaient brisé le plafond et le plancher de l'observatoire, renversé par leur double chute le large balcon en saillie, et entraîné une partie de la muraille extérieure. On ne pouvait faire un seul pas hors de la porte de la grand'salle, sans courir le danger de faire une chute de quatre-vingts pieds au moins.

Le vieux baron avait prévu sa mort prochaine, et il en avait donné avis à ses fils. Le lendemain, son fils aîné, Wolfgang, devenu seigneur du majorat, par la mort du baron arriva au château. Obéissant à la volonté de son père, il avait quitté Vienne immédiatement après avoir reçu une lettre de lui, et avait fait la plus grande diligence pour revenir à R...bourg.

L'intendant avait fait tendre de noir la grand'salle, et fait exposer le vieux baron sur un magnifique lit de parade, entouré de cierges allumés dans des chandeliers d'argent, Wolfgang monta l'escalier en silence, entra dans la salle, et s'approcha vivement du corps de son père. Là, il s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine, contempla, d'un air sombre et les sourcils froncés, le visage pâle du défunt. Le jeune seigneur semblait une statue ; pas une larme ne coulait de ses yeux. Enfin il étendit le bras vers le cadavre par un mouvement presque nerveux, et murmura ces mots : — Le ciel te forçait-il donc à rendre ton fils malheureux ? Puis, il leva les yeux au ciel, et s'écria : — Pauvre vieillard insensé ! le temps des folies est donc passé ! Tu

reconnais maintenant que les étoiles n'ont pas d'influence sur les choses de ce monde ! Quelle volonté, quelle puissance s'étend au delà du tombeau ?

Le baron se tut de nouveau pendant quelques secondes, puis il reprit avec plus de violence : — Non, ton entêtement ne me ravira pas une parcelle du bien qui m'attend ! A ces mots, il tira de sa poche un papier plié, et le tint de ses deux doigts au-dessus de l'un des cierges qui brûlaient autour du mort. Le papier, atteint par la flamme, noircit et prit feu. Lorsque la lueur qu'il répandit se projeta sur le visage du défunt, il sembla que ses muscles se contractaient, et que des accents étouffés s'échappaient de sa poitrine. Tous les gens du château en frémirent. Le baron continua sa tâche avec calme, et écrasa soigneusement jusqu'au plus petit morceau de papier consumé qui tombait sur le plancher. Puis il jeta encore un regard sombre sur son père, et sortit de la salle à grands pas.

Bientôt arriva au château, Hubert, frère de Wolfgang, venant réclamer sa part d'héritage. Tout de suite la discorde éclata entre les deux frères. Le justicier V... essaye de les réconcilier et dans ce but propose à Wolfgang de verser 4.000 *ducats à Hubert. Ce dernier exige un délai et s'installe dans une aile du château.*

Hubert s'établit dans son appartement comme pour un long séjour, au grand regret du baron. On remarqua qu'il s'entretenait souvent avec l'intendant, et qu'ils allaient quelquefois ensemble à la chasse. Du reste, il se montrait peu, et évitait tout à fait de se trouver seul avec son frère, ce qui convenait fort au baron. V... ne pouvait s'expliquer la terreur de ce dernier, chaque fois que Hubert entrait dans son appartement.

V... était un jour seul dans la grand'salle, parcourant ses actes, lorsque Hubert y entra, plus grave et plus posé que d'ordinaire ; il lui dit, avec un accent presque douloureux : — J'accepte les dernières propositions de mon frère ; faites que je reçoive aujourd'hui même les deux mille frédérics d'or ; je veux partir cette nuit, à cheval, tout seul. — Avec l'argent ? demanda le justicier. — Vous avez raison, dit Hubert, je vous comprends. Faites-moi

donc donner la somme en lettre de change sur Isaac Lazarus, à K....., je veux partir cette nuit. Il faut que je m'éloigne; les mauvais esprits rôdent ici autour de moi! Ainsi, aujourd'hui même, M. le justicier!

A ces mots, il s'éloigna. Le baron éprouva un vif sentiment de bien-être en apprenant le départ de son frère; il rédigea la lettre de change, et la remit à V... Jamais il ne se montra plus joyeux que le soir à table. Hubert avait annoncé qu'il n'y paraîtrait pas.

Le justicier habitait une chambre écartée, dont les fenêtres donnaient sur la cour du château. Dans la nuit, il se réveilla tout à coup, et crut avoir entendu des gémissements éloignés, mais il eut beau écouter, le plus grand silence continuait de régner, et il pensa qu'il avait été abusé par un rêve. Cependant un sentiment singulier d'inquiétude et de terreur s'empara de lui; et il ne put rester dans son lit. Il se leva et s'approcha de la fenêtre; il s'y trouvait à peine depuis quelques instants, lorsque la porte du vestibule s'ouvrit; un homme, un flambeau à la main, en sortit et traversa la cour. V... reconnut le vieux Daniel, et l'aperçut distinctement entrer dans l'écurie, d'où il ne tarda pas à faire sortir un cheval sellé. Une seconde figure, enveloppée dans une pelisse, la tête couverte d'un bonnet de renard, sortit alors des ténèbres, et s'approcha de lui. C'était Hubert qui parla quelques moments à Daniel avec chaleur, et se retira vers le lieu d'où il était venu.

Il était évident qu'Hubert avait des relations secrètes avec le vieil intendant. Il avait voulu partir, et sans doute celui-ci l'avait retenu. V... eut à peine la patience d'attendre le jour pour faire part au baron des événements de la nuit, et l'avertir de se défier de Daniel qui le trahissait évidemment.

Le lendemain, à l'heure où le baron avait coutume de se lever, V... entendit un violent bruit de portes et un grand tumulte. Il sortit de sa chambre, et rencontra partout des domestiques qui passèrent auprès de lui sans le regarder, et qui parcouraient toutes les salles. Enfin, il apprit que le baron ne se trouvait pas, et qu'on le cherchait depuis plusieurs heures. Il s'était mis au lit en présence de son chasseur; mais il s'était éloigné en robe de

chambre et en pantoufles, un flambeau à la main ; car tous ces objets manquaient dans sa chambre.

V..., frappé d'un sombre pressentiment, courut à la grand'salle, auprès de laquelle se trouvait l'ancien cabinet du défunt baron. La porte qui menait à la tour écroulée était ouverte, et V... s'écria plein d'horreur : — Il est au fond du gouffre, brisé en morceaux !

Ce n'était que trop vrai. La neige avait tombé toute la nuit, et on ne pouvait apercevoir qu'un bras raidi qui s'avançait entre les pierres. Plusieurs heures s'écoulèrent avant que des ouvriers pussent descendre, au risque de leur vie, le long de plusieurs échelles liées ensemble, et ramener le cadavre à l'aide de longues cordes. Dans les convulsions de la frayeur, le baron avait serré fortement le flambeau d'argent, et la main qui le tenait encore était la seule partie de son corps qui n'eût pas été affreusement mutilée par des pierres aiguës sur lesquelles il avait roulé. Hubert arriva dans le plus profond désespoir. Il trouva le cadavre de son frère étendu sur la table où on avait posé, quelques semaines auparavant, celui du vieux baron Roderich.

— Mon frère ! mon frère ! s'écria-t-il en gémissant. Non, je n'ai pas demandé sa mort au démon qui planait sur moi !

Hubert tomba sans mouvement sur le sol. On l'emporta dans son appartement, et il ne revint à lui que quelque temps après. Il vint dans la chambre du justicier ; il était pâle, tremblant, les yeux à demi éteints, et se jeta dans un fauteuil, car il ne pouvait se soutenir. — J'ai désiré la mort de mon frère, parce que mon père lui a laissé la meilleure partie de son héritage. Il a péri, et je suis seigneur du majorat ; mais mon cœur est brisé, et je ne serai jamais heureux. Je vous confirme dans votre emploi, et vous recevrez les pouvoirs les plus étendus pour régir le majorat où je ne pourrais pas demeurer !

Hubert quitta le justicier, et partit pour K... un instant après.

On répandit le bruit que le malheureux Wolfgang s'était levé dans la nuit pour se rendre dans un cabinet où se trouvait une bibliothèque. A demi endormi, il s'était trompé de porte et s'était précipité sous les débris de la tour.

— Ah ! dit François, le chasseur du baron, en entendant raconter ce récit invraisemblable, monseigneur n'aurait pu se tromper de chemin en allant chercher un livre ; car la porte de la tour ne s'ouvre qu'avec de grands efforts, et d'ailleurs je sais que la chose ne s'est pas passée ainsi !

François ne voulut pas s'expliquer davantage devant ses camarades ; mais, seul avec lui, le justicier apprit que le baron parlait souvent des trésors qui devaient se trouver cachés dans les ruines, et que souvent dans la nuit, poussé par un mauvais génie, il prenait la clef que Daniel avait été forcé de lui remettre, et allait contempler avec avidité ce gouffre au fond duquel il croyait voir luire des monceaux d'or. C'était sans doute dans une de ces excursions qu'un étourdissement l'avait atteint et précipité dans l'abîme.

Le baron Hubert partit pour la Courlande sans reparaître au château.

Peu de temps après ces divers événements, le baron Hubert mourut et lorsque son fils Rudolph vint pour entrer en possession de l'héritage, il se trouva qu'un testament léguait le château à Rupert fils de Wolfgang. Pourtant, comme il s'élevait encore quelques doutes sur la valeur de ce testament, le justicier V... procéda à un supplément d'information.

Un jour, le justicier était resté plein de soucis dans la chambre à coucher du défunt baron de Roderich, où il venait de faire de nouvelles perquisitions, et il travaillait à composer un mémoire en faveur du jeune baron. La nuit était avancée, et la lune répandait sa clarté dans la grande salle, dont la porte était restée ouverte. Il entendit quelqu'un monter les escaliers lentement et à pas lourds, avec un retentissement de clefs. V... devint attentif ; il se leva, se rendit dans la grande salle, et s'aperçut que quelqu'un approchait. Bientôt la porte s'ouvrit, et un homme en chemise, tenant d'une main un flambeau allumé, et de l'autre un trousseau de clefs, s'avança lentement, V... reconnut aussitôt l'intendant, et il se disposait à lui demander ce qu'il venait chercher ainsi au milieu de la nuit, lorsqu'il vit dans toutes les manies du vieillard l'expression d'un état surnaturel ; il ne put méconnaître les symptômes du

somnambulisme. L'intendant s'avança droit devant la porte murée qui conduisait à la tour. Là, il s'arrêta en poussant un gémissement profond qui retentit dans la salle, et fit frémir le justicier; puis, posant son flambeau et ses clefs sur le parquet, il se mit à gratter le mur avec ses mains, et employa tant de force, que le sang jaillit de ses ongles; ensuite, il appuya son oreille pour mieux écouter, fit signe de la main comme pour empêcher quelqu'un d'avancer, releva le flambeau et s'éloigna à pas comptés. V... le suivit doucement, tenant également un flambeau à la main. Il descendit les marches avec lui. L'intendant ouvrit la porte du château, entra dans la cour, se rendit à l'écurie, disposa son flambeau de manière à ce que la clarté se répandît régulièrement autour de lui, apporta une bride et une selle, et se mit à harnacher un cheval avec un soin extrême, attachant la sangle avec force, bouclant les étriers à une longueur égale, et visitant le mors à plusieurs reprises. Cela fait, il retira le toupet de crins engagé dans la têtière, détortilla la gourmette, fit sortir le cheval de l'écurie en l'animant par le claquement de langue habituel aux palefreniers, et l'amena dans la cour. Là, il resta quelques instants dans l attitude d'un homme qui attend des ordres, et promit de les suivre en baissant plusieurs fois la tête. V... le vit alors reconduire le cheval à l'écurie, le desseller, le rattacher au râtelier, reprendre son flambeau, et regagner sa chambre, où il s'enferma au verrou.

Le justicier se sentit saisi d'une horreur secrète; il s'était commis sans doute quelque horrible action en ce lieu : et, tout occupé de la fâcheuse situation de son protégé, il s'efforçait de tirer sur ce qui venait de se passer quelques indices à son avantage. Le lendemain, dès le matin, Daniel se présenta dans sa chambre pour une affaire domestique. V... le saisit aussitôt par le bras, et lui dit : — Ecoute-moi, Daniel! il y a longtemps que je veux te consulter. Que penses-tu des embarras que nous cause le singulier testament du baron Hubert? Crois-tu que ce jeune homme soit véritablement le fils légitime du baron Wolfgang?

Le vieil intendant, évitant les regards du justicier, répondit : — Bah! il se peut que cela soit, comme il se peut

que cela ne soit pas; que m'importe! Soit maître qui voudra; ce sera toujours un maître. — Mais, reprit V... en s'appuyant sur son épaule; toi, qui étais le confident du vieux baron Roderich, tu as dû connaître toute l'histoire de ses fils? Ne t'a-t-il jamais parlé du mariage que Wolfgang avait contracté contre sa volonté.

— Je ne puis m'en souvenir, dit l'intendant en bâillant. — Tu as envie de dormir, mon vieux, dit V...; as-tu passé une mauvaise nuit? — Pas que je sache, répondit Daniel en se secouant; mais je vais aller commander le déjeuner.

A ces mots, il se leva du siège où il s'était assis, et bâilla encore plusieurs fois.

— Reste donc encore un peu, mon vieux camarade, lui dit V... en voulant le forcer de se rasseoir. Mais Daniel resta debout et répondit d'un air de mauvaise humeur: — Ah! çà, que m'importe le testament et leur querelle pour le majorat? — Ainsi, n'en parlons plus! Causons d'autre chose, mon cher Daniel : tu es mal disposé, tu bâilles; tout cela montre un homme affecté, et je crois vraiment que tu l'as été cette nuit. — Qu'ai-je été cette nuit? demanda l'intendant en restant dans la même position. — Cette nuit, dit V..., comme je travaillais dans la chambre du défunt baron Roderich, tu es venu dans la salle, pâle et défait, et tu as passé un grand quart d'heure à gratter la porte murée. Es-tu donc somnambule, Daniel?

L'intendant se laissa tomber dans le fauteuil qui était derrière lui. Il ne prononça pas une parole; ses yeux se fermèrent à demi, et ses dents se choquèrent avec violence.

— Oui, continua V... après un moment de silence; il se passe de singulières choses dans l'état de somnambulisme; et le lendemain, on ignore tout ce qu'on a fait.

J'avais un ami qui se promenait régulièrement la nuit, au temps de la pleine lune. Il répondait alors à toutes les questions et comme malgré lui. Je crois vraiment qu'un somnambule qui aurait commis une mauvaise action l'avouerait lui-même dans ces moments-là! Heureux ceux qui ont bonne conscience comme nous deux, Daniel! Nous pouvons être somnambules sans avoir rien à craindre. Mais dis-moi donc un peu ce que tu as à gratter comme cela à la porte de l'observatoire? Tu veux sans doute aller faire de l'astro-

nomie avec le vieux Roderich, n'est-ce pas? Je te demanderai cela la nuit prochaine.

Daniel n'avait cessé de trembler pendant tout ce discours; tout son corps semblait en ce moment un roseau balancé par l'orage. Il ne proférait que des paroles inintelligibles, et sa bouche se chargeait d'écume. V... sonna. Les domestiques vinrent prendre le vieil intendant qui ne faisait plus aucun mouvement, et le transportèrent dans son lit, où il ne tarda pas à tomber dans un assoupissement profond. Lorsqu'il se réveilla quelques instants après, il demanda du vin, et s'enferma seul dans sa chambre, où il resta tout le jour.

V... avait réellement résolu d'interroger Daniel pendant ses accès de somnambulisme. Il se rendit à minuit dans la grande salle, espérant que, l'intendant s'y rendrait; mais il ne tarda pas à entendre des cris effroyables. On vint lui annoncer que le feu était dans la chambre de Daniel. On y courut; mais on essaya vainement d'ouvrir la porte. Quelques domestiques brisèrent alors la fenêtre basse, arrachèrent les rideaux qui brûlaient, et répandirent dans la cheminée quelques seaux d'eau qui éteignirent l'incendie. L'intendant était au milieu de la chambre dans un évanouissement profond. Il tenait encore à sa main le flambeau dont la flamme avait consumé les rideaux. Ses sourcils et une partie de ses cheveux avaient été brûlés; et on remarqua, non sans étonnement, que la porte se trouvait fermée intérieurement par deux énormes verrous qui ne s'y trouvaient pas la veille.

V... comprit que l'intendant avait voulu se contraindre à ne pas quitter sa chambre, mais qu'il n'avait pu résister à la volonté supérieure qui résidait en lui. Daniel tomba sérieusement malade; il cessa de parler, et resta des journées entières plongé dans ses réflexions. V... n'ayant pu trouver les documents qu'il cherchait, se disposa enfin à quitter le château. Le soir qui devait précéder son départ, il était occupé à rassembler tous ses papiers, lorsqu'il trouva un petit paquet cacheté, qui lui avait échappé. Il portait pour suscription, de la main du baron Hubert : *Pour être lu après l'ouverture de mon testament.* V... se disposait à faire l'ouverture de ce paquet, lorsque la porte s'ouvrit.

Daniel s'avança lentement, il mit sur la table un carton noir, qu'il portait sous son bras, et tombant à genoux devant le justicier, il lui dit, d'une voix sourde : — Je ne voudrais pas mourir sur l'échafaud !

Puis, il s'en alla comme il était venu.

Dans ce carton, on découvrit des papiers qui instituaient définitivement Rupert héritier.

Peu après, Daniel mourut dans un accès de somnambulisme et l'on découvrit que c'était lui qui avait précipité Wolfgang dans le gouffre pour se venger de ses mépris et d'une insulte que ce dernier lui avait faite.

LE MAGNETISEUR

« Oh ! s'écria le baron, ne prononce jamais ce mot-là devant moi. Ce seul mot de magnétisme est pour moi signe de malheur. Je suis convaincu que tous ceux qui se livrent à l'étude de cet art funeste sont punis tôt ou tard, par quelque inévitable catastrophe de la criminelle curiosité qui les porte à soulever le voile dont Dieu couvre ses œuvres. Je me rappelle qu'au temps où j'achevais mes études à l'Université de Berlin, il y avait parmi nos professeurs un homme dont la physionomie étrange ne s'effacera jamais de ma pensée. Je ne pouvais l'envisager sans ressentir une impression de terreur inexplicable. D'une taille gigantesque, que ses membres décharnés faisaient aisément comparer à un squelette, cet homme était doué d'une force et d'une adresse sans exemple. Il racontait qu'étant major d'un régiment danois, il avait dû s'expatrier à la suite d'un duel avec son général. Mais certaines gens bien informées disaient tout bas que ce redoutable major avait tué son chef dans de toutes autres circonstances. Quoi qu'il en soit, c'était un homme fort dur et d'une sévérité sans bornes dans ses fonctions. Cependant, à certains jours, son caractère semblait s'adoucir comme par enchantement ; il se montrait alors doux et amène. Dans ces rares moments d'expansion, il partageait nos jeux ; il témoignait même à

quelques-uns d'entre nous quelque chose qui aurait ressemblé à de l'affection, s'il avait été capable de quelque sentiment. J'avais remarqué que lorsqu'il lui arrivait de me presser la main, son contact faisait courir dans mes membres un fluide singulier qui me mettait sous sa dépendance par je ne sais quelle puissance à laquelle il m'était impossible de résister. Plusieurs de mes condisciples avaient fait, de leur côté, la même remarque. Mais ces jours de confiance réciproque étaient rares, car bientôt l'ex-major reprenait ses habitudes de sauvage et sa rudesse native. Quelquefois, il avait des moments d'exaltation qui confinaient au délire. On le voyait alors revêtir son vieil uniforme rouge, rapiécé, courir, ainsi vêtu, à travers la maison, l'épée nue à la main, et s'escrimer dans le vide, parant et ripostant comme s'il se fût trouvé en face d'un adversaire invisible. Puis, il s'arrêtait tout à coup, jetait loin de lui son épée et faisait mine d'écraser sous sa botte l'être odieux qu'il avait abattu. Cette scène, assez fréquemment renouvelée, était mêlée de jurements horribles. D'autres fois, il grimpait sur les arbres du jardin avec l'adresse d'un chat, ou bien il se mettait à fuir à toutes jambes comme devant un péril inconnu. Ces crises se prolongeaient souvent toute une journée. Le lendemain, il paraissait calme, et ne pouvait se rappeler ses extravagances de la veille; mais bientôt son caractère s'assombrissait de plus en plus et il n'était bruit, dans toute la ville, que de ses sottises. On lui attribuait la possession de merveilleux secrets pour guérir les maladies incurables; on racontait que par l'imposition de ses mains, ou par la seule puissance de son regard, il pouvait faire des cures surnaturelles. Cette croyance s'était si bien enracinée dans le peuple, qu'un jour il fut contraint de chasser à coups de canne des gens qui voulaient à toute force qu'il leur rendît la santé. Certaines personnes s'effrayaient de ses talents et lui supposaient d'étroites relations avec les esprits infernaux. Du reste, et quelle que fût sa façon d'agir envers mes camarades, l'ex-major, je dois le reconnaître, m'avait donné plus d'une preuve d'un attachement persévérant. Je n'eus jamais à me plaindre d'aucune violence de sa part et il existait même entre nous une sorte d'attraction dont

je ne cherchais point à me défendre. Pendant la nuit du 9 novembre 17.., je rêvai qu'il était venu près de mon lit, et qu'arrêtant sur moi son regard fixe et pénétrant, il m'avait couvert les yeux de sa main droite, en me disant d'une voix caverneuse : « Faible créature terrestre, sois-moi soumise, car j'ai, comme Dieu, le pouvoir de lire dans la pensée !... » Je sentis en même temps que quelque chose d'aigu et de froid semblable à une lame d'acier pénétrant à travers mon front allait jusqu'à mon cerveau. Je poussai un cri de frayeur et je me réveillai tout baigné d'une sueur glacée ; prêt à perdre connaissance, je me jetai au bas du lit cherchant à ouvrir ma fenêtre pour aspirer un peu d'air. Jugez de mon effroi, quand j'aperçus, au clair de la lune, le fatal major, revêtu de son habit rouge, sortant de l'Université à pas précipités, par une grille qui donnait sur une rue déserte.

Cette apparition qui s'accordait si étrangement avec mon rêve fut pour moi un coup terrible. Je tombai évanoui. Ayant raconté tout cela à notre recteur, il me traita de visionnaire. Mais l'absence prolongée du major, qui ne parut point à son heure ordinaire, éveilla quelques inquiétudes. On courut à sa chambre ; la porte était fermée à l'intérieur, on l'enforça à l'aide d'un levier. On trouva le major étendu sans vie sur le parquet. Il avait l'œil vitreux ; de sa bouche contractée s'échappait une écume sanguinolente. Dans sa main crispée était son épée nue. Aucun soin ne put le faire revenir à la vie... »

« Encore votre magnétisme ! exclama le baron de K...., mais pour Dieu, ne sortirai-je point, ce soir, du fantastique et de l'extravagant : Ma chère Maria, tu es, en vérité, la plus aimable créature que je connaisse, mais si tu ne perds pas cette fâcheuse manie de ramener sans cesse la conversation sur un sujet si peu convenable à une jeune fille sensée, je finirai par te prendre pour un revenant, c'est-à-dire que, malgré moi, certainement, je finirai par te prendre en grippe ! Tâchons donc, mes bons amis, je vous en supplie, de vivre en paix de cette bonne vie tranquille qui est si douce à vivre !... »

« Pardonnez-nous, cher père, répondit le jeune Ottmar ; personne certainement ici n'a eu envie de vous contrarier.

Permettez-moi seulement de raconter à notre ami Bickert un fait que le docteur Alban m'a confié, et qui a laissé dans mes souvenirs une impression ineffaçable. Alban s'était lié, à l'Université, avec un grand homme nommé Théobald, qui, à une âme sensible, joignait le plus heureux caractère. Mais, depuis cette liaison, Théobald était devenu, par degrés, triste et sombre; son imagination, portée d'abord sur la rêverie, s'était jetée tout à coup dans une exaltation telle que les suites pouvaient devenir fatales. Alban seul possédait le pouvoir de contenir et de dominer cette nature irritable. Théobald devait retourner dans sa ville natale et y épouser la fille de son tuteur. Là, il aurait vécu doucement sur le patrimoine de ses parents. Tous ses goûts se résumaient dans l'étude du magnétisme animal, dont son ami Alban lui avait donné les premiers principes; et il se proposait d'approfondir cette science jusqu'au point où peut y pénétrer l'esprit humain. Peu de temps après son départ de l'Université, il écrivit à Alban une lettre désespérée, dans laquelle il lui racontait qu'un officier, logé dans la maison de son tuteur, était parvenu à se faire aimer de la jeune fille. Rappelé à l'armée par son service, cet officier avait laissé sa fiancée plongée dans une profonde tristesse. Elle dépérissait de jour en jour, et son état commençait à inspirer les plus vives inquiétudes. Alban répondit à Théobald et l'engagea à bannir toute inquiétude; il ajouta que le magnétisme était l'infaillible remède qui guérirait la jeune fille et ramènerait la paix dans son cœur. Théobald suivit ce conseil; chaque soir au moment où elle se laissait aller au premier sommeil, il allait s'asseoir auprès d'elle, lui faisait les passes prescrites par la science et l'amenait peu à peu à cet état que l'on nomme somnambulisme. Lorsqu'il eut acquis sur elle un pouvoir dominateur, il lui adressa des questions auxquelles elle répondit avec autant de lucidité qu'une personne éveillée. Ils s'entretenaient de leurs souvenirs d'enfance, de leurs jeux, des premiers temps de leur affection mutuelle. Elle n'opposait aucune résistance à ces pensées caressantes, et, chaque fois qu'elle devait entrer dans l'état de somnambulisme, c'était une vraie joie pour elle de s'y replonger. La domination de Théobald devint même trop complète, car la jeune fille, même dans

l'état de veille, ne s'appartenait plus à elle-même. Elle ne vivait, en quelque sorte, que de la vie de son ami... »

A peine Ottmar avait-il achevé sa phrase, que tout à coup Maria qui l'écoutait en silence, et buvait ses paroles, pâlit, poussa un cri aigu et fût tombée sur le plancher, si Bickert ne s'était élancé à temps pour la retenir dans ses bras. On s'empressa de lui prodiguer des secours; mais rien ne pouvait la rappeler de cet évanouissement. Elle semblait morte....

« Ah! mon Dieu! s'écria Ottmar, si le docteur Alban était ici! lui seul peut la sauver! »

Au même instant la porte s'ouvrit. Le docteur Alban parut, et comprenant immédiatement ce qui s'était passé, il se dirigea, d'un pas grave, vers la jeune fille, lui prit la main et lui dit, comme si elle eût pu l'entendre : Chère Marie, qu'avez-vous?... »

La malade tressaillit sous cette parole, esquissa un geste comme pour se relever, et balbutia d'une voix creuse : « Laisse-moi... maudit... laisse-moi mourir... sans souffrance. »

Les assistants étaient plongés dans une profonde stupéfaction. Mais Alban sourit, et promenant ses regards autour de lui, il reprit tranquillement : « N'ayez nulle inquiétude; c'est un léger accès de spasme nerveux, que le repos doit dissiper. Laissez-la dormir, et dans six heures, lorsqu'elle s'éveillera, faites-lui avaler, dans un peu d'eau sucrée, douze gouttes du cordial que voici. » Il tira de sa poche un petit flacon, le remit au baron, et prétextant que la famille ne demandait qu'à rester seule auprès de la malade, il salua et sortit aussi gravement qu'il était venu.

« Bon! s'écria Bickert, qui l'avait considéré curieusement, voilà bien un de ces docteurs mystérieux, adepte de la science nouvelle; un regard inspiré, une allure solennelle, une voix caverneuse, un élixir obligé, rien n'y manque! J'ai bien l'honneur d'être son serviteur... » Le baron remuait la tête, d'un air triste. « Mon pauvre Bickert, dit-il avec effort, voilà une soirée qui ne se passera pas gaîment. Depuis la dernière visite du docteur Alban, j'avais rêvé plusieurs fois qu'un fatal événement me menaçait. Dieu veuille que j'en sois quitte pour la peur. »

« Ma foi, cher baron, reprit Bickert, en mettant à part la petite plaisanterie que je me suis permise sur les façons de faire du docteur, je ne veux nullement vous mettre en défiance contre lui. On dit que c'est un homme habile, vous savez que, depuis quelque temps, Maria est sujette à des crises nerveuses, et il ne serait pas étonnant que le magnétisme, dont le docteur fait usage si complaisamment, fût un agent de guérison tout-puissant. Je ne suis certes pas enthousiaste de tous les systèmes de la médecine moderne; mais il serait maladroit de nier que la nature ne possède encore des secrets inconnus que chaque siècle tiendra à honneur d'élucider. Le magnétisme est peut-être du nombre. »

« Au diable, votre *magnétisme!* reprit le baron, sans chercher à cacher la vive répulsion que lui inspirait ce mot, chaque fois qu'il avait l'occasion de le lire ou de l'entendre prononcer devant lui. « Après tout, poursuivit-il, si ce n'est pas un charlatanisme, c'est, à coup sûr, quelque puissance infernale, dont le plus sage est de se garer. Tenez, Alban est magnétiseur, eh bien! chaque fois que je l'envisage, je ne puis me défendre d'une sensation de malaise inexplicable. Je cherche en vain à fixer une réalité sous les physionomies changeantes que cet homme prend à son gré, Ottmar en est engoué. Pour mon compte, j'avoue qu'il a donné à ma fille des soins dont je ne saurais me montrer trop reconnaissant. Eh bien! malgré moi, je cherche à secouer le fardeau de cette gratitude que je ne puis lui exprimer de bon cœur. Il y a plus, chaque fois que je vois cet homme, il me devient plus odieux. Son aspect me rappelle involontairement les traits de ce diabolique major danois, qui me causait dans ma jeunesse, de si atroces frayeurs. »

« Allons donc! répliqua Bickert, c'est votre imagination qui vous crée des fantômes. Le docteur Alban est un brave homme, auquel il ne faut reprocher que son nez trop crochu et ses yeux en vrille. Le magnétisme, fût-il une invention sept fois diabolique, il ne s'en sert que pour faire le bien. Laissons-lui la responsabilité du reste. Si l'homme a des travers ou des faiblesses, il n'en faut pas moins rendre justice aux talents éprouvés du médecin. »

« Vous avez beau dire, interrompit le baron ; il n'est pas en mon pouvoir d'échapper à mes appréhensions que le temps fortifie au lieu de les effacer. Une secrète intuition me persuade qu'il arrivera, tôt ou tard, un malheur dans ma famille et que cet homme en sera l'instrument. Je ne crois pas beaucoup à ma puissance du magnétisme, mais, en revanche, je tiens grand compte de mes pressentiments, parce que, bons ou mauvais, ils ont rarement trompé mon attente. »

Là-dessus, les deux vieux amis échangèrent une cordiale poignée de main et se séparèrent. Franz Bickert avait perdu sa jovialité. Il s'en alla pensif. Le baron et son fils veillèrent auprès de Maria pendant toute la nuit.

La jeune fille dormait d'un sommeil qui ressemblait à l'anéantissement. Mais au bout des six heures précisées par le docteur Alban, elle ouvrit les yeux, et s'étonna de voir qu'on eût veillé près d'elle. Il ne lui restait aucun souvenir de son indisposition. Le père lui fit avaler les douze gouttes d'elixir, en priant Dieu, dans son cœur, de détourner de ce breuvage toute influence funeste. Maria reprit sa gaîté, comme si elle n'eût point souffert. Le docteur Alban ne vint point la voir ce jour-là ; il s'en excusa par un billet qui prétextait des occupations imprévues, dont l'urgence l'éloignait de la ville pour un peu de temps.

Le docteur Alban à Théobald

J'ai rencontré sur mon chemin une jeune fille dont l'aspect a fait vibrer en moi des cordes sympathiques. J'ai senti tout d'abord que j'avais la faculté de l'entraîner dans ma vie et de la soumettre à ma destinée. Mais il fallait pour cela triompher d'une force étrangère qui la dominait. Cette jeune fille avait un amour au cœur ; elle était aimée. Ce sentiment formait un obstacle à mes desseins. Je concentrai sur un seul point toutes les forces de ma volonté. La femme a reçu de la nature une organisation passive. C'est dans le sacrifice volontaire qu'elle fait de sa personnalité pour s'abîmer dans l'être qui domine sa vie, que réside l'amour. Je voulais être aimé de Maria, malgré l'influence étrangère qui me disputait la possession de son âme. Une semaine d'étude m'a suffi pour pénétrer tous

les secrets de son organisation. J'appliquai à cette œuvre l'action occulte, inévitable, du magnétisme. Le vulgaire se rit de cette science. Je laisse rire le vulgaire, et je vais à mon but J'ai établi entre Maria et moi des communications sympathiques qui franchissent le temps et l'espace. Elle est tombée sous ma domination spirituelle, dans des accès d'hallucination que son père et son frère prenaient pour une maladie nerveuse. J'ai laissé au père et au frère leur erreur qui me servait. Lié avec le frère que j'avais rendu témoin de certains phénomènes magnétiques, je fus amené par lui auprès de Maria, en qualité de médecin, pour donner une consultation sur sa prétendue maladie. La jeune fille qui ne m'avait jamais vu, m'a reconnu par un tressaillement mystérieux que ma présence lui causa. Dès lors, mon empire sur elle était assuré. Car il a suffi de mon regard et d'un seul acte de ma secrète volonté pour la plonger dans le somnambulisme, c'est-à-dire pour attirer son âme dans la mienne. L'amour qu'elle éprouvait pour un autre se transforme peu à peu. Encore quelques jours, et elle viendra d'elle-même tomber dans mes bras.

« L'homme qu'elle aimait et auquel son père l'avait fiancé, se nomme Hippolyte. Il est colonel et fait la guerre en ce moment sur la frontière. Je ne désire pas que cet homme périsse sur le champ de bataille. Je voudrais, au contraire, qu'il revînt bientôt. Sa présence, et l'indifférence de Maria pour sa personne, ajouteraient un nouveau charme à la victoire dont je cueillerai bientôt la plus douce fleur. Au revoir, mon cher disciple, continue tes études et tes expériences, tu iras loin. »

.....

A quelque temps de là, c'était l'hiver. La campagne était couverte d'un linceul de neige. Un vent froid chassait des nuages plombés sous un ciel terne et sombre. Le jour allait finir, et j'avais hâte d'arriver au village de ** pour y passer la nuit. La cloche sonnait les derniers coups d'un glas funèbre, et quelques paysans jetaient des pelletées de terre dans une fosse creusée au bord du cimetière qui borde la route : je rejoignis quelques hommes en deuil qui revenaient du convoi, et je marchais derrière eux en les écoutant :

« Notre vieil ami Franz s'est endormi du sommeil des justes », disait l'un.

« Dieu nous fasse la grâce de finir comme lui », répondit l'autre. J'appris de ces braves gens que le défunt se nommait Franz Bickert, un vieux peintre qui venait de s'éteindre dans une retraite presque absolue.

Le pasteur du village que je connaissais, me raconta que le vieux Bickert avait légué sa maisonnette à la commune, pour y établir une école. Nous allâmes la visiter ensemble. En furetant, çà et là, nous trouvâmes dans le fond d'un tiroir quelques papiers griffonnés que j'eus la curiosité de parcourir. L'un d'eux contenait sous forme de note, quelques indications sur le dénouement bien triste de l'histoire de Maria. Voici ce que j'ai pu déchiffrer :

« Une nuit, le vieux baron de K... regagnait sa chambre à coucher appuyé sur le bras de son ami Bickert. En passant dans un long corridor, ils aperçurent une ombre blanchâtre et phosphorescente, qui semblait sortir de la chambre de Maria, et qui s'évanouit dans les ténèbres : « Jésus ! s'écria le baron tout tremblant, c'est... c'est le major danois !... Franz, c'est le major !... »

Bickert n'avait pu se défendre d'une certaine frayeur mais il était plus esprit fort que son vieil ami. Tous deux gagnèrent en frissonnant la chambre de la jeune fille. Maria dormait d'un sommeil paisible. Un doux sourire effleurait ses lèvres, et l'image du bonheur se reflétait sur son doux visage. Hippolyte était revenu de la guerre. Il avait été reçu dans la famille avec toutes les joies qui fêtent le retour d'une personne aimée. Le mariage des fiancés devait être célébré le lendemain. La parure de noces de la jeune épouse s'étalait, radieuse, sur le sopha.

Le lendemain, les fiancés se rendirent à l'église. Mais au moment de s'agenouiller au pied de l'autel, Maria fut saisie d'un mouvement convulsif. Elle glissa, morte, dans les bras de son père.

Le magnétiseur, caché derrière un pilier du saint temple, avait aspiré l'âme de la pauvre enfant.

Tous ceux qui l'avaient aimée la suivirent de près au tombeau. Quant au docteur Alban, il disparut de la contrée après cet événement.

LE VIOLON DE CRÉMONE

Au moment de se lever de table, la nièce du professeur dit à Crespel : — Que devient notre bonne Antonie, cher conseiller ?

Crespel fit une grimace affreuse, et son visage prit une expression diabolique. — Notre chère Antonie ? répéta-t-il d'une voix aussi douce que désagréable.

Le professeur s'avança vivement. Je lus dans le regard sévère qu'il lança à sa nièce, qu'elle avait touché une corde qui résonnait d'une manière dissonnante dans l'âme de Crespel. — Comment va le violon ? demanda le professeur d'un ton gaillard, en prenant les mains du conseiller.

Le visage de Crespel s'éclaircit, et il répondit d'une voix tonnante : — Admirablement, professeur ; vous savez ce beau violon d'Amati, dont je vous ai parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber dans mes mains. J'ai commencé à le mettre en pièces aujourd'hui. J'espère qu'Antonie aura soigneusement achevé de le briser. — Antonie est une bonne fille, dit le professeur. — Oui vraiment, elle l'est ! s'écria le conseiller en se retournant subitement pour prendre sa canne et son chapeau et en gagnant la porte. Je vis dans la glace que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Dès que Crespel fut parti, je pressai le professeur de me dire quels rapports le conseiller avait avec les violons et surtout avec Antonie. — Ah ! dit le professeur, le conseiller est un homme tout à fait merveilleux, et il fait des violons d'une manière aussi folle qu'il fait tout le reste. — Il fait des violons ? demandai-je tout étonné. — Oui, reprit le professeur ; Crespel confectionne, au dire des connaisseurs, les meilleurs violons que l'on connaisse depuis bien des années. Autrefois, quand il avait fait un bon instrument, il permettait à ses amis de s'en servir, mais depuis quelque temps il n'en est plus ainsi. Dès que Crespel a achevé un violon, il en joue lui-même une heure ou deux, avec une puissance admirable et une expression entraînante, puis il l'accroche auprès des autres, sans jamais y toucher et sans souffrir qu'on y touche. Quand un violon d'un ancien maître se trouve en vente, Crespel l'achète à quel-

que prix qu'on veuille le vendre. Mais il agit à peu près de même qu'avec les violons qu'il fait; il en joue une seule fois, puis il le démonte pour en examiner la structure intérieure, et s'il n'y découvre pas ce qu'il cherche, il en jette les débris d'un air mécontent, dans une grande caisse qui est déjà remplie de débris de violons. — Mais Antonie? demandai-je avec vivacité. — Quant à cela, dit le professeur, c'est une chose qui me ferait abhorrer le conseiller, si la bonté de son caractère, qui va jusqu'à la faiblesse, ne me donnait la certitude qu'il y a là quelque circonstance ignorée. Lorsqu'il y a quelques années, le conseiller vint s'établir ici, il vivait en solitaire, avec une vieille servante, dans une maison obscure d'une rue éloignée. Bientôt, il éveilla, par mille singularités, la curiosité de ses voisins, et dès qu'il remarqua que l'attention se portait sur lui, il chercha et trouva des connaissances. Partout, comme dans ma maison, on s'accoutuma à le voir, et bientôt il devint indispensable. Son abord brusque et sévère n'empêcha pas les enfants de le chérir, et son air imposant le préservait en même temps de leurs importunités. Vous avez vu aujourd'hui, vous-même, par quelles séductions variées il sait gagner leur cœur. Après avoir séjourné ici quelque temps, il partit tout à coup sans que personne connût le lieu où il s'était retiré. Quelques mois après, il revint.

Dans la soirée qui suivit le retour de Crespel, on vit ses fenêtres éclairées d'une façon extraordinaire. Cette circonstance éveilla l'attention des voisins, et on ne tarda pas à entendre une voix ravissante, une voix de femme, accompagnée par un piano. Puis on entendit le son d'un violon qui luttait d'énergie, de force et de souplesse avec la voix. On reconnut aussitôt que c'était le conseiller qui jouait de cet instrument. Moi-même je me mêlai à la foule immense que ce merveilleux concert avait rassemblée autour de la maison du conseiller, et je dois convenir, qu'auprès de cette voix pénétrante, le chant de la plus célèbre cantatrice m'eût semblé fade et sans expression; jamais je n'avais conçu l'idée de ces sons si longtemps soutenus, de ces trillements du rossignol, de ces gammes s'élevant tantôt jusqu'au son de l'orgue, et tantôt descendant jusqu'au murmure le plus léger. Il ne se trouvait personne qui ne fût

sous le charme de cet enchantement, et lorsque la cantatrice gardait le silence, on entendait chacun reprendre haleine, tant le silence était profond. Il était près de minuit, lorsqu'on entendit le conseiller parler violemment; une voix d'homme lui répondait et semblait lui faire des reproches, et la voix entrecoupée d'une jeune fille exprimait des accents plaintifs. Le conseiller parlait toujours avec plus de colère, jusqu'à ce qu'enfin sa voix reprit le ton chantant que vous lui connaissez. Un cri perçant de la jeune fille l'interrompit; puis il régna un profond silence. Quelques moments après, un jeune homme se précipita en gémissant hors de la maison, et se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait et qui partit rapidement. Le jour suivant, le conseiller parut et se montra fort serein. Personne n'eut le courage de l'interroger sur les événements de la nuit. La vieille servante dit seulement que le conseiller avait amené avec lui une charmante fille qu'il nommait Antonie, et qui chantait merveilleusement; qu'un jeune homme l'avait également accompagné. Il semblait aimer tendrement Antonie, et il était sans doute son fiancé; mais le conseiller l'avait forcé de partir subitement. — Les rapports du conseiller avec Antonie ont été jusqu'à ce jour un mystère, mais il est certain qu'il tyrannise la pauvre fille de la manière la plus odieuse. Il la garde comme le docteur Bartholo gardait sa pupille; et à peine permet-il qu'elle regarde par la fenêtre. Si quelquefois, cédant à de pressantes instances, il la mène avec lui, sans cesse il la poursuit de ses regards, et il ne souffre pas qu'on fasse entendre un seul accent musical près d'elle, encore moins qu'Antonie chante. Il ne lui permet pas non plus de chanter dans sa maison: aussi, le chant qu'elle a fait entendre dans cette nuit mémorable est demeuré comme une tradition, et ceux mêmes qui ne s'y trouvèrent pas, disent souvent, lorsqu'une cantatrice nouvelle vient débuter: — Ce chant-là n'est rien, Antonie seule sait chanter!

On sait combien les choses fantastiques me frappent et me touchent. Je jugeai indispensable de faire la connaissance d'Antonie.

Les choses se passèrent plus paisiblement que je ne l'avais pensé; car à peine eus-je vu deux ou trois fois le

conseiller, et lui eus-je parlé avec quelque chaleur de la structure des bons violons, qu'il m'engagea lui-même à visiter sa maison. Je me rendis à son invitation, et il étala devant moi son trésor de violons. Une douzaine de ces instruments était appendue dans son cabinet. J'en remarquai un portant les traces d'une haute antiquité, et fort richement sculpté. Il était suspendu au-dessus des autres, et une couronne de fleurs, dont il était surmonté, semblait le désigner comme le roi des instruments.

— Ce violon, me dit Crespel, est un morceau merveilleux d'un artiste inconnu, qui vivait sans doute du temps de Tartini. Je suis convaincu qu'il y a dans sa construction intérieure quelque chose de particulier, et qu'un secret, que je poursuis depuis longtemps, se dévoilera à mes yeux, lorsque je démonterai cet instrument.

— O mon cher conseiller ! lui dis-je, ne voudriez-vous pas en jouer devant moi ? Crespel prit son air mécontent, et me dit de sa voix chantante et modulée : — Non, mon cher étudiant ! et la chose en resta là. Il me fit encore voir mille raretés puériles ; enfin, il ouvrit une petite cassette, en tira un papier plié qu'il me mit dans la main en me disant solennellement : — Vous êtes un ami de l'art ; prenez ce présent comme une souvenir qui doit vous être éternellement cher. A ces mots, il me poussa doucement par les deux épaules vers la porte et m'embrassa sur le seuil. A proprement parler, c'est ainsi qu'il me chassa d'une façon toute symbolique. En ouvrant le papier, j'y trouvai un petit fragment de quinte d'une ligne de longueur ; sur le papier se trouvaient ces mots : — Morceau de la quinte dont se servait pour son violon le célèbre Stamitz, dans le dernier concert qu'il donna avant sa mort. — La promptitude avec laquelle j'avais été congédié, lorsque j'avais parlé d'Antonie, me fit penser que je ne la reverrais jamais ; mais il n'en fut pas ainsi, car lorsque je revins pour la seconde fois chez le conseiller, je trouvai Antonie dans sa chambre ; elle l'aidait à ajuster les morceaux d'un violon. L'extérieur d'Antonie ne fit pas sur moi une impression profonde ; mais on ne pouvait détourner son regard de ces yeux bleus et de ces lèvres de rose arrondies si délicatement. Elle était fort pâle ; mais.

dès que la conversation s'animait ou qu'elle prenait une tournure gaie, un vif incarnat se répandait sur ses joues qui s'animaient d'un doux sourire. Je causai avec Antonie d'un ton détaché, et je ne remarquai nullement dans Crespel ces regards d'Argus dont m'avait parlé le professeur. Il demeura fort calme, occupé de son travail, et il sembla même plusieurs fois donner son approbation à notre entretien. Depuis, je visitai souvent le conseiller, et l'intimité qui régna bientôt entre nous trois, donna à notre petite réunion un charme infini. Le conseiller me réjouissait fort par ses singularités extraordinaires; mais c'était surtout Antonie qui m'attirait par ses charmes irrésistibles, et qui me faisait supporter maintes choses auxquelles, impatient comme je l'étais alors, je me fusse bientôt soustrait. Il se mêlait à l'originalité du conseiller, une manie qui me contrariait sans cesse, et qui souvent me semblait du plus mauvais goût; car chaque fois que la conversation se portait sur la musique, et particulièrement sur le chant, il avait soin de la détourner; et de sa voix aigre et modulée il la ramenait sur quelque sujet fade ou vulgaire.

Je voyais alors un profond chagrin qui se peignait dans les regards d'Antonie; que le conseiller n'avait eu d'autre dessein que d'éviter une invitation de chanter; je n'y renonçai pas. Un soir, je trouvai Crespel dans la plus belle humeur; il avait brisé un violon de Crémone, et il avait trouvé que les tables d'harmonie étaient placées une demi-ligne plus près l'une de l'autre que d'ordinaire. Je parvins à l enflammer en lui parlant de la vraie manière de diriger son instrument. Les grands et véritables maîtres du chant que cita Crespel, m'amenèrent à faire la critique de la méthode de chant, qui consiste à se former d'après les effets d'instrument. — Quoi de plus absurde ! m'écriai-je en m'élançant de ma chaise vers le piano que j'ouvris spontanément, quoi de plus absurde que cette méthode qui semble verser les sons un à un sur la terre ! Je chantai alors quelques morceaux nouveaux qui confirmaient mon dire.

— Le moment est arrivé, pensai-je, et m'adressant à Antonie : — Je suis sûr, lui dis-je, que ce n'est pas là votre méthode; et en même temps j'entamais un morceau

admirable et passionné du vieux Léonardo Léo. Les joues d'Antonie s'animèrent d'un coloris brûlant, un éclat céleste vint ranimer ses yeux, elle accourut au piano et ouvrit les lèvres. Mais au même moment Crespel s'avança, me prit par les épaules, et me dit de sa voix aigre et douce : — J'avoue, mon digne et respectable étudiant, que je manquerais à toutes les convenances et à tous les usages, si j'exprimais hautement le désir que Satan vous prît avec ses griffes, et qu'il vous emportât au fin fond des enfers. Prenez donc cette lumière et regagnez la porte, en vous souvenant que vous avez en moi un ami véritable, bien qu'il puisse arriver que vous ne le trouviez plus jamais au logis.

A ces mots, il m'embrassa et me serrant étroitement de façon à m'empêcher un seul regard sur Antonie, il me conduisit jusqu'à la porte.

En entrant dans une allée qui conduisait à la ville, je fus témoin d'un singulier spectacle. Je vis s'avancer, conduit par deux hommes en deuil, le conseiller Crespel qui faisait mille contorsions pour leur échapper. Il avait, comme d'ordinaire, son habit gris si singulièrement coupé, et de son petit chapeau à trois cornes qu'il portait martialement sur l'oreille, pendait un lambeau de crêpe, qui flottait à l'aventure. Il avait attaché autour de ses reins un noir ceinturon d'épée; mais, au lieu de rapière; il y avait passé un long archet de violon. Un froid glacial s'empara de mes sens. Je le suivis lentement. Les hommes du deuil conduisirent le conseiller jusqu'à sa maison : là, il les embrassa en riant aux éclats. Lorsqu'ils se furent éloignés, les regards du conseiller se tournèrent vers moi. Il me regarda longtemps d'un œil fixe, puis il s'écria d'une voix sourde : — Soyez le bienvenu, messire étudiant : vous comprenez aussi...

A ces mots, il me prit par le bras, et, m'entraînant dans sa maison, il me fit monter dans la chambre où se trouvaient ses violons. Ils étaient tous couverts de voiles noirs : mais le beau violon de Crémone, sculpté, manquait; à sa place, on avait suspendu une couronne de cyprès. Je compris ce qui était arrivé. — Antonie ! ah ! Antonie,

m'écriai-je dans un affreux désespoir. Le conseiller resta devant moi, immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Je montrai du doigt la couronne de cyprès.

— Lorsqu'elle mourut, dit le conseiller d'une voix affaiblie et solennelle, lorsqu'elle mourut, l'archet de ce violon se brisa avec fracas, et la table d'harmonie tomba en éclats. Cet instrument fidèle ne pouvait exister qu'avec elle; il est dans sa tombe, enseveli avec elle!

Il s'avança au milieu de la chambre, arracha l'archet de son ceinturon, le leva des deux mains au-dessus de sa tête, et le brisa si violemment qu'il vola en mille débris. Crespel s'écria en riant hautement : — Maintenant la baguette est brisée sur moi! Oh! je suis libre! — Libre! Vivat! je suis libre! je ne ferai plus de violons! — Plus de violons! *Viva la Libertà!* — Et il se remit à chanter d'une façon terrible sa joyeuse chanson, et à sauter dans la chambre. Plein d'horreur, je me disposais à m'échapper, mais le conseiller me retint d'une main vigoureuse, tout en me disant d'un ton calme : — Restez, messire étudiant. Ne prenez pas pour de la folie ces accès d'une douleur qui me tue; tout cela n'est arrivé que parce que je me suis fait dernièrement une robe de chambre dans laquelle je voulais avoir l'air du destin ou de Dieu! — Il continua à parler sans suite et sans raison, et finit par tomber accablé d'épuisement et de fatigue. La vieille servante accourut à mes cris, et je respirai lorsque je me trouvai en liberté.

Je ne doutai pas un instant que Crespel n'eût perdu l'esprit.

Les paroles du professeur avaient augmenté les soupçons que m'avait fait concevoir la mort d'Antonie; et j'étais alors convaincu que le conseiller avait de grandes fautes à expier. Je ne voulais pas quitter H..., sans lui avoir reproché le crime dont je le croyais coupable. C'est dans cette disposition que je me rendis un jour chez le conseiller. Il me reçut d'un air riant et calme. — Comment, m'écriai-je avec violence en l'abordant, comment pouvez-vous trouver un moment de tranquillité dans votre âme, en songeant à l'horrible action que tous les tourments de l'enfer ne pourront assez punir!

Le conseiller me regarda d'un air étonné et posa son

outil de côté. — Comment l'entendez-vous, mon ami? me dit-il. Asseyez-vous donc, je vous prie, sur cette chaise ! — Mais moi, m'échauffant de plus en plus, je rompis toutes les barrières, et je l'accusai hautement de la mort d'Antonie, le menaçant de toutes les vengeances du ciel.

Crespel se leva et fit plusieurs fois le tour de la chambre. Je repris courage et je le suppliai de m'expliquer cette énigme. Il me regarda longtemps, prit ma main et me conduisit près de la fenêtre, dont il ouvrit les deux côtés. Il appuya ses deux bras sur le balcon, et le corps penché au dehors, les yeux fixés sur le jardin, il me raconta l'histoire de sa vie. Lorsqu'il l'eut terminée, je me retirai touché et confus.

Voici les circonstances qui concernent Antonie. Vingt ans auparavant, la passion que le conseiller avait pour les meilleurs violons des vieux maîtres, l'attira en Italie. Il n'en construisait pas encore, et il ne songeait pas non plus à les démonter. A Venise, il entendit la célèbre cantatrice Angela N.....i, qui brillait alors dans les premiers rôles, sur le théâtre di San-Benedetto. L'enthousiasme qu'il éprouva ne s'adressait pas seulement au talent de la signora Angela, mais encore à sa beauté céleste. Le conseiller chercha à faire la connaissance d'Angela, et en dépit de ses formes un peu rustiques, il parvint par sa supériorité en musique et par son jeu hardi et expressif sur le violon, à gagner le cœur de la belle Italienne. Une liaison intime les amena en peu de semaines à un mariage qui resta caché, parce que Angela ne voulait pas perdre le nom sous lequel elle avait acquis tant de célébrité, pour prendre le nom peu harmonieux de Crespel. Le conseiller me dépeignit avec l'ironie la plus folle la manière dont la signora Angela l'avait tourmenté dès qu'elle avait été sa femme. Une fois, après un de ces orages, Crespel s'était enfui à la maison de plaisance d'Angela, et il oubliait, en improvisant sur son violon de Crémone, tous les chagrins de la journée; mais bientôt la signora, qui l'avait suivi de près, entra dans la salle. Elle se trouvait dans cet instant en humeur de tendresse, et, embrassant le conseiller, elle lui fit de doux reproches, et reposa sa tête sur son épaule. Mais Crespel, plongé dans le tourbillon de ses accords, continua

de jouer du violon avec son enthousiasme ordinaire, et il arriva que son archet atteignit légèrement la signora. — *Bestia tedesca!* s'écria-t-elle en se relevant avec fureur; en même temps elle arracha le violon des mains du conseiller, et le mit en pièces en le frappant contre une table de marbre. Le conseiller resta pétrifié; mais, se réveillant comme d'un rêve, il souleva avec force la signora, la jeta par la fenêtre de sa propre maison, et, sans s'inquiéter de ce qui arriverait, il gagna Venise, d'où il partit aussitôt pour l'Allemagne. Il osait à peine prendre des informations, et il ne fut pas peu surpris, lorsque environ huit mois après son retour, il reçut de sa chère moitié une lettre où elle lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante fille; le *Marito amato,* le *Padre felicissimo* était incessamment prié de revenir aussitôt à Venise. Crespel ne se rendit pas à l'invitation.

Les protestations d'amour, les regrets de l'absence, les désirs, les espérances volèrent longtemps de Venise à H.... et de H.... à Venise. Crespel brûlait d'envie de voir sa fille; mais, quand il songeait à sa femme, le courage lui manquait, et il resta chez lui au milieu de ses violons brisés.

Un jeune compositeur, bien connu, devint amoureux d'Antonie, et Antonie répondit à son amour. Angela n'eut rien à opposer à cette union, et le conseiller y consentit d'autant plus facilement que les compositions du jeune homme avaient trouvé grâce devant son tribunal sévère. Crespel s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle du mariage, mais il ne lui vint qu'une lettre cachetée de noir, et écrite par une main étrangère. Le docteur R... annonçait au conseiller que Angela avait été saisie du froid en sortant du théâtre, et qu'elle était morte dans la nuit qui devait précéder le mariage de sa fille. Angela avait déclaré au docteur qu'elle était la femme de Crespel, et le conseiller était invité à venir au plus tôt chercher sa fille restée seule dans le monde. Crespel partit aussitôt pour F... Le jeune fiancé se trouvait auprès d'elle; et Antonie, saisissant avec justesse l'esprit bizarre de son père, se mit à chanter. Son fiancé l'accompagnait dans l'ivresse la plus grande. Crespel fut d'abord plongé dans le ravissement; ensuite il devint

pensif, silencieux, rentré en lui-même. Enfin il se leva, pressa Antonie sur son sein, et lui dit à voix basse et étouffée : — Ne chante plus, si tu m'aimes... cela me déchire le cœur... ne chante plus... de grâce... — Non, dit le lendemain le conseiller au docteur, non, je ne me suis pas trompé : hier tandis qu'en chantant, sa rougeur se concentrait en deux taches sur ses joues pâles, j'ai reconnu que ce n'était pas une ressemblance de famille, mais bien ce que je craignais.

Le docteur, dont le visage s'était embruni aux premiers mots du conseiller, lui répondit : — Soit que les efforts qu'exige le chant, soit qu'une cause naturelle ait amené ce résultat, la poitrine d'Antonie offre un défaut d'organisation qui donne à son chant cette force merveilleuse, et ces tons uniques qui dépassent presque la sphère de la voix humaine. Mais elle paiera de sa mort cette faculté céleste ; et, si elle continue de chanter, dans six mois elle aura cessé de vivre.

Sa résolution fut bientôt prise. Il dit tout à Antonie. Il lui demanda si elle préférait suivre son fiancé, et mourir en peu de temps au milieu du tourbillon du grand monde, ou suivre son père, et vivre avec lui de longs jours, dans une retraite tranquille. Antonie se jeta en gémissant dans les bras de son père qui comprit toute sa douleur et sa résolution. Il conféra avec le jeune fiancé qui lui jura que jamais le moindre chant ne s'échapperait des lèvres d'Antonie ; mais le conseiller savait trop bien que le compositeur ne résisterait pas à la tentation de faire exécuter ses morceaux. Bientôt le conseiller disparut avec Antonie. Le fiancé apprit leur départ avec désespoir. Il suivit leurs traces, et arriva en même temps qu'eux à H... — Le voir encore une fois et puis mourir ! disait Antonie d'une voix suppliante. — Mourir ! s'écriait le conseiller avec fureur. Il vit sa fille, celle pour qui il vivait uniquement au monde, s'arracher de ses bras et voler dans ceux de son fiancé, il voulut alors que tout ce qu'il redoutait arrivât. Il força le jeune homme à se placer au piano ; Antonie chanta et Crespel joua du violon jusqu'à ce que les deux taches rouges se montrassent sur les joues d'Antonie. Je crus, me dit Crespel, je crus qu'elle était morte. Je pris par

les épaules le compositeur que cet événement avait abattu et je lui dis (ici le conseiller prit sa voix modulée) : « Puisqu'il vous a plu, mon cher maître, d'assassiner votre fiancée, vous pouvez vous retirer tranquillement, à moins qu'il ne vous plaise de rester jusqu'à ce que je vous plonge ce couteau de chasse dans le cœur, ce que je ne pourrai m'empêcher de faire si vous ne partez promptement. »

Antonie se rétablit plus promptement que le conseiller ne l'eût espéré, et elle ne cessa de lui témoigner la tendresse la plus vive. Elle partageait complaisamment toutes ses occupations, ses plus folles idées, ses goûts les plus bizarres. Elle l'aidait aussi à briser ses vieux violons et à en faire de nouveaux. — Je ne veux plus chanter, mais vivre pour toi, disait-elle souvent à son père, lorsque quelqu'un la priait de se faire entendre. Le conseiller cherchait toujours à éviter de semblables propositions ; aussi ne la menait-il qu'avec déplaisir au milieu du monde, et évitait-il toujours les maisons où on faisait de la musique : il savait combien il était douloureux pour Antonie de renoncer à l'art qu'elle avait porté à une si haute perfection. Lorsqu'il eut acheté le magnifique violon qu'il ensevelit avec elle, il se disposait à le mettre en pièces ; mais Antonie regarda l'instrument avec intérêt, et dit d'un air de tristesse : Celui-là aussi ? — Le conseiller ne pouvait lui-même définir quelle puissance l'empêchait de détruire ce violon et le forçait d'en jouer. A peine en eut-il fait sortir les premiers sons, qu'Antonie s'écria avec joie : — Ah ! je me retrouve.... Je chante de nouveau ! — En effet les sons argentins de l'instrument semblaient sortir d'une poitrine humaine. Crespel fut ému jusqu'au fond de l'âme ; il joua avec plus d'expression que jamais ; et, lorsqu'il détachait des sons tendres et hardis, Antonie battait des mains et s'écriait avec ravissement : Ah ! que j'ai bien fait cela ! — Depuis ce moment, une sénérité extrême se répandit sur sa vie. Souvent elle disait au conseiller : — Je voudrais bien chanter quelque chose, mon père ! — Crespel détachait le violon de la muraille, et jouait tous les airs d'Antonie ! On la voyait alors s'épanouir de bonheur. — Peu de temps avant mon retour, le conseiller crut entendre, pendant la

nuit, jouer sur son piano dans la chambre voisine, et bientôt il reconnut distinctement la manière de préluder du jeune compositeur. Il voulut se lever, mais il lui sembla que des liens de plomb le retenaient immobile. Bientôt il entendit la voix d'Antonie; elle chanta d'abord doucement en accords aériens qui s'élevèrent jusqu'au *fortissimo* le plus retentissant; puis les sons devinrent plus graves, et elle commença un chant sacré à la manière des anciens maîtres, que le jeune compositeur avait autrefois fait pour elle. Crespel me dit que l'état où il se trouvait était incroyable, car l'effroi le plus horrible s'unissait en lui au ravissement le plus délicieux. Tout à coup il se sentit ébloui par une vive clarté; et il aperçut Antonie et son fiancé qui se tenaient embrassés et se regardaient tendrement. Le chant continua ainsi que les accords du piano, et Antonie ne chantait pas, et le jeune homme ne touchait pas le clavier. Le conseiller tomba dans un évanouissement profond. En se réveillant, il lui resta le souvenir de son rêve. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était étendue sur le sopha, les yeux fermés et le sourire sur les lèvres. Il semblait qu'elle dormît et qu'elle fût bercée par des rêves de bonheur. — Mais elle était morte.

MAÎTRE PUCE

Maître Puce offre en une intrigue fort embrouillée le récit des aventures de deux amis. L'épisode de la princesse Gamaheh est cité souvent.

Le dompteur de puces remit de la main gauche sa perruque sur son crâne chauve et de la droite prit le bras de Pépusch.

— Pépusch, vous êtes mon véritable ami, car vous êtes le seul qui sachiez dans tout Francfort que je suis enterré dans la vieille église de Delft depuis l'année 1725 et vous ne l'avez dit à personne quoique vous soyez fâché contre moi à cause de Dortje Elverding. Je reconnais, mon cher Pépusch, que j'ai très mal agi envers Dortje Elverding et surtout tout au contraire de ce que vous auriez pensé.

J'ai eu raison néanmoins de regarder votre demande en mariage comme une folie, mais aussi j'ai eu tort de ne pas vous avoir dit la nature de ma liaison avec Dortje. Pépusch, asseyez-vous près de moi et écoutez une histoire bien étrange....

Vous êtes, mon cher Pépusch, très instruit en histoire; et vous devez donc savoir que le roi Sekalis avait formé, il y a quelques années, une liaison intime avec la reine des fleurs et que la gracieuse princesse Gamaheh naquit de cet amour. La princesse Gamaheh vint à Famagusta pour échapper, dit-on, aux poursuites du méchant prince Egel, ennemi juré de la reine des fleurs.

Un jour que dans cette retraite elle se promenait en respirant l'air frais du soir, elle arriva dans un petit bois de cyprès charmant et sombre. Séduit par les murmures de la brise et des ruisseaux, et par le gazouillis des oiseaux, elle s'étendit sur la mousse toute pleine de senteurs et s'endormit profondément.

C'est alors que l'ennemi qu'elle fuyait, le hideux prince Egel, sortit sa tête de la vase, et en regardant la princesse devint tellement amoureux d'elle qu'il lui donna un baiser, en se glissant doucement près d'elle, derrière l'oreille gauche.

Vous n'ignorez pas, mon cher Pépusch, que la femme qu'embrasse Egel est fatalement perdue, car c'est le roi des Vampires. Le prince Egel embrassa donc si longtemps la princesse que la vie la quitta. Le prince Egel étant ivre de sang, ses gens durent s'élancer dans la vase pour le reconduire chez lui.

Ce fut en vain que la racine Mandragore sortit de terre et se plaça sur la blessure qu'avaient faite les baisers du prince Egel. Ce fut en vain qu'à ses cris toutes les fleurs joignirent leurs lamentations.

Le génie Thétel passant près de là fut touché de la beauté de Gamaheh et de sa mort. Il prit la princesse dans ses bras, la serra contre lui et s'efforça de lui insuffler la vie avec son haleine sans réussir à la tirer de son sommeil. Le génie Thétel apercevant alors l horrible Egel, tellement ivre et lourd que ses gens avaient renoncé à le transporter, enflammé de colère jeta une poignée de sel de

cristal sur le monstre et aussitôt tout l'ichor purpurin qu'Egel avait bu de Gamaheh ayant jailli au dehors, il expira avec force contorsions. Toutes les fleurs qui étaient là auprès trempèrent leurs vêtements dans cet ichor et en souvenir de la princesse assassinée, devinrent d'un incarnat si vif qu'aucun peintre n'en inventa jamais un semblable.

Vous n'ignorez pas, Pépusch, que les plus beaux œillets rouge sombre, les amaryllis et les cheiranthes sont nés de cette forêt de cyprès où le prince Egel but le sang de Gamaheh.

Le génie Thétel avait, avant la tombée de la nuit, force choses à faire à Samarcande; aussi avait-il hâte de partir. Prenant alors la princesse dans ses bras, il partit avec elle dans les airs.

Au même instant deux savants, dont j'étais, observaient les étoiles sur une tour. Ils reconnurent Thétel au-dessus de leurs têtes et surent plus tard qu'il portait la princesse Gamaheh. Plus tard, s'étant brouillés, ces deux savants se partagèrent leurs découvertes les plus merveilleuses. Mais quel fut mon étonnement quand je sus que le lot échu à mon collègue contenait, à propos de la princesse Gamaheh, le pouvoir le plus surprenant. Voici comment ce pouvoir fut découvert :

Mon collègue avait reçu d'un de ses amis habitant Samarcande les tulipes les plus belles et les plus rares. Elles s'étaient conservées si fraîches que l'on aurait pu croire qu'on venait de les couper. Cela le détermina à étudier au microscope l'intérieur de la plante et même la poussière de la fleur. Il disséqua un beau lys et une tulipe jaune et découvrit une graine charmante et étrange qui attira toute son attention. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'avec sa loupe il s'aperçut que la graine n'était rien autre chose que la princesse Gamaheh qui semblait endormie, mollement étendue dans le calice, sur la poussière de la fleur.

J'habitais très loin de mon collègue : néanmoins je n'hésitais pas à me mettre en route et à me rendre auprès de lui.

Il avait laissé là ses recherches, en attendant ma venue,

craignant de tout détruire en ne suivant que sa propre inspiration.

Je reconnus bientôt la grandeur de sa découverte et je me convainquis aisément qu'il était possible d'arracher la princesse à son sommeil et de lui rendre sa première forme. L'esprit sublime qui nous anime nous en fit trouver le moyen.

Je vous épargnerai, mon cher Pépusch, le détail des opérations que nous employâmes pour atteindre notre but. Sachez seulement qu'au moyen de différents verres, préparés par moi-même principalement, nous réussîmes à faire sortir la princesse saine et sauve de son lit de fleurs et à lui rendre sa taille primitive.

Nous fîmes réfléchir son image à l'aide d'un microscope et nous la tirâmes du mur blanc sans dommage. Dès que l'image flotta dans le vide, elle revint prompt comme l'éclair dans le verre qui se brisa en mille morceaux.

La princesse maintenant se tenait devant nous en vie ! Nous poussâmes des cris de joie mais quel ne fut pas notre effroi lorsque nous remarquâmes que le sang s'arrêtait à l'endroit précis où elle avait reçu le baiser du prince Egel.

Elle allait se trouver mal lorsqu'apparut derrière son oreille un petit point noir qui disparut rapidement. Le sang reprit à l'instant son libre cours. La princesse était sauvée.

Vous le voyez, ami Pépusch, je vous ai tout confié.

Maintenant vous savez que Dortje Elverding n'est pas autre chose que la princesse Gamaheh rappelée à la vie et vous comprenez qu'un pauvre hère comme vous ne peut prétendre à sa main.

LE PETIT ZACH

Les causes de la tristesse de l'étudiant Balthasar

On lit dans une des lettres que le célèbre voyageur Ptolomaeus Philadelphus adressait à son ami Rufin l'anecdote suivante :

« Tu sais, mon très cher, que rien ne m'incommode tant que l'ardeur du soleil. Pour l'éviter, en voyage, je fais de la nuit le jour. Une nuit donc, le cocher de mon char se perdit dans les ténèbres, et me conduisit, en suivant une chaussée inconnue, dans des ornières qui me secouaient comme un sac de noix; après une course interminable, nous fîmes une épouvantable culbute qui, me semblait-il, ne devait pas avoir de fin.

Cette chute m'éveilla d'un engourdissement léthargique. Le jour avait succédé à la nuit depuis longtemps. Le soleil plus ardent que la veille, dardait ses rayons sur ma tête, et, à peu de distance de ma voiture brisée, j'aperçus la porte d'une grande ville.

Le cocher qui avait été cause de ma mésaventure ne cessait de se lamenter pour son propre compte, sans se préoccuper beaucoup de l'embarras où il m'avait mis. Malgré ma fureur, je me souvins que les sages ne doivent jamais sortir des bornes de la modération : je me contentai de faire observer à ce maladroit que l'illustre Ptolomaeus Philadelphus, dont le postérieur avait eu à souffrir, méritait plus d'attention qu'un maudit chariot cassé. Cette semonce, à laquelle vint se joindre sans doute l'ascendant que j'exerce sur les hommes, fit merveille. Le cocher rengaina ses plaintes et vint à mon aide.

« Je reconnus avec satisfaction que la partie la plus charnue de mon être n'avait subi aucun dommage sérieux, et je gagnai clopin-clopant l'entrée de la ville, suivi à quelques pas de distance par mon cocher, qui tirait derrière lui les lamentables restes de notre équipage. Comme j'allais franchir la porte d'entrée de la cité, je vis venir de mon côté une foule de gens si bizarrement vêtus, que je me demandai un moment si je n'étais pas en plein cauchemar. Ces personnages portaient de larges pantalons, à la mode orientale, par-dessus lesquels ils avaient passé des espèces de jupes d'enfant jaunes ou noires. Leur chevelure mal peignée tombait sur leurs épaules; ils avaient pour coiffure un petit bonnet de forme étrange. Quelques-uns avaient le cou découvert, d'autres l'entouraient de bandelettes d'étoffe blanche. Bien que tous ces gens-là parussent assez jeunes, leur voix était rauque et leurs mouvements lourds et sans

grâce. Par la fente de leur jaquette sortaient de longs tuyaux garnis de houppes de laine verte. Plusieurs d'entre eux tenaient à la main ces tuyaux, munis à une de leurs extrémités d'une espèce de petite cassolette d'où ils aspiraient de petits nuages de fumée blanchâtre et d'une odeur nauséabonde. Quelques-uns brandissaient des épées nues comme s'ils allaient en guerre ; d'autres portaient sur le dos des sacs de cuir ou étaient serrés dans des espèces de vases de fer blanc. Ce spectacle stimula ma curiosité, je m'arrêtai sur la route pour voir passer tous ces individus ; alors ils se groupèrent autour de moi en poussant de grands éclats de rire et m'appelèrent Philistin ! Est-il possible, dis-moi, cher ami, de faire à un être civilisé une plus grave injure que de lui donner le nom de ce peuple qui fut exterminé par la mâchoire d'âne de Samson ?

Je me contins pourtant et répondit avec dignité que je ne manquerais pas de m'adresser aux tribunaux du pays pour avoir justice de cette offense. A ces mots, tous ces rustres se mirent à chuchoter tout bas ; ceux qui n'avaient pas encore allumé leurs tuyaux les tirèrent de leur poche, mirent le feu aux cassolettes et m'entourèrent en une minute d'une vapeur puante, en m'injuriant et en me lançant les plus grossières épithètes.

De guerre lasse, ils s'éloignèrent enfin. Mon cocher, qui avait tout vu avec une surprise égale à la mienne, me dit piteusement en joignant les mains : « Ah ! mon cher mon-« sieur, si vous tenez à votre peau, gardez-vous d'entrer « dans une ville habitée par de pareils hommes : ils vous « jetteront aux bêtes ou vous assommeront... » Je ne le laissai pas achever et me hâtai de rebrousser chemin pour gagner le plus prochain village. M'y voici, et c'est d'une chambre sans meubles et sans feu que je t'écris, mon cher Rufin. Ma surprise est extrême, mais je saurai tirer parti de tout cela pour la science. Je m'occupe en ce moment à rechercher les mœurs et l'histoire du peuple au milieu duquel je suis tombé ; je te ferai savoir, au fur et à mesure, toutes mes découvertes. »

Ceci peut vous apprendre, mes chers lecteurs, qu'on peut être un grand savant et ignorer les choses les plus vulgaires. Certes, Ptolomaeus Philadelphus avait beaucoup voyagé,

cependant il ignorait le peuple des étudiants ; il n'avait pas reconnu le village de Hochjacobsheim, situé, comme le sait tout l'univers, auprès de la glorieuse université de Kerepes. Il s'était effrayé d'une troupe joyeuse d'étudiants qui faisaient l'école buissonnière. Qu'aurait donc pensé le pauvre Ptolomaeus Philadelphus si, venu une heure plus tôt à Kerepes, il était arrivé devant la maison du professeur Mosch Terpin à l'heure où plus de cent étudiants sortent de son cours en vociférant. Du coup, le célèbre Ptolomaeus eût perdu l'esprit !

Mosch Terpin enseignait l'histoire naturelle, il expliquait clairement à ses disciples que quand il fait beau, il ne tombe pas d'eau, que le soleil éclaire le jour, et la lune la nuit. Ce savant homme avait condensé toute sa science dans un petit livre, dont chaque nouvel étudiant était tenu d'acheter un exemplaire. Il devait son immense réputation à la clarté avec laquelle il avait démontré que la nuit provenait spécialement de l'absence de la lumière. Ce trait de génie et les expériences de physique amusante qu'il se plaisait à répéter devant les dames lui avaient acquis une très grande célébrité. Or, tandis que Ptolomaeus Philadelphus écrit à son ami Rufin, transportons-nous devant la maison Mosch Terpin au moment où en sortent les étudiants.

Voyez-vous d'ici, cher lecteur, ce grand garçon de vingt-cinq ans, svelte et bien cambré ; son œil est noir et vif, sur son front pâle rayonne l'esprit brillant et incisif ? Son costume est à l'ancienne mode allemande : un col blanc et finement brodé encadre son visage ; sur sa tête un bonnet de velours d'où s'échappent des cheveux chatains coquettement frisés.

Toute sa personne est empreinte d'une exquise distinction et d'une naïve poésie. Ce jeune homme qui se nomme Balthasar, et est le fils de bons et loyaux bourgeois, est aussi un des étudiants les plus travailleurs de l'université. En sortant du cours de Mosch Terpin, au lieu d'aller à la salle d'escrime où à la brasserie, il sort de la ville et se dirige vers un charmant bosquet dans les environs. Il n'y sera pas seul. Voici Fabian, son plus intime ami, le plus joyeux étudiant de Kerepes, comme Balthasar en est le plus rêveur. Il accourt, il s'efforce de réjouir son

camarade : « Viens donc, lui dit-il ; seras-tu donc toujours le même avec ta mine d'enterrement et tes éternelles promenades ? Allons, viens faire assaut avec moi ; et si tu le veux, après, je partagerai avec résignation, ton pèlerinage soporifique. — Non, dit Balthasar, sans s'inquiéter de tant de paroles et de gestes, non, mon cher Fabian, je ne saurais me contraindre à passer mon temps dans les réunions bruyantes où tu veux m'entraîner. Mon esprit est ailleurs ; j'ai besoin de tranquillité et d'isolement, laisse-moi. — Pardieu ! reprit Fabian, je ne te laisserai pas seul en tête-à-tête avec tes idées. Nous n'irons pas à la salle d'armes mais néanmoins j'essayerai de te distraire, car ta mauvaise mine me fait peur. »

Et prenant le bras de Balthasar, il l'entraîna vivement vers le petit bois, mais sans pouvoir lui arracher un seul mot. Balthasar était visiblement préoccupé et contrarié ; il s'inquiétait fort peu de la loquacité de son ami, et son regard errait inquiet. Arrivés au milieu du bosquet, Balthasar s'étendit sur un banc de mousse, et attirant près de lui son camarade : « N'est-ce pas, lui dit-il, qu'il fait bon ici, que la solitude recèle des trésors mystérieux de ravissement spirituel ? Comprends-tu, cher Fabian, que je préfère l'isolement de ce bois à tout le beau tapage des étudiants de l'université ? Ma foi, reprit Fabian ; j'aime aussi le recueillement et la méditation ; mais il y a temps pour tout. En fait d'étude de la nature, les leçons de Mosch Terpin me suffisent...

Fi donc ! s'écria Balthasar, est-il possible de parler de la nature plus prosaïquement que Mosch Terpin ! Quand je l'écoute bavarder sur les mystères qui nous entourent, je me sens comme saisi d'horreur devant ses profanations ; ses expériences physiques me semblent une insulte à la puissance divine, et ses systèmes me révoltent comme si quelqu'un blasphémait devant moi. Voilà le secret de ma tristesse et de mes rêveries que tu me reproches sans cesse. Ici seulement je me sens en possession de moi-même, ici seulement j'échappe aux misères de mon imagination en m'absorbant dans la contemplation des œuvres de Dieu. Ici, je puis causer avec tout ce qui m'entoure, chaque objet semble parler une langue qui soit à ma portée pour

me répondre. — Bravo ! mon beau héros de tristesses sublimes ! Mais s'il est vrai que les leçons du docteur Mosch Terpin te causent tant d'ennui, dis-moi donc pourquoi tu ne manques pas à une seule de ses séances ?

— Hélas ! fit Balthasar, une puissance irrésistible m'y attire chaque jour ; c'est une fatalité dont je ne puis me débarrasser et qui me tue....

Bon ! voilà que nous versons dans le mysticisme, repartit Fabian avec un éclat de rire homérique. Moi qui ai l'esprit plus pratique, je parie que la fatalité a pris, pour te fasciner, les yeux bleus de Candida. Somme toute, la fille de Mosch Terpin est bien capable de faire tourner la tête des meilleurs élèves du professeur. L'amour est une faiblesse éminemment respectable ; mais pourtant, crois-moi..... »

Le galop d'un cheval lancé à fond de train l'arrêta net. Les deux amis regardèrent vers un sentier qui traversait le bocage. Ce cheval sans cavalier soulevait derrière lui un nuage de poussière. « Ohé ! Ohé ! cria Fabian, la maudite rosse s'est emportée et a laissé son cavalier en chemin. » Ce disant, il se mit à courir vers le cheval dans l'intention de l'arrêter. Comme il approchait, les amis distinguèrent deux grosses bottes battant les flancs du cheval ; un objet noir et fort petit s'agitait sur la selle. Au moment où le cheval passait devant eux, il fit un écart si violent, que les deux grosses bottes furent lancées à la tête de Fabian ; celui-ci, s'étant baissé pour éviter le coup, aperçut, en se relevant, entre ses jambes, l'objet noir et difforme qui tout à l'heure s'agitait sur la selle. Le cheval s'arrêta net et vint flairer l'objet dont il venait de se débarrasser.

C'était une tête humaine émergeant entre deux bosses d'épaules formant dos d'âne et d'où partaient, sans buste, deux longues jambes d'araignée ; si vous voulez mieux comprendre ce qu'était cette chose grotesque, représentez-vous une pomme plantée sur une fourchette.

A cette vue, Fabian faillit mourir de rire ; mais le petit avorton enfonça sur ses yeux sa toque de velours qu'il venait de ramasser et se mit à demander d'une voix de fausset criarde et menaçante, s'il était sur le chemin de Kerepes. « Oui, monsieur, dit Balthasar d'un air tranquille.

Alors, présentant au nain ses deux grosses bottes, et celui-ci s'efforçant en vain d'y rentrer, Balthasar le souleva par-dessous les bras et l'introduisit gravement dedans. « Gratias, monsieur, dit le nabot en posant sa main sur sa hanche. » Il voulut s'approcher du cheval pour rassembler les rênes et pour se remettre en selle. Le complaisant Balthasar dut une fois encore prendre la peine de le hisser. Mais comme le petit bout d'homme ayant pris trop d'élan alla retomber du côté opposé, à cette vue, Fabian fut repris d'un fou rire. Mais le nain, s'étant cramponné définitivement aux crins de sa bête se tourna vers lui et lui dit : « Mon cher monsieur, si vous n'êtes pas aussi poltron qu'insolent, vous vous battrez avec moi demain matin à Kerepes, car je suis, sachez-le, étudiant de l'Université, et vous n'êtes, vous, qu'un mauvais renard ! » — Huzza ! quel matamore, s'écria Fabian, tandis que le cheval emportait de nouveau ventre à terre son cavalier pygmée.

Ma foi ! dit Balthasar, il y a de la cruauté à se moquer ainsi d'un pauvre diable parce que la nature l'a mal bâti, et si demain cet avorton te logeait une balle dans la cervelle, tu aurais ce que tu mérites. — Dieu me pardonne ! reprit Fabian, mais j'en rirais sur mon lit de mort, et de ce pas il faut que je coure à la ville pour être témoin du débotté de ce don Quichotte microscopique... » Et sans attendre la réponse de son ami, Fabian disparut du côté de la ville.

Une fois seul, Balthasar alla dans le bocage rêver aux charmes de mademoiselle Candida et aussi se désoler de voir ses plus pures et plus saintes intentions livrées à l'étourderie de son camarade d'études. Peu à peu, il s'exalta ; enfin haletant, hors de lui, redoutant de voir écrit l'ironie sur tous les fronts qu'il rencontrait, il reprit au plus vite le chemin de Kerepes. En arrivant sur la place, il s'entendit appeler : « Eh ! monsieur Balthasar ! monsieur Balthasar ! » Ayant levé les yeux, il resta cloué sur place incapable du moindre mouvement. C'était le professeur Mosch Terpin qui passait donnant le bras à sa fille Candida. La jeune fille salua l'étudiant avec une gracieuse aisance. « Je parie ou plutôt je suis certain, cher monsieur Balthasar, que vous avez été herboriser dans le petit bois, tout en vous remémorant ma leçon de ce matin. Vraiment,

monsieur Balthasar, vous êtes le plus zélé de tous mes élèves et je vous en félicite de tout cœur ; ce me serait une douce joie de faire avec vous plus ample connaissance. Justment, demain, je donne une petite soirée. Candida nous fera du thé, si vous voulez venir nous causerons plus à l'aise. Bonsoir cher monsieur Balthasar, au revoir et à bientôt ! »
Le professeur Mosch Terpin était déjà loin avec l'adorable Candida que notre ami Balthasar croyait entendre retentir encore à ces oreilles ces paroles suaves qui allaient le rapprocher de sa bien-aimée : « Bonsoir, cher monsieur Balthasar, au revoir et à bientôt ! »

Il était fou de joie.

LE CHAT MURR

C'est une satire toute vibrante d'humour dans laquelle Hoffmann fait allusion à sa propre vie, ainsi qu'à l'état social de l'Allemagne, en mettant à profit son expérience de la justice criminelle.

(FRAGMENT)

Discours funèbre prononcé sur la tombe du trop tôt disparu chat Muzius, étudiant en philosophie et en histoire, par son fidèle ami et frère le chat Hiuzmann, étudiant en poésie et en éloquence.

Chesrs frères de douleur ! Braves et vaillants camarades !

Qu'est-ce que le chat ? une chose fragile et périssable comme tout ce qui est né sur la terre ! S'il est vrai, comme l'affirment les médecins et les physiologistes les plus célèbres, que la mort à laquelle tous les êtres sont soumis, consiste principalement dans l'arrêt complet de la respiration, ainsi notre brave ami, notre vaillant frère, ce fidèle et courageux compagnon dans la joie et dans la douleur, ainsi notre brave Muzius est certainement mort. Voyez, il git,

le noble cœur, sur l'humide paille et les quatre jambes étendues. Le plus léger souffle ne sort de ses lèvres fermées pour toujours. Clos sont ses yeux qui d'un or aux reflets verdâtres brillaient jadis, tantôt du doux feu de l'amour, tantôt d'une colère terrible. La pâleur de la mort couvre son visage, flasques sont ses oreilles, pendante est sa queue. O frère Muzius, où sont aujourd'hui tes sauts joyeux, où est ta vivacité, ta bonne humeur, ton clair et joyeux miaou ! qui faisait les cœurs joyeux, tes passions, ta fermeté de caractère, ta sagesse, tes espièglerie? Tout cela la mort te l'a ravi et tu ne sais peut-être même plus au juste si tu as été en vie? Et cependant tu étais la santé, la force elle-même, armé contre toutes les souffrances corporelles, comme si tu devais vivre toujours.

Aucune roue du mécanisme qui anime ton être interne n'était même atteinte et l'ange de la mort n'avait pas agité son épée au-dessus de ta tête, parce que les rouages ne pouvaient plus aller et être remontés. — Non, un principe ennemi s'empara par force de ton organisme et détruisit par violence ce qui aurait pu encore durer longtemps. Oui, certes ! Souvent encore ces yeux eussent rayonné doucement, souvent encore de gaies boutades, de joyeux chants fussent tombés de ces lèvres, fussent sortis de cette poitrine glacée, souvent encore cette queue, annonciatrice de la force interne d'une âme gaie, se fût enroulée en lignes sinueuses, souvent encore ces pattes eussent fait preuve de force et d'habileté dans les sauts les plus hardis et les plus osés... et maintenant... O comment la nature permet-elle que ce qu'elle a construit à la longue avec tant de peine soit détruit avant le temps, ou bien y a-t-il vraiment un sombre esprit, appelé le sort, qui dans sa volonté violente et despotique vient mettre la main sur les vibrations qui paraissent conditionner l'être suivant les lois de l'éternelle nature. O toi, cher mort, que ne peux-tu le dire ici à cette assemblée affligée et cependant vivante ! Chers assistants, braves frères, ne nous appesantissons pas sur de telles considérations profondes mais tournons nos regrets à l'ami Muzius disparu beaucoup trop tôt. O Muzius ! regarde ! vois les larmes que nous versons pour toi ; entends les plaintes désolées que nous élevons pour toi, chat immortel !

Très chers frères, j'espérais m'élever encore à de hautes pensées et terminer brillamment ce discours, mais elles ne me sont pas venues à l'esprit. Je crois que la grande douleur que je m'efforce de ressentir m'a rendu stupide. Laissons là mon discours que vous ne pouvez manquer d'applaudir, tenez-le pour terminé et maintenant entonnons l'habituel *De* ou *Ex profundis*.

TABLE DES MATIERES

Sur Hoffmann. — I. L'homme I
— — II. L'Œuvre IX
Bibliographie XVI

NOUVELLES

Mademoiselle de Scudéry 1
Maître Martin 13
Salvator Rosa 51
Marino Faliéri 60

CONTES FANTASTIQUES

L'homme au sable 65
Don Juan 88
Le spectre fiancé 93
Le Majorat 96
Le Magnétiseur 105
Le Violon de Crémone 114
Maître Puce 125
Le Petit Zach 128
Le Chat Murr 135

Imp. Art. L.-M. Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris

1 fr. — RELIÉ : 1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Etrangers

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

1 fr. — RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE
Eugène SUE, CRÉBILLON Fils,
WALTER SCOTT, HOFFMANN
BRANTOME, Mme de GIRARDIN

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Swift, Marivaux, Charles Nodier

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

1 fr. — RELIÉ : 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Etrangers

(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

1 fr. — RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD
BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
MOREAU — Edgar POE — Du BELLAY
BRIZEUX — Gérard de NERVAL

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Chateaubriand	Villon	Shelley
Shakespeare	Young	Le Tasse
Gœthe	Léopardi	Desbordes-Valmore

PRIX : 1 fr. — HORS SÉRIES — PRIX : 1 fr.

Choix par A. SÉCHÉ

Les plus jolis Vers de l'Année 1907 (paraîtra chaque année)

Les Sonnets d'Amour

(Recueil des meilleurs Sonnets faits jusqu'à nos jours)

Les "Poètes-Misère"

Imp. Art. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris